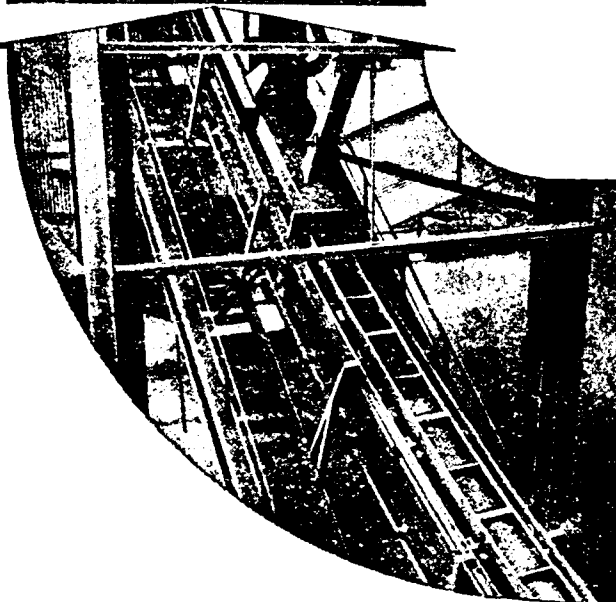
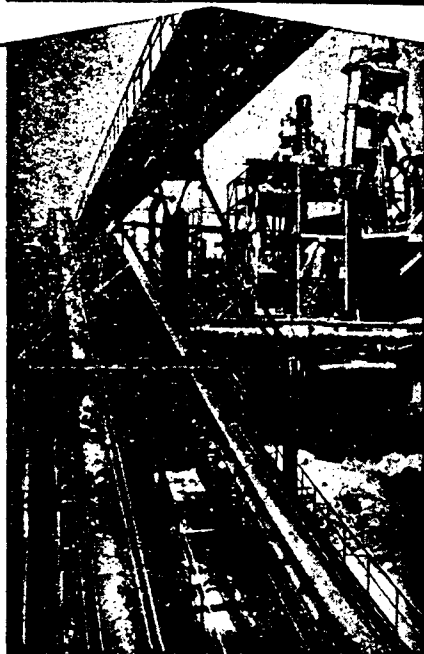
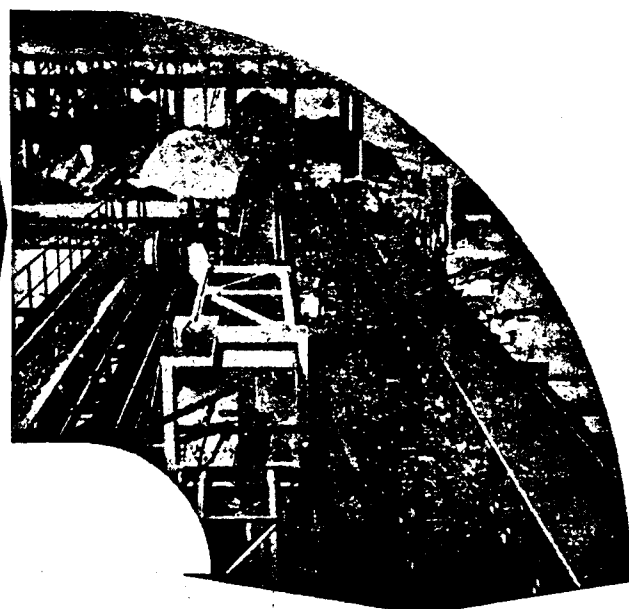
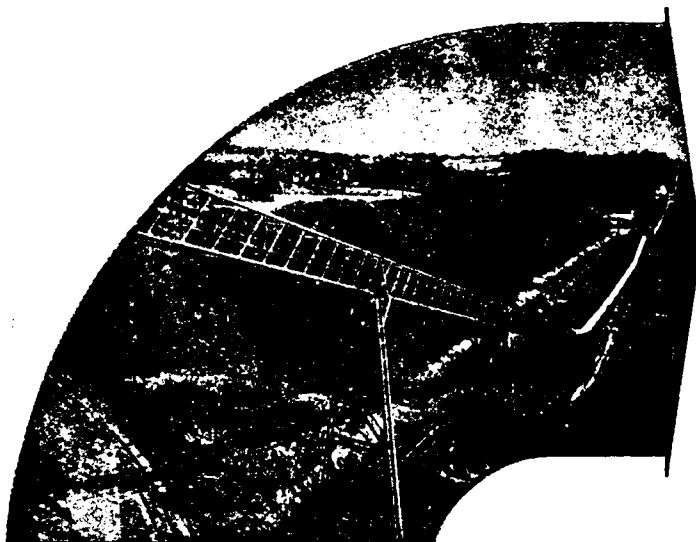


Revue du

MARCHÉ COMMUN

73



manutention continue

convoyeurs SSCM

S'IL S'AGIT DE
QUEL QUE SOIT LE MATERIAU
PIECES, PRODUITS EN VRAC DE TOUTE GRANULOMETRIE
MEME CHAUDS OU ABRASIFS
QUELS QUE SOIENT
LA PUISSANCE, LE DEBIT, LA PENTE
Jusqu'à 80°
IL EXISTE UNE SOLUTION

A BANDE, A TABLIER METALLIQUE *
A RACLETTES. * Dans notre gamme de trans-
porteurs à tablier métallique nous présentons des
appareils spéciaux pour la manutention automatique
des chutes de tôle, débouchures, billettes, etc ..

Nos très nombreuses références nos bu-
reaux d'études sont à votre disposition.

SSCM
SOCIÉTÉ
STEPHANOISE
DE CONSTRUCTIONS MECANQUES
2, R. ACHILLE, S^t-ETIENNE, LOIRE, T. 32-69-40 (3 L. gr.)
TELEX STETN 31892
Bur. PARIS 89, Rue F. S^t Honoré, Telex Marely 20.623
Tél. BAL. 38-05

VOTRE GARANTIE : 6.000 TONNES MONTRES EN SERVICE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

BANQUE FONDÉE EN 1864 - CAPITAL F 150 MILLIONS
SIÈGE SOCIAL : 29, boulevard Haussmann, PARIS

1964
Année du Centenaire

BANQUE - BOURSE - CHANGE

1.500 Agences & Bureaux en France et en Afrique

Succursales, Filiales et Sociétés affiliées :
AFRIQUE, ALLEMAGNE, ANGLETERRE, ARGENTINE, BELGIQUE, ESPAGNE,
ETATS-UNIS, GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG, SUISSE.

Correspondants dans le monde entier

BANQUE FRANÇAISE DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Capital et Réserves : F : 59.040.000
21, Boulevard Haussmann — PARIS-9^e

AGENCES
BORDEAUX - LE HAVRE - LYON - MARSEILLE - ROUBAIX - STRASBOURG
ALGER - ORAN

Représentant à MAZAMET
Correspondants dans tous les pays étrangers

Financement des opérations d'Importation et d'Exportation avec l'Etranger
et les Pays d'Outre-Mer

Chez le même éditeur

TRANSPORTS

Economie — Réalisations — Equipement

Depuis 1956 étudie les problèmes du point de vue de l'économie et de la rentabilité des divers moyens de transports.

Abonnement pour un an :

France : 54 F

Etranger : 59 F

A titre d'exemple :

Au sommaire du n° d'octobre 1964

La Marine Marchande restera-t-elle longtemps à la porte du Marché Commun ?

Les Transports en France et dans le Monde.

Bilan d'un Congrès, par Jacques ROBERT, Chef du Service Information de la Fédération Nationale des Transports Routiers.

Les Bureaux Régionaux de Fret et l'Economie des transports routiers, par Jean FORGET, Administrateur Civil, Chargé du Bureau de l'Economie des Transports Routiers du Ministère des Travaux Publics et des Transports.

Transports et Urbanisme, par André LAURE, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées.

La location de véhicules automobiles industriels, par Jean-Louis OHEIX.

SPECIMEN ET TABLES SUR DEMANDE

H

PARIS

GRAND HOTEL

**TERMINUS
SAINT-LAZARE**

EUR. 36.80

108, Rue St-Lazare

TELEX 27646

400 CHAMBRES



SA

ROTISSERIE NORMANDE

Au service de l'exportation

le Crédit Industriel et Commercial

66 rue de la Victoire Paris 9^e

et les Banques Régionales affiliées à son groupe

BANQUE L. DUPONT ET Cie
68, rue du Quesnoy - Valenciennes (Nord)

BANQUE JOURNEL ET Cie
27, rue d'Isle - St. Quentin (Aisne)

BANQUE REGIONALE DE L'AIN
2, av. d'Alsace-Lorraine - Bourg (Ain)

BANQUE REGIONALE DE L'OUEST
13, rue Gallois - Blois (L.-&-C.)

BANQUE SCALBERT
37, rue du Molinel - Lille (Nord)

CREDIT FECAMPOIS
23, rue Alexandre Legros - Fécamp (S.-M.)

CREDIT INDUSTRIEL D'ALSACE ET DE LORRAINE C.I.A.L.
14, rue de la Nuée Bleue - Strasbourg (B.-R.)

CREDIT INDUSTRIEL DE NORMANDIE
15, Place de la Pucelle - Rouen (S.-M.)

CREDIT INDUSTRIEL DE L'OUEST
4, rue Voltaire - Nantes (L.-A.)

SOCIETE BORDELAISE DE CREDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL
42, cours du Chapeau Rouge - Bordeaux (Gironde)

SOCIETE LYONNAISE DE DEPOTS ET DE CREDIT INDUSTRIEL
8, rue de la République - Lyon (Rhône)

SOCIETE NANCEIENNE DE CREDIT INDUSTRIEL
4, Place André Maginot - Nancy (M.-&-M.)

BANQUE TRANSATLANTIQUE
17, Bd Haussmann - Paris (9^e)

BANQUE COMMERCIALE DU MAROC
1, rue Idriss Lahrizi - Casablanca (Maroc)

BANQUE DE TUNISIE
3, av. de France - Tunis (Tunisie)



Capital et Réserves : plus de 350 millions F.

1200 guichets

Sièges extérieurs :

C.I.C. : Alger, Oran, Sidi Bel Abbès et Londres

C.I.A.L. : Bâle et Luxembourg

Correspondants dans tous les pays du monde.

Revue du MARCHÉ COMMUN

3, RUE SOUFFLOT, PARIS-V° — Tél. : ODEon 23-42

Library Copy

SOMMAIRE

PROBLEMES DU JOUR

Abandonner au milieu du gué	421
Des grèves européennes ?	423

BILANS INSTITUTIONNELS ET PROBLEMES JURIDIQUES

L'Union politique, ses développements, progrès et reculs	425
Six ans d'activité du Parlement Européen. Quelques statistiques, par Elena BUBBA, Directeur au Secrétariat du Parlement Européen	431

L'ECONOMIQUE ET LE SOCIAL DANS LE MARCHÉ COMMUN

La Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement. Bilans et perspectives, par Guy de LACHARRIÈRE	438
La Marine Marchande restera-t-elle longtemps à la porte du Marché Commun ? ..	444
Les règles de la concurrence au sein de la C.E.E. (Analyse et commentaires des articles 85 à 94 du Traité), par Arved DERINGER, Avocat à Bonn, avec la collaboration de André ARMENGAUD, Ingénieur-Conseil en Propriété industrielle, Paris ; Léon DABIN, Professeur à l'Université de Liège ; Docteur Dieter ECKERT, Conseiller supérieur au Ministère de l'Economie Fédérale à Bonn ; Charley del MARMOL, Professeur à l'Université de Liège ; Henri MONNERAY, Docteur en Droit, Avocat à la Cour de Paris ; Docteur Claus TESSIN, Avocat à Bonn ; Docteur H. W. WERTHEIMER, Conseiller juridique et économique à Eindhoven ; Docteur Heinrich WEYER, Fonctionnaire au Bureau des Cartels de l'Allemagne Fédérale, Berlin (suite)	448

ACTUALITES ET DOCUMENTS

Le rétablissement de l'équilibre économique interne et externe de la Communauté, par Robert MARJOLIN, Vice-Président de la Commission de la Communauté Economique Européenne	453
Au Parlement Européen	460
La vie du Marché Commun et des autres institutions européennes. — Les Communautés Européennes. — La C.E.E., les Pays associés et les Pays tiers	461
Association des Juristes Européens : Colloque européen de Droit du Travail (Nice, 13, 15 mai 1964). — Prochain Colloque de Paris (4, 5 et 6 décembre 1964) : Le groupement d'Entreprises vu à l'échelle européenne	464
Les Colloques sur le cinéma européen des douze derniers mois	465
Au Journal Officiel des Communautés Européennes	467

*Les études publiées dans la Revue n'engagent
que les auteurs, non les organismes, les services
ou les entreprises auxquels ils appartiennent.*

© 1964 REVUE DU MARCHÉ COMMUN

Voir en quatrième page les conditions d'abonnement ➔

Zusammenfassung der wichtigsten in der vorliegenden Nummer behandelten Fragen

TAGESPROBLEME :

Im Stich lassen Seite 421

Europäische Streiks ? Seite 423

INSTITUTIONS- UND JURISTISCHE PROBLEME :

Der politische Zusammenschluss, seine Entwicklung, seine Fortschritte und Rückschläge Seite 425

Der politische Zusammenschluss Europas, seine Form und die Umstände seiner Schaffung stehen in periodischer Wiederkehr im Vordergrund der Arbeiten der westlichen Aussenministerien. Die jüngsten Erklärungen des belgischen Aussenministers Spaak und des deutschen Bundeskanzlers Erhard — um nur diejenigen zu erwähnen, die den meisten Staub aufgewirbelt haben — haben der Frage in den letzten Monaten eine neue Aktualität gegeben.

Das ist nicht verwunderlich. Handelt es sich doch um den Zusammenschluss der Völker Europas in einem einheitlichen Verband durch die Schaffung einer Reihe von Mechanismen institutionellen Charakters, durch die die Staatsgewalten und politischen Zuständigkeiten zusammengelegt werden sollen. Das ist, logisch gesehen, die Krönung der Idee des europäischen Zusammenschlusses.

Die Suche nach einem Zusammenschluss auf höchster Ebene ist nicht nur ein Grundzug der europäischen Idee, sondern ihr eigentlicher Gehalt. Im Hinblick auf die Diskussionen, die nächstens wieder anfangen werden, ist es nicht unnütz, an die wesentlichen Etappen der vergangenen Debatten zu erinnern und daraus die Bilanz zu ziehen.

Die sechsjährige Tätigkeit des Europa-Parlaments, von Elena BUBBA, Leiterin des Sekretariats des Europa-Parlaments. Seite 431

Mit der Tagung im März 1964 hat das Europa-Parlament das siebente Jahr seines Bestehens begonnen. Zahlreiche Studien hatten bereits seine Gewalten, seine Zuständigkeiten und seine Beziehungen zu den anderen Einrichtungen der europäischen Gemeinschaften erörtert. Um diese Arbeiten zu vervollständigen, mochte es lohnend erscheinen, einmal die tatsächliche Ausübung der ihm zustehenden Befugnisse zu beschreiben.

WIRTSCHAFTS- UND SOZIALFRAGEN IM GEMEINSAMEN MARKT :

Die UNO-Konferenz über Entwicklung und Welthandel. — Ergebnisse und Zukunftsaussichten, von Guy de LACHARRIERE Seite 438

Als Mitte Juni, nach drei Monate langen Debatten, die UNO-Konferenz über Entwicklung und Welthandel zu Ende ging, war es klar, dass man, um die Ergebnisse der Konferenz zu würdigen, unterscheiden musste zwischen dem, was die Konferenz selbst vollbracht hat, und dem, was zu vollbringen ermöglichte. Kurzfristig haben sich die Entwicklungsländer von den Entschliessungen über die

Grundsatzfragen enttäuscht erklärt. Sie gaben jedoch zu, erreicht zu haben, was der Mehrheit von ihnen auf dem Gebiet der internationalen Handelsinstitutionen vorschwebte : ein ständiges Gremium wurde geschaffen, in dem sie ihren Standpunkt zum Ausdruck bringen und gegebenenfalls durchsetzen können.

Wird die Handelsmarine noch lange vom Gemeinsamen Markt ausgeschlossen bleiben ? Seite 444

Wir geben den vollständigen Wortlaut des Leitartikels der Zeitschrift « Transports » (Nr 94, Okt. 1964) wieder, der das Problem behandelt, das von den Vertretern der Reederverbände der fünf seefahrenden Länder der E.W.G. durchsetzen können.

Die Wettbewerbsregeln in der EWG (Untersuchung der Artikel 85 bis 94 des Vertrags mit entsprechenden Erläuterungen), von Arved DERINGER, Rechtsanwalt in Bonn, unter Mitarbeit von André ARMENGAUD, Rechtsberater für industrielles Eigentum in Paris ; Léon DABIN, Professor an der Universität Lüttich ; Dr Dieter ECKERT, Oberregierungsrat in Bonn ; Charley DEL MARMOL, Professor an der Universität Lüttich ; Dr jur. Henri MONNERAY, Rechtsanwalt in Paris ; Dr Claus TESSIN, Rechtsanwalt in Bonn ; Dr H. W. WERTHEIMER, Rechts- und Wirtschaftsberater in Eindhoven ; Dr Heinrich WEYER, Regierungsassessor in Berlin (Fortsetzung) Seite 448

AKTUELLE FRAGEN UND DOKUMENTE :

Die Wiederherstellung des inneren und äusseren Wirtschaftsgleichgewichts in der E.W.G., von Robert MARJOLIN, Vize-Präsident der E.W.G.-Kommission Seite 453

Im Europa-Parlament Seite 460

Das Leben des Gemeinsamen Markts und der anderen Europäischen Einrichtungen. — Die Europäischen Gemeinschaften. — E.W.G., assoziierte und Drittländer Seite 461

Verband der Europäischen Juristen : Europäischen Kolloquium über Arbeitsrecht (Nizza, 13-15. Mai 1964). — Nächste Pariser Kolloquium (4-6. Dez. 1964) : Der Zusammenschluss von Firmen auf europäischer Ebene Seite 464

Die Kolloquium über den Europäischen Film in den letzten 12 Monaten Seite 465

Aus dem Amtsblatt der Europäischen Gemeinschaften Seite 467

Für die in dieser Zeitschrift veröffentlichten Studien sind nur deren Verfasser, nicht jedoch die Organismen Dienste oder Unternehmungen, denen sie angehören verantwortlich.

Summary of the main questions dealt with in the present number

PROBLEMS OF TODAY :

Abandoned in the middle of the ford
..... page 421

European strikes ? page 423

INSTITUTIONAL AND LEGAL PROBLEMS :

**Political Union, its development, progress and
set backs** page 425

The political union of Europe, its structure and the way it is to be achieved periodically take first place amongst the preoccupations of the Chancelleries of the West. Recent statements by M. Spaak, the Belgian Foreign Minister and by Chancellor Erhard, to mention only those which have aroused most comment, have brought the problem to the fore once again in the past months.

No one can be surprised at this, since it is concerned with bringing the peoples of Europe into a single entity, by creating the institutional mechanisms which will wield the common power and political responsibility, in fact the logical end of the concept European Union.

The search for union at the highest level is more than a constant in the European idea, it is its very substance. Thus, since further discussion will no doubt take place in the days to come, it may be useful to recall the main stages of the past and see where they have led so far.

**Six years of the European Parliament, by
Elena BUBBA, Director of Secretariat, European
Parliament** page 431

With the constitutive session of March 1964, the European Parliament began the seventh year of its activities. Its powers and prerogatives and its relations with the other institutions of the Communities, have been the subject of a considerable number of studies. It may therefore be opportune to examine how the attributes it was provided with by the treaties have been translated into facts.

ECONOMIC AND SOCIAL PROBLEMS IN THE COMMON MARKET :

**The United Nations Conference on Commerce
and Development. Balance sheet and the future,** by Guy de LACHARRIERE .. page 438

When in mid-June last, after three months of discussion, the United Nations Conference on Commerce and Development halted its work, it became clear that in order to judge its results it was necessary to make a distinction between what it had accomplished itself and what it would make possible to achieve in the future. Thus, at the time, the developing countries expressed their disappointment at the basic resolutions voted, which were on the agenda. On the other hand they did not hide the fact that they considered they had obtained the major part of what most of them expected in the field of the institutions of international commerce. That is to say a permanent instrument through which they could make known their point view, precisely on those problems on which the Geneva results were only a starting point or a stage.

**Will merchant shipping long remain at the
door of the Common Market ?** page 444

We publish below the full editorial of the Review « Transports » (No 94, October 1964) which tries to answer the problems raised by the representative Associations of shipowners in the five maritime countries of E.E.C.

The rules of competition in the E.E.C. (Analysis and commentary on articles 85 to 94 of the Treaty of Rome), by Arved DERINGER, Barrister-at-Law, Bonn, with the co-operation of André ARMENGAUD, Consulting Patents Engineer, Paris ; Léon DABIN, Professor at the University of Liège ; Dr Dieter ECKERT, High Counsellor, Ministry of the Federal Economy, Bonn ; Charley DEL MARMOL, Professor at the University of Liège ; Henri MONNERAY, Doctor of Laws, Barrister-at-Law at the Paris Law Court ; Dr Claus TESSIN, Barrister at Bonn ; Dr H. W. WERTHEIMER, Economic and Legal Counsellor at Eindhoven ; Dr Heinrich WEYER, Official in the Cartels Office of the German Federal Republic, Berlin (continued) page 448

CURRENT EVENTS AND DOCUMENTS :

**The re-establishment of interior and external
economic equilibrium of the Community, by
Robert MARJOLIN, Vice President of the
European Economic Community Commission**
..... page 453

The executive commission of E.E.C. on the 14th April 1964, recommended that its members should rapidly take steps to re-establish the internal and external equilibrium of the Community. What policy has been followed and what results achieved. M. MARJOLIN, Vice-President of the Commission, gave the answer to these questions in a speech before the European Parliament on the 23rd September 1964.

In the European Parliament page 460

**The Common Market and the other European
institutions day by day. — The European communities. — E.E.C., associated countries and other
countries** page 461

**Association of European Jurists : European
Colloquy on Labour Law (Nice-13, 15 of May
1964). — The next Paris Colloquy (4, 5 and 6
of December 1964) : The grouping of undertakings of the European scale** page 464

**Colloquies on the European cinema during the
past twelve months** page 465

The Official Gazette of the European Communities page 467

*Responsibility for the studies published in this Review
belong to the authors alone, the organisations, services
or undertakings to which they may belong are in no
way involved.*

COMITÉ DE PATRONAGE

M. Maurice BARRIER, Président du Conseil National du Commerce ;

M. René BLONDELLE, Président de l'Assemblée des Chambres d'Agriculture ;

M. Maurice BOULADOUX, Président de la Confédération Internationale des Syndicats Chrétiens ;

M. Joseph COUREAU, Président de la Confédération Générale de l'Agriculture ;

M. Etienne HIRSCH, Ancien Président de la Communauté Européenne de l'Energie Atomique ;

M. André MALTERRE, Président de la Confédération Générale des Cadres ;

M. Jean MARCOU, Président honoraire de la Chambre de Commerce de Paris et de l'Assemblée des Présidents des Chambres de Commerce de France et de l'Union Française ;

M. Pierre MASSÉ, Commissaire Général au Plan de Modernisation et d'Equipeement ;

M. Maurice ROLLAND, Conseiller à la Cour de Cassation, Président de l'Association des Juristes Européens ;

M. Jacques RUEFF, Membre de l'Académie Française ;

M. Georges VILLIERS, Président du Conseil National du Patronat Français.

COMITÉ DE RÉDACTION

Georges BREART
Jean DENIAU
Pierre DROUIN
Mme Edmond EPSTEIN
Pierre ESTEVA
Renaud de la GENIERE

Bertrand HOMMEY
Jacques LASSIER
Michel LE GOC
Patrice LEROY-JAY
Jacques MAYOUX

Paul REUTER
R. de SAINT-LEGIER
Jacques TESSIER
Daniel VIGNES
Jacques VIGNES
Armand WALLON

La revue paraît mensuellement

RÉDACTION, ABONNEMENTS ET PUBLICITÉS

REVUE DU MARCHÉ COMMUN

3, rue Soufflot, PARIS-5^e. Tél. ODEon 23-42

Abonnement annuel

France 56 F

Etranger 61 F

Paiement par chèque de banque sur Paris, mandat-poste, virement postal au nom des « EDITIONS TECHNIQUES et ECONOMIQUES », compte courant postal Paris 10737-10.

REPERTOIRE DES ANNONCES

Air-France : Spécialiste des voyages long-courriers, p. III couv. — Banque française du Commerce extérieur, p. I. — Bons du Trésor, p. IV couv. — Crédit Industriel et Commercial, p. II. — Société Générale, p. I. — Société stéphanoise de Constructions mécaniques, p. II couv. — Terminus Saint-Lazare, p. II. — Transports, p. II.

ABANDONNER AU MILIEU DU GUÉ

UNE certaine lassitude se manifeste depuis deux années dans la construction économique européenne.

Au cours de la première étape de réalisation du Traité, les gouvernements s'étaient attaqués à ce qu'il y avait de plus facile et de plus spectaculaire : le démantèlement des barrières douanières et des autres obstacles aux échanges.

Dans toute œuvre humaine, la phase active de réalisation est plus difficile ; sur le plan international, elle est celle qui demande aux nations le plus de sacrifices. On comprend que ce ne soit que pas à pas que l'on avance dans le domaine de la politique économique, monétaire, conjoncturelle..., dans la mise en place d'une politique commerciale à l'égard des pays tiers, dans l'harmonisation des législations, dans la définition d'une politique des transports...

Certes les premiers résultats ne doivent pas être sous-estimés, même s'il est difficile de chiffrer ce que la Communauté a déjà apporté à l'économie française. L'ouverture du marché commun a été en effet servie par cinq années de haute conjoncture et d'ordre dans le pays et on ne peut déterminer avec précision ce qui a résulté de ceux-ci et de celui-là. Quoi qu'il en soit, il paraît clairement que dans le domaine de l'industrie, certaines cassandres qui annonçaient l'effondrement devant l'industrie d'autres Etats membres se soient lourdement trompées et que nos exportations s'y soient développées ; il paraît également que dans le domaine de l'agriculture, les paysans aient vu presque avec stupeur s'ouvrir à eux l'espoir de certains marchés auxquels ils n'eussent pensé. Plus encore d'ailleurs que dans les chiffres, les effets bénéfiques apparaissent dans le domaine psychologique et dans celui de l'organisation. Le recul de l'idéal protectionniste a donné aux hommes d'affaires le goût de l'expansion internationale, des contacts

ont été pris avec des firmes étrangères, des réseaux de distribution ont été mis en place, plus encore bénéfiques peut-être, des concentrations industrielles se sont réalisées, tant sur le plan interne qu'au-dessus des frontières.

Chez nos partenaires aussi, les premiers résultats ne doivent pas être négligés, des progrès sensibles se sont inscrits dans les faits, des torpeurs ont été éveillées, des espoirs sont nés.

**

Il semble que de toutes parts, on se déclare prêt à abandonner.

La raison invoquée réside, sur le plan communautaire, dans la difficulté de la France et de l'Allemagne de s'accorder sur la fixation immédiate d'un prix commun des céréales. Elle ne doit pas être sous-estimée. Du côté français, les espérances que l'on met sur un développement des exportations de produits agricoles se verraient réduites à néant avec le maintien de la politique allemande actuelle qui consiste à soutenir outrageusement la production locale et à importer à bas prix en provenance de pays tiers. Le gouvernement français doit par ailleurs compter avec un malaise paysan que les impératifs de la stabilisation ont depuis un an amené à son paroxysme. Il s'indigne de ce qu'il considère chez son partenaire comme une dérobade et une rupture de bans.

Pour l'un et l'autre gouvernement, 1965 sera une année d'élections. Le gouvernement allemand ne veut pas à ce titre mécontenter les agriculteurs, spécialement après les résultats mauvais de consultations récentes. Plusieurs de ses membres ne se cachent pas au surplus de sentiments moins communautaires que ceux qui animaient la précédente équipe.

Les causes de difficultés ne se situent pas seulement dans le domaine de l'agriculture.

Pour le gouvernement français, jamais le risque de colonisation américaine n'a été plus grand. L'élection présidentielle étant passée, les Etats-Unis vont redoubler d'efforts pour la conquête du leadership, secondés qu'ils sont par la nouvelle équipe travailliste. Les négociations avec Londres, Bonn et d'autres en vue de la mise sur pied d'une force nucléaire multilatérale tendent à assurer leur hégémonie sur la défense atlantique. La dérobade britannique dans le projet Concorde leur apporte le monopole de la construction aéronautique superpersonique. La puissance de leurs investissements de ce côté-ci de l'Atlantique crée des craintes.

Sur presque tous ces points, le gouvernement allemand adopte un point de vue diamétralement opposé à celui de Paris. Une étroite coopération avec l'Amérique lui sert de credo. Aux objurgations françaises, il répond en mettant en doute le marché commun.

*
**

Les pays du Marché Commun vont-ils se laisser aller à la séduction de changer de route et, pour certains, de revenir comme le gouvernement anglais à la solution facile du protectionnisme.

Ni les retards dans certaines actions, ni les déconvenues dans certains domaines, ni certaines

difficultés de caractère passager ne doivent détourner de la poursuite de l'œuvre européenne.

Bien sûr la réalisation de l'objectif politique ne semble pas pour demain. Certains le regretteront, d'autant que l'on ne pourra aller beaucoup plus loin vers l'intégration économique sans avoir progressé dans la voie de l'union politique.

L'essentiel n'est pas là.

Interrompre, voire freiner le mouvement qui se développe depuis sept années, depuis douze si on pense à la C.E.C.A. serait dangereux. D'abord parce qu'il n'y a pas, sur le plan économique, de solution de rechange. Plus encore parce que l'acquit des sept dernières années serait perdu en vain et qu'il n'est pas du tout certain que si l'on décidait par après à recommencer, on trouve des partenaires. Ceci est valable de ce côté-ci comme outre-Rhin.

Toute grande réalisation demande du temps et de la patience. Elle a ses hauts et ses bas, elle a ses périodes d'envolée mais aussi ses crises de croissance et d'adaptation. Il n'est aucune institution même bonne, qui ne nécessite des réformes mais son arrêt est souvent non réparable.

L'œuvre d'unification européenne en raison des immenses espoirs qu'elle a fait naître et qu'elle continue à susciter ne doit pas être abandonnée.

DES GRÈVES EUROPÉENNES ?

La relance européenne semble, en cette rentrée 1964, avoir plus été le fait des producteurs de lait de la C.E.E. que des pouvoirs publics d'aucun Etat membre ou des Commissaires de Bruxelles.

Sans doute la grève des producteurs français de lait a-t-elle, sur le plan immédiat de la revendication, fait un « long feu », du moins a-t-elle, sur le plan de la solidarité entre agriculteurs européens, posé un solide jalon.

**

Les producteurs agricoles ont, dans tous les pays d'Europe, conscience de ne pas bénéficier à l'égal des autres groupes sociaux de la croissance nationale des revenus. Il est de fait que la revalorisation de leurs prix de vente se produit toujours moins vite que celle des prix industriels. En revanche, les hausses de ceux-ci les frappent immédiatement. Perpétuellement, ils ont le sentiment de se sentir distancés et frustrés.

La lutte qu'actuellement les pays de la C.E.E. mènent contre l'inflation, n'est évidemment pas pour inciter les gouvernements à répondre aux demandes de hausse des prix agricoles. Ceci est particulièrement vrai en France.

Il est par ailleurs certain qu'actuellement l'opinion publique ne condamne que rarement les mouvements de grève. Même si la grève gêne, l'opinion publique pense normalement que ses auteurs ne se sont pas lancés dans un tel mouvement revendicatif, avec les graves préjudices qu'il peut comporter (perte de revenus...) sans avoir des raisons valables et sérieuses. En outre, si les syndicats ouvriers, sachant qu'une hausse des prix alimentaires nuira à l'équilibre du budget de leurs adhérents, peuvent être réticents à l'égard des revendications des agriculteurs, du moins admettent-ils, dans une certaine mesure, qu'une amélioration des revenus des agri-

culteurs permettra à ceux-ci d'augmenter leurs achats de produits industriels.

Dans le secteur agricole, la grève a pendant longtemps été peu employée. D'abord elle déplaisait dans ce secteur traditionnellement et par nature individualiste, modéré. Ensuite elle aurait été gênée dans son efficacité même, dès qu'elle aurait porté sur un produit facile à stocker ou pour lequel le gouvernement aurait pu faire appel à l'importation ; elle se trouvait également contrariée par la crainte d'une perte sèche dès qu'il s'agissait d'un produit périssable. Toutefois, depuis quatre à cinq ans, des mouvements revendicatifs puissants, qui n'allaient pas toutefois jusqu'à la grève, ont agité les agriculteurs français.

Soudainement née en septembre dans le Centre de la France, la grève des producteurs de lait a pu facilement s'étendre dans l'ensemble de la France et notamment dans la région parisienne. Le caractère particulièrement bas du prix payé en France à la production — le plus bas des six Etats membres de la Communauté —, l'ancienneté de la revendication des producteurs s'inscrivant dans un malaise paysan généralement ressenti faisaient que, dans toutes les régions productrices, tous les exploitants agricoles, gros ou petits, se joignaient au mouvement. En outre, on doit signaler que la production laitière étant, plus que toute autre occupation agricole, disséminée dans tout le pays (s'il y a des départements où la production laitière est prédominante dans l'économie locale, il n'en est pas où elle soit totalement absente), cela encore contribuait à étendre géographiquement le mouvement.

**

Si la grève des producteurs français de lait a été ainsi une nouveauté, plus remarquables à notre avis sont l'écho et la sympathie que cette manifes-

tation a trouvés auprès des producteurs des autres Etats membres de la Communauté, voire de pays tiers.

Dès lors qu'il s'agissait d'une action en faveur d'une amélioration des revenus de tous les agriculteurs, il était normal qu'elle soit assurée d'une large solidarité. Ainsi, le mouvement amorcé lors de la Conférence de Stressa en 1958 et qui depuis s'était manifesté notamment lors de la réunion à Strasbourg en novembre 1963 des producteurs agricoles (C.O.P.A.) de la Communauté, administrait la preuve de sa solidarité et de sa continuité. Tout cela était d'ailleurs très prévisible : une construction de l'Europe agricole par les pouvoirs publics devait inéluctablement amener les professionnels intéressés à étudier ensemble des réactions communes.

Certes, ici la solidarité n'était pas entièrement désintéressée : dans un proche avenir, avant le 15 janvier 1965, le Conseil de la C.E.E. doit arrêter un prix indicatif commun pour le lait et celui-ci ne pourra en fait être fixé qu'entre les prix indicatifs nationaux extrêmes, c'est-à-dire entre le prix le plus haut, le prix italien, et le prix le plus bas, le prix français. Tout mouvement agissant à la hausse sur ce dernier pousse évidemment à une hausse du futur prix commun.

Sans doute, cette solidarité des Européens n'était pas disposée à admettre toutes les actions des grévistes. Un mouvement venant troubler l'ordre public, tel le siège d'une préfecture, eût pu déplaire souverainement à l'esprit rangé de nos partenaires néerlandais ou allemands. On ne leur demandait d'ailleurs pas de se prononcer sur les moyens.

Quoi qu'il en soit, une réaction favorable, immédiate mais unanime, des organisations étrangères de producteurs s'est trouvée confirmée par les fédérations agricoles non spécialisées.

Même tentés par la possibilité de s'infiltrer sur le marché français, ce qui, pour l'avenir, après la

suppression totale des frontières, n'eut pas été une première expérience inutile (Paris n'est pas plus près de la frontière néerlandaise que de celle de l'Auvergne d'où une part de son lait vient), les producteurs étrangers ne se sont pas voulus briseurs de grève.

Certes, il y a eu quelques exceptions : impressionné peut-être par une solidarité des producteurs qui risquait de se cimenter contre le gouvernement, tel ministre étranger a pu indiquer chez lui qu'il favoriserait les livraisons vers Paris. Son attitude a trouvé audience auprès de certain groupement, mais celui-ci est resté isolé et n'a pas poursuivi, il a au surplus presque été blâmé, comme également le ministre, par les producteurs de son propre pays.

Il ne serait aucunement réaliste de parler d'une première grève européenne — ne sait-on pas d'ailleurs que la première grève de cette espèce a déjà été faite pour leur rémunération par les fonctionnaires des Communautés européennes.

Cette « Internationale blanche », saluée dans certains journaux, a d'ailleurs vu sa naissance répondre à des motifs d'opportunité économique, notamment au souci que depuis quelques mois a fait naître un peu partout en Europe occidentale une baisse générale de la production laitière, voire une désaffection pour cette production.

Ce n'est peut-être pas encore demain que les grèves européennes d'agriculteurs ni d'autres professions entreront dans les habitudes. Du soutien à des grévistes à une grève commune, il n'y a toutefois qu'un pas facile à franchir. Dans ces conditions, à l'avenir, les grévistes d'un pays ne manqueront pas, chaque fois, de chercher auprès de leurs homologues étrangers le signe de solidarité qui ne laissera pas dans l'indifférence gouvernants et pouvoirs publics.

Une nouvelle force à l'échelle européenne est-elle née ?

L'UNION POLITIQUE, SES DÉVELOPPEMENTS, PROGRÈS ET RECULS

L'union politique de l'Europe, sa structure et ses conditions d'élaboration reviennent périodiquement au premier plan des préoccupations des chancelleries occidentales. Les récentes déclarations du Ministre des Affaires étrangères belge, le Président Spaak, et celles du chancelier Erhard, pour ne citer que celles qui ont suscité le plus de commentaires, ont donné ces derniers mois au problème un regain d'actualité.

Qu'il en soit ainsi ne peut étonner, car de quoi s'agit-il si ce n'est de réunir les peuples de l'Europe en une seule entité par la création d'un ensemble de mécanismes de caractère institutionnel mettant en commun les « pouvoirs » et les compétences d'ordre politique, c'est-à-dire du point d'aboutissement logique, du couronnement de l'idée même d'union européenne. La poursuite de l'union au niveau le plus haut est plus qu'une constante de l'idée européenne, c'en est la substance même. Aussi, dans la perspective des discussions qui semblent devoir s'instaurer à nouveau dans les jours à venir, n'est-il pas inutile de rappeler les principales étapes des débats passés et de faire le point.

L'IDÉE de réaliser l'union politique des peuples européens est aussi vieille que les premières tentatives d'organisation européenne, et son histoire coïncide avec l'histoire de ces diverses tentatives.

L'union politique, ou plutôt une certaine union politique devait être en quelque sorte l'objet propre du Conseil de l'Europe. Son échec sur le plan des réalisations concrètes a conduit ceux qui ne se résignaient pas, à aborder le problème sous un autre angle. Tel est le sens de la Communauté du charbon et de l'acier. La déclaration du 9 mai 1950 présentée par Robert Schuman le marque clairement : « L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble : elle se fera par des réalisations concrètes créant d'abord une solidarité de fait... La mise en commun des productions de charbon et d'acier assurera immédiatement l'établissement de bases communes de développement économique, première étape de la Fédération européenne... ». Ainsi la Communauté du charbon et de l'acier, économique par son objet, a une portée politique dans l'esprit de ses promoteurs. D'ailleurs l'élan donné à l'idée européenne par le succès des négociations relatives au Traité instituant la CECA, joint à l'aggravation de la tension internationale et au désir américain d'utiliser le potentiel allemand pour la défense de l'Europe, amenèrent les gouvernements des Six, sans même attendre la mise en place de la CECA, à se départir des principes exposés dans la déclaration Schuman du 9 mai 1950 et tacitement acceptée par eux. Alors qu'une organisation commune dans le domaine militaire revêt un caractère indéniablement politique et qu'elle

devrait donc suivre et non précéder l'organisation politique de l'Europe, les Six négocièrent, assez laborieusement d'ailleurs, et signèrent finalement le 27 mai 1952 le Traité instituant la Communauté Européenne de défense. Mais les polémiques passionnées engagées autour de ce Traité et son échec final devant le Parlement français le 30 août 1954 convainquirent que l'entreprise était maladroite et prématurée. Sans doute, les gouvernements, conscients de ce que l'organisation d'une armée européenne impliquait une politique commune au sens le plus général, avaient-ils entre-temps entrepris l'élaboration d'un Traité instituant une Communauté politique. Il était trop tard ; l'échec du Traité de Communauté Européenne de défense, et par voie de conséquence de la Communauté politique Européenne, sonnait le glas des espoirs de ceux qui avaient cru pouvoir aboutir très vite.

La relance devait donc se situer à nouveau sur le plan économique. La résolution adoptée par les Ministres des Affaires étrangères des Six à Messine le 2 juin 1955 montre que ceux-ci en avaient parfaitement conscience : « Les gouvernements... croient le moment venu de franchir la nouvelle étape dans la voie de la construction européenne. Ils sont d'avis que celle-ci doit être réalisée tout d'abord dans le domaine économique ». Ainsi la création du Marché Commun ou de l'Euratom n'est-elle pas un but en soi mais une étape dans la constitution d'une Europe unie, c'est-à-dire dotée d'une structure politique commune. Le Traité instituant la Communauté Economique Européenne retient d'ailleurs dans son Préambule, comme son objectif politique propre, l'établissement « d'une union

sans cesse plus étroite entre les peuples européens ».

Il n'est donc pas étonnant que depuis l'entrée en vigueur des Traités de Rome de nouveaux efforts aient été entrepris, soit pour doter l'Europe d'une structure politique, soit pour donner dans les faits un commencement de réalisation à ce vaste dessein.

Trois moments peuvent être distingués : les réunions des Ministres des Affaires étrangères, les négociations sur un Traité d'union politique, et les tentatives poursuivies depuis l'échec de ces négociations. Un trait commun rapproche ces trois tentatives. Alors que le projet de Traité instituant une Communauté politique se situait d'emblée au niveau d'une véritable charte constitutionnelle de l'Europe, les actions poursuivies depuis la mise en place des Traités de Rome ne dépassent guère la phase de la confrontation plus ou moins institutionnalisée des points de vue gouvernementaux. Cette constatation doit être fortement soulignée en raison de la relative inadéquation des mots utilisés (Union politique, Traité d'Union) à la réalité des buts poursuivis dans l'immédiat.

Dès le mois d'octobre 1959, le Ministre des Affaires étrangères belge, M. Wigny, s'est préoccupé d'une accélération de la politique d'intégration. Ses propositions, connues sous le nom de « plan Wigny », constituaient un ensemble cohérent de mesures qui tendaient à améliorer le fonctionnement des Communautés existantes et à intensifier le rythme de réalisation des objectifs des Traités. Sur le plan purement politique, il prévoyait la réunion périodique des Ministres des Affaires étrangères. Le 23 novembre 1959, les six Ministres des Affaires étrangères, réunis à Strasbourg, décidaient de procéder entre eux à « des consultations régulières sur la politique internationale ». Ces consultations devaient porter à la fois sur les prolongements politiques de l'activité des Communautés Européennes et sur les autres problèmes internationaux. Elles étaient prévues pour se tenir tous les trois mois. De fait, ces réunions trimestrielles se tinrent régulièrement dans chacune des capitales des Etats membres au cours de l'année 1960. Le lien entre ces conférences et les Institutions communautaires était plus ou moins assuré, soit par la participation à ces réunions de certains des Représentants Permanents des Etats membres auprès des Communautés Européennes, soit par l'assistance du Président de la Commission de la C.E.E. aux points appropriés de leur ordre du jour. Il n'est pas douteux qu'un problème de liaison organique plus

élaborée se serait posé si les travaux des Ministres des Affaires étrangères s'étaient poursuivis et intensifiés, en raison de l'interférence entre certaines des questions examinées et les compétences communautaires.

Mais, très rapidement, à partir de 1961, les réunions des Ministres des Affaires étrangères s'orientèrent, sur la suggestion du gouvernement français, dans une direction nouvelle : la négociation d'un Traité d'Union.

L'année 1961 et une bonne partie de 1962 furent en effet consacrées à la négociation d'une union politique. Les thèses françaises furent présentées au cours d'une série de consultations entre le gouvernement français et les gouvernements des autres Etats membres, puis exposées à l'opinion publique par une conférence de presse du général de Gaulle à la date du 5 septembre 1960.

Les chefs d'Etat ou de gouvernement, réunis à l'initiative de la France, chargèrent en un premier temps une Commission composée de Représentants des six gouvernements intéressés de préparer des « propositions concrètes concernant les réunions des chefs d'Etat ou de gouvernement et des Ministres des Affaires étrangères ainsi que tout autre réunion qui paraîtrait souhaitable ». La Commission, dite Commission Fouchet, du nom de son président, parvint à la suite d'une double intervention des Ministres des Affaires étrangères (Bonn, 5 mai 1961 ; Rome, 10 juillet 1961) à élaborer un rapport qui contient déjà l'énoncé aussi bien des grandes lignes des projets qui furent présentés par la suite que des points fondamentaux de divergence qui devaient faire échouer les négociations. Sur la base de ce rapport, les chefs d'Etat ou de gouvernement, réunis une seconde fois à Bonn le 18 juillet 1961, prirent la décision de mettre à l'étude le « statut d'une union politique de l'Europe ».

Le 2 novembre 1961, la délégation française présentait un projet de Traité, puis le 18 janvier 1962, elle soumettait à ses partenaires un projet remanié assez curieusement dans un sens qui aggravait les objections suscitées par le premier texte.

Les cinq autres délégations saisissaient alors la commission de négociations d'un contre-projet élaboré en commun et concrétisant les points de désaccord. La discussion ne permettait malheureusement aucun progrès sérieux vers un compromis acceptable pour tous.

Le 17 avril 1962, les Ministres des Affaires étrangères se retrouvaient à Paris. Malgré les efforts du gouvernement italien, le désaccord persista et les

Ministres se séparèrent sans donner de nouveau mandat à la commission de négociations. Quelques efforts furent encore tentés, au début de l'été, par le gouvernement italien, et notamment par le chef de la délégation italienne, mais ils échouèrent.

Les textes en présence présentaient pourtant de très nombreux points communs. Ils portaient sur la création d'une « union d'Etats » caractérisée essentiellement par l'institution de réunions périodiques des chefs d'Etats ou de gouvernement au sein d'un Conseil de l'Union. Les décisions du Conseil de l'Union devaient être prises à l'unanimité selon des modalités variant d'un projet à l'autre. Pour l'assister, le Conseil disposait d'une Commission politique composée de hauts fonctionnaires désignés par chaque Etat membre. En outre, l'Assemblée Parlementaire Européenne était compétente dans les domaines de l'Union pour adresser au Conseil de l'Union des questions et des recommandations.

Malheureusement, la confrontation des points de vue avait fait apparaître non seulement des divergences de portée limitée (modalités de l'unanimité au sein du Conseil, création d'un Secrétariat général indépendant des gouvernements, compétence de la Cour de Justice), qui pouvaient être éliminées rapidement, et qui d'ailleurs l'avaient déjà été pour partie au moment où les négociations prirent fin (abandon de l'idée d'un Secrétariat général), mais aussi des oppositions de caractère fondamental sur lesquelles il est nécessaire de s'attarder un moment si l'on veut comprendre la portée des négociations et parce qu'elles continuent à commander les possibilités de réalisation de l'union politique.

Quels étaient donc les obstacles sur lesquels a échoppé le projet d'union politique ?

Ils se ramènent à quatre, portant sur :

- la conception de la politique de défense,
- la structure de l'union politique et ses rapports avec les Communautés Européennes,
- l'évolution de l'union politique,
- les rapports entre les Six et la Grande-Bretagne au regard de cette tentative d'union.

a) *L'union politique et la politique de défense.*

— On connaît les critiques du gouvernement français à l'encontre de l'organisation actuelle de l'Alliance atlantique et son point de vue sur la nécessité d'une modification de la structure du commandement. On sait aussi que le gouvernement français souhaite que dans le cadre d'une union européenne les problèmes de défense proprement européens soient traités comme tels et reçoivent des solutions

spécifiques. Les partenaires de la France, avec évidemment des nuances de l'un à l'autre, estiment au contraire que la politique de défense doit être en ordre principal assurée par l'Alliance atlantique, dans et par ses structures actuelles. Ils répudient donc toute idée de regroupement européen qu'ils considèrent comme irréaliste et dangereux : irréaliste en ce sens que la France elle-même et ses partenaires avec elle ne représentent pas un potentiel actualisable de défense suffisant ; dangereux, car il pourrait favoriser les tendances au désengagement des forces américaines. Enfin, ils affirment plus ou moins explicitement que l'union politique de l'Europe occidentale ne saurait se faire sous l'égide de l'un des participants, ce qui serait le cas si l'on suivait le point de vue français sur les problèmes de défense en raison du déséquilibre actuel des forces militaires de tous types, et notamment dans le domaine atomique, entre la France d'une part et ses partenaires de l'autre. Cette divergence profonde de points de vue s'est traduite par de longues et oiseuses discussions sur l'inclusion et la rédaction d'une référence à l'Alliance atlantique dans le texte du Traité d'union politique.

b) *Structure de l'union politique et ses rapports avec les Communautés Européennes.* — Ici aussi, sous des querelles de mots, ce sont des conceptions fondamentalement opposées qui se sont affrontées.

Du point de vue français, l'union d'Etats avait pour but « de rapprocher, de coordonner et d'unifier la politique des Etats membres dans les domaines d'intérêt commun : politique étrangère, économie, culture, défense ». Son champ d'application recouvrait donc celui des Traités instituant les Communautés Européennes ; le Conseil de l'Union, étant composé de ceux qui assument les responsabilités les plus hautes dans leurs pays respectifs, devait tout naturellement pouvoir se saisir des problèmes engageant leurs intérêts dans tous les domaines.

Pour les autres délégations, il était exclu que l'union et ses organes puissent intervenir dans les matières relevant de la compétence des Communautés Européennes. La raison de cette opposition reposait dans la structure même de l'union envisagée. On sait que le Conseil de l'Union devait statuer à l'unanimité. Le Traité d'Union se situait donc résolument dans des perspectives de coopération intergouvernementale qui étaient celles du gouvernement français. Pour les partenaires européens, qui eussent souhaité une structure plus intégrée et plus institutionnalisée (règles plus nuancées de

l'unanimité, Secrétaire général indépendant), et dont le projet comportait certains éléments en ce sens, cette position n'était acceptée que comme un point de départ. Elle ne pouvait avoir comme conséquence l'abandon de ce qui dans le domaine de l'économie avait déjà pu être acquis au-delà de la simple coopération intergouvernementale, c'est-à-dire précisément du système institutionnel des Traités de Rome. Aussi exigeaient-ils l'insertion dans le Traité d'une disposition précisant que celui-ci « ne porte pas atteinte aux compétences des Communautés Européennes.... ». Ainsi, ce qui était en cause était la conception même de l'union européenne.

c) *L'évolution de l'union.* — En raison même de leur opposition de points de vue sur le sens de l'union européenne, le gouvernement français et ses cinq partenaires se heurtaient quant à l'évolution de l'union d'Etats instituée par le projet de Traité. Pour le premier, la révision du Traité devait avoir pour objet d'une manière assez vague « l'examen des mesures propres soit en général à renforcer l'union..., soit en particulier, à simplifier, rationaliser et coordonner les diverses modalités de la coopération entre les Etats membres ». Aucun engagement n'était donc pris quant à la direction dans laquelle devait s'engager cet examen, ni quant à la structure à venir de l'union européenne. Pour les seconds, au contraire, la coopération intergouvernementale, acceptée au premier stade, ne signifiait nullement renonciation au principe de l'intégration, c'est-à-dire à la réalisation de l'union européenne par le transfert de compétences à des organes distincts des gouvernements et statuant selon des modalités autres que l'unanimité. Ce qui leur paraissait plus ou moins inévitable ou tout au moins ce qui pouvait être accepté dans les premières années d'une union politique devait perdre ce caractère au fur et à mesure que l'habitude de penser et de décider en commun se serait développée et que l'intégration économique se serait poursuivie. C'est pour cette raison que les cinq gouvernements estimaient qu'au moment du passage de la seconde à la troisième étape de réalisation du Traité instituant la C.E.E., c'est-à-dire au moment où la règle de l'unanimité serait d'une manière générale abandonnée dans le cadre de la C.E.E., une révision du Traité de l'Union devait être entreprise en vue de « renforcer l'Union et les pouvoirs de ses Institutions », dans le sens d'une intégration non équivoque des Etats membres. Le projet de Traité arrêté par les cinq délégations prévoyait en effet que cette

révision avait pour objet, d'une part « l'introduction progressive des principes majoritaires dans la formation de la volonté du Conseil de l'Union », d'autre part le renforcement des pouvoirs de l'Assemblée Parlementaire Européenne et son recrutement au suffrage universel direct, en troisième lieu l'extension des pouvoirs de la Cour de Justice, enfin la fixation « des conditions dans lesquelles, à la fin de la période de transition du Marché Commun, l'Union européenne et les Communautés Européennes seraient intégrées dans un cadre institutionnel organique, dans le respect des structures prévues aux Traités de Paris et de Rome ». Les cinq gouvernements demandaient donc au sixième, celui de la France, des engagements précis et étendus quant au sens de l'évolution de l'Union européenne. Ces engagements, le gouvernement français, en raison même de ses idées en la matière, n'était pas en mesure de les donner. Pour ses partenaires, ils étaient cependant la contrepartie nécessaire à l'abandon provisoire de leurs thèses. Ils constituaient même, en un certain sens, la véritable, la seule partie constructive du projet de Traité.

d) *Rapports entre les Six et la Grande-Bretagne au regard de l'Union envisagée.* — A ce tableau relativement clair est venu s'ajouter un motif de désaccord qui a troublé la logique des positions qui viennent d'être exposées.

Le moment où se déroulaient les négociations sur l'union des Etats était celui où la Grande-Bretagne négociait son entrée dans le Marché Commun. Les Six étaient d'accord pour qu'il y ait une corrélation obligatoire entre l'adhésion aux Communautés Européennes et l'Union politique. La divergence n'était donc pas sur ce terrain. Elle résultait de ce que certains pensaient que le Traité sur l'Union politique ne devait être signé que lorsqu'ils seraient certains que la Grande-Bretagne adhérerait à la C.E.E. D'autres, au contraire, voulaient que le Traité fut adopté sans attendre. Paradoxalement, ceux qui insistaient sur la nécessité d'avoir une assurance préalable quant à la participation de la Grande-Bretagne à l'Union politique étaient ceux qui regrettaient le caractère intergouvernemental du projet de Traité, alors que précisément c'était ce caractère même qui rendait possible l'accession de la Grande-Bretagne à cet instrument juridique. Cette contradiction n'était cependant qu'apparente, au moins pour partie : en effet, certains des gouvernements hostiles au projet français n'étaient prêts à faire de concessions que si précisément le prix de ces concessions était de favoriser l'adhésion

de la Grande-Bretagne à l'organisation politique de l'Europe, adhésion qu'ils souhaitaient pour des raisons diverses, et notamment afin d'améliorer l'équilibre des forces et des tendances politiques et économiques dans l'Europe unie.

Ces quelques observations permettent de comprendre la profondeur et l'étendue des divergences entre les divers participants. Il ne faudrait pas croire, cependant, que ces oppositions étaient monolithiques. Parmi les cinq, des nuances très importantes de pensée subsistaient. Les unes portaient sur l'opportunité de sacrifier les principes à l'avantage d'un commencement de réalisation concrète. La République Fédérale, qui allait signer dès le 14 janvier 1963 un traité de coopération intergouvernementale avec la France, était la plus disposée à compromettre. Les autres portaient sur l'importance plus ou moins grande attachée à tel ou tel problème, qu'il s'agisse de la participation de la Grande-Bretagne à l'Union ou de la conception de la défense. Quoi qu'il en soit, ces divergences expliquent pourquoi un compromis ne pouvait être accepté qu'à la condition d'accepter une équivoque fondamentale sur le rôle, la place et la structure de l'Europe unie. C'est l'importance de ces oppositions qui justifie et explique aussi pourquoi, au lieu d'une rupture claire assortie de motivations explicites, les négociations se sont perdues dans les sables.

Au demeurant, la plupart des protagonistes ne perdaient pas l'espoir que le temps travaillât pour eux. La grande crise, provoquée en janvier 1963, par la rupture des négociations sur l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché Commun suspendit évidemment pendant un temps toute possibilité d'action. Cependant, les conséquences directes de la crise une fois surmontées, des tentatives en vue de la reprise des discussions furent faites ici et là et d'une manière de plus en plus pressante au cours de l'année 1964, d'abord au niveau de l'opinion publique et parlementaire (en reprenant les arguments du rapport sur l'union politique dont fut saisie l'Assemblée de l'U.E.O. au mois de juin 1963), puis au niveau politique proprement dit. Le chancelier Erhard, à diverses reprises et sous diverses formes, reprit l'idée de réunions périodiques des chefs d'Etat ou de gouvernement, et annonça son intention de formuler des propositions précises de relance politique. Puis vinrent, au cours de l'été 1964, les initiatives du Président Spaak.

Les idées du Ministre des Affaires étrangères belge, à la différence de celles du Chancelier allemand, ont été suffisamment précisées pour qu'il

soit possible d'en donner une vue d'ensemble. Elles partent de l'idée que l'immobilisme actuel est une mauvaise chose en ce sens qu'il risque de conduire à une dégradation de l'esprit communautaire, déjà altéré par la crise de 1963. Dans ces conditions, et plutôt que de laisser les affaires « pourrir », il estime que mieux vaut encore envisager à titre intérimaire une reprise des consultations politiques dans un cadre faiblement institutionnalisé. L'espoir existe qu'à l'issue d'une période probatoire il sera possible d'aller de l'avant. Dans cet esprit, le Président Spaak envisagerait un accord provisoire d'une durée de trois ans destiné à révéler s'il existe des possibilités réelles de conclure à l'issue de ces trois années un véritable Traité d'union. La base de cet accord serait l'ancien projet français ; toutefois, la Commission politique composée de hauts fonctionnaires désignés par chacun des Etats membres serait dans cette nouvelle formule composée seulement de trois hautes personnalités, renouvelées pendant ces trois années de façon à permettre à chaque nationalité de participer à l'activité de la Commission. Ce serait la seule concession à la supranationalité demandée au gouvernement français.

S'il est permis d'en systématiser les éléments, on peut dire que les propositions Spaak tendent à éliminer les difficultés tenant à la nature et à l'évolution de la structure de l'Europe unie. En effet, ces propositions s'alignent *grosso modo* sur le projet français. En contre-partie, l'accord envisagé est un accord provisoire, intérimaire, ne préjugant en rien la forme et la structure de l'Union d'Etats à intervenir au terme de cette période de transition. Mais d'autre part les suggestions du Président Spaak négligent les trois autres points de désaccord qui antérieurement contribuèrent aussi à l'échec des négociations sur le Traité d'Union et qui ne semblent guère avoir perdu depuis lors de leur acuité : il s'agit du problème de l'éventuelle compétence de ces réunions dans les domaines couverts par les Traités instituant les Communautés Européennes ; il s'agit en second lieu des compétences de ces réunions en matière de défense ; il s'agit enfin de la participation britannique.

Il semble que le Président Spaak souhaite laisser les deux premiers points ouverts, et sans doute est-ce une formule possible : tout dépendra du cours que prendront les choses et chacun reste pour sa part maître de cette évolution avec les risques que cela comporte.

Par contre, les problèmes qui se rattachent à la

participation britannique à ces réunions continuent à se poser, dans des termes un peu différents sans doute, mais tout aussi délicats, si ce n'est plus. Les milieux dirigeants qui, dans certains des pays de la Communauté et notamment aux Pays-Bas, ont toujours manifesté une certaine réserve quant à l'intégration totale de leur pays dans un ensemble qui, quelle qu'en soit la structure d'ailleurs, ne comprendrait pas la Grande-Bretagne, renonceraient-ils à tirer argument du caractère intergouvernemental de l'accord envisagé pour s'opposer au projet Spaak, si la Grande-Bretagne n'y participait pas ? Par ailleurs, est-il concevable d'abandonner le lien qui existait jusqu'à présent entre la participation à l'union politique et l'appartenance aux Communautés ? Dans l'affirmative, il est clair que la nature de l'œuvre entreprise serait profondément modifiée. Autant de problèmes difficiles et dangereux pour la solidarité — bien fragile sur ce terrain — des Six et auxquels le Président Spaak ne manquera pas d'être confronté.

Depuis lors, au cours de la seconde quinzaine d'octobre, de nombreux contacts semblent avoir été pris entre le gouvernement italien et des personnalités politiques de premier plan sur l'opportunité et le contenu éventuel d'une relance.

La réunion à Rome des Etats Généraux des communes de l'Europe a été par ailleurs l'occasion de consultations entre personnalités socialistes et modérées et d'une manière plus générale entre fédéralistes. Il en est résulté un certain durcissement des tendances favorables à la constitution d'une Europe politiquement unie sur la base d'une intégration des Etats.

Ces rencontres auront certainement pour effet d'infléchir une éventuelle relance de l'union politique dans un sens moins intergouvernemental que celui que les dernières propositions Spaak avaient en quelque sorte consacré.

**

Il est permis de douter que l'ensemble de ces rencontres, de ces contacts, de ces propositions, qui ont marqué la deuxième moitié de l'année 1964, aient contribué concrètement à faire progresser les

possibilités d'une relance de l'idée de l'union européenne au niveau politique. En effet, des propositions qui feraient la part belle aux idées françaises risquent de se heurter à l'espèce de regain de vigueur des idées fédéralistes que l'on a pu constater en cette fin d'octobre. Quant à un projet d'intégration politique, les chances qu'il soit acceptable au gouvernement français sont quasiment nulles. A vrai dire, seules les propositions Spaak sont de nature à tenir compte des points de vue des uns et des autres, en ce sens qu'elles se bornent à prévoir un accord provisoire ne préjugant en rien la nature et la structure d'une Union d'Etats, qui resterait à négocier ultérieurement. Mais alors se pose la question de savoir si ces mesures sont d'une portée telle qu'il vaille la peine d'en assumer les risques. Au fond de quoi s'agit-il ? de consultations périodiques des Chefs d'Etat ou de gouvernement et d'une reprise des consultations des Ministres des Affaires étrangères. L'expérience de plus d'une année de ces sortes de réunions, comme celle du Traité franco-allemand, montre qu'il serait vain d'en attendre beaucoup.

Quant aux risques encourus — à peu près inévitables quels que soient les termes des propositions présentées — c'est la reprise des discussions de doctrine sur la nature de l'union européenne, c'est l'ouverture — à laquelle on échappera difficilement — d'un examen général par chacun des intéressés des chances, de l'intérêt et des conditions de l'union européenne dans la conjoncture actuelle, dont on ne sait à quelles conclusions il peut mener. La vérité est que le passage d'une certaine communauté d'intérêts, voire d'une certaine intégration économique, à une véritable union européenne n'est possible que moyennant un minimum d'options communes sur les aspects les plus fondamentaux des problèmes de la société internationale, à moins que la conviction de la nécessité absolue de poursuivre la réalisation de l'unité de l'Europe ne prime toute autre considération. Tant que ni l'une ni l'autre de ces conditions ne sont remplies, les efforts pour parvenir à une union de niveau politique ne peuvent être que vains.

E. T.

SIX ANS D'ACTIVITÉ DU PARLEMENT EUROPÉEN

Quelques statistiques

Elena BUBBA

Directeur au Secrétariat du Parlement Européen

Avec la session constitutive de mars 1964, le Parlement européen a commencé la septième année de son activité. L'Assemblée unique prévue par les traités de Rome (1) a tenu, en effet, sa première séance en mars 1958.

Il y a désormais d'assez nombreuses études sur le Parlement européen, ses pouvoirs et compétences, et ses rapports avec les autres institutions des Communautés (2). Aussi est-il peut-être opportun, en complément de ces analyses, de voir comment se traduit dans les faits l'exercice des attributions qui sont dévolues au Parlement par les traités.

La manifestation d'activité la plus typique du Parlement est l'élaboration et la discussion de rapports et la discussion et votes de résolutions. On peut prendre en règle générale que tout problème soumis au Parlement est traité par la commission compétente en la matière, qui charge un rapporteur de rédiger un rapport. Le rapport adopté par la commission est soumis au Parlement et discuté en séance plénière. La discussion se termine normalement par l'adoption d'une résolution, également proposée par la commission compétente et votée par le Parlement.

Ce processus couvre à peu près les 9/10 de l'activité du Parlement. En dehors de cela le Parlement élit son Président et son Bureau, nomme

les membres des commissions parlementaires, entend des discours d'ouverture et de clôture ou à l'occasion d'événements importants. Il s'agit là souvent d'activités importantes. Par un « colloque annuel » avec le Conseil de ministres par exemple, le Parlement a établi un contact dont la valeur est dans son existence même, en dehors de toute portée pratique. La coopération parlementaire avec les Etats africains et malgache associés et avec la Grèce mérite également d'être signalée. Il arrive enfin également que le Parlement adopte des résolutions non précédées d'un rapport, en cas d'urgence particulière ou quand le sujet ne demande pas à être davantage éclairé.

De leur côté, les commissions emploient une partie encore plus considérable de leur temps à d'autres activités que la discussion de rapports (p. ex. : échanges de vues avec les Exécutifs, missions d'études et d'information, problèmes relatifs à l'organisation de leurs travaux). Il arrive assez souvent aussi que les commissions discutent et adoptent des textes qui ne sont pas des rapports. Il s'agit d'avis demandés par une autre commission compétente pour le fond ou de documents destinés à être intégrés dans des rapports élaborés ailleurs. Pour certaines commissions (p. ex. : la commission de la protection sanitaire) c'est là même l'activité principale.

Néanmoins, les rapports restent très largement

(1) L'Assemblée Commune de la C.E.C.A. et l'Assemblée prévue séparément par les traités C.E.E. et Euratom ont été fusionnées en un seul organe par la convention relative à certaines institutions communes, annexée au traité de Rome. Cette institution a pris le nom d'Assemblée Parlementaire Européenne lors de sa session constitutive, le 20 mars 1958, et celui de Parlement européen le 30 mars 1962.

(2) En plus des parties consacrées au Parlement européen dans les ouvrages de caractère général concernant les Communautés, cf. P. GINESTET, *Le Parlement européen*, Paris, 1963 (Collection « Que sais-je ? »).

HEIDELBERG F. C., *Das Europäische Parlament*, Bonn, 1963.
P.E.P., *The Parliament of the European Communities*, London, 1964.

H. MANZANARES, *Le Parlement européen*, Strasbourg, 1964 et, à paraître prochainement :

G. Van den EDE, *Het Europese Parlement*.

la mesure de l'activité du Parlement. Aussi une première série de chiffres significatifs concernent le nombre de rapports soumis au Parlement et discutés au cours des années considérées.

1958	1959	1960	1961	1962	1963	Total
22	37	53	64	70	67	314

L'activité du Parlement semble s'être stabilisée au cours des trois dernières années autour de 60 à 70 rapports par an, après avoir subi un fort accroissement initial.

Quelques précisions terminologiques sont nécessaires. Ces chiffres couvrent les « rapports » ainsi que les « rapports intérimaires » que les commissions soumettent parfois au Parlement sur un sujet dont la discussion n'est pas considérée comme terminée. Par contre, les « rapports complémentaires » ne sont pas comptés, car ils servent normalement à introduire devant le Parlement les propositions de résolution qui font suite aux rapports et font donc corps avec le rapport principal. On a enfin compté les « documents de travail », désignation qu'on donne quelquefois aux rapports pour des raisons tactiques. (N.B. Cette terminologie explique la discordance qu'il peut y avoir entre les chiffres cités ici et dans d'autres études).

D'autres éléments d'information peuvent être fournis par le nombre total de jours de réunions de commissions et de jours de sessions plénières tenus dans la même période.

	1958 (3)	1959	1960	1961	1962	1963
Jours (4) de session plénière	18	40	40	31	31	28
Jours (4) de réunions de commissions	139	251	249	267	281	246

Le nombre de jours de sessions plénières tend à diminuer. Le nombre de jours de réunions de commissions paraît devoir se stabiliser autour de 250 par an. On considère généralement qu'on a ainsi atteint la limite des possibilités matérielles tant des parlementaires (engagés en plus sur le plan national) que de l'organisation du secrétariat. Il est à remarquer à ce propos que si les sessions se tiennent toujours à Strasbourg, les réunions de commissions se tiennent essentiellement à Bruxelles ou à Strasbourg pendant les sessions, et très

souvent à des endroits fort éloignés comme Berlin, Rome ou Hambourg.

Si l'on compare maintenant le nombre de jours de réunions de commissions et le nombre de jours de sessions avec le nombre de rapports on obtient les coefficients suivants :

	1958	1959	1960	1961	1962	1963
Jours de réunions de commissions nécessaires à l'adoption d'un rapport	6,3	6,8	4,6	4,1	4	3,7
Nombre de rapports discutés par jour de session	1,2	0,9	1,3	2,1	2,2	2,4

Il faut donc de moins en moins de jours de réunion des commissions et de moins en moins de jours de session plénière pour discuter les rapports. Il y a évidemment un élément de « rodage » dans la connaissance des problèmes et dans l'organisation du travail qui a joué un rôle. Il y a aussi la pression des nécessités pratiques et surtout la limitation du temps dont peuvent disposer des « parlementaires à mi-temps » qui poussent vers une accélération des travaux, voire vers une plus grande concentration des débats au cours des sessions plénières. Enfin, aux grands débats d'ordre général ont succédé dans une certaine mesure des débats plus brefs portant sur des sujets plus particuliers.

Il va de soi que les rapports sont d'importance inégale et couvrent des matières fort différentes. Des indications plus précises et plus approfondies sur le travail du Parlement ne peuvent venir que d'une analyse plus détaillée des sujets traités dans les rapports.

Une distinction initiale s'impose car elle est d'un intérêt primordial pour l'appréciation de l'activité parlementaire. On groupera dans une première catégorie les rapports que le Parlement élabore à l'initiative d'autres institutions des Communautés, voire, automatiquement, d'après des règles inscrites dans les traités. Il s'agit là, en quelque sorte, d'un « domaine assigné » ou de l'exercice de compétences « obligées ». Une deuxième catégorie groupera par contre les rapports que le Parlement élabore de sa propre initiative.

La première catégorie groupe plusieurs types de rapports.

a) Il y a d'abord les rapports que le Parlement consacre aux trois rapports généraux d'activité qui,

(3) A partir de la session constitutive de mars.

(4) La longueur des « jours » ainsi calculés peut varier grandement. Pour les réunions de commissions en particulier cela peut aller d'une demi-heure à six ou sept heures.

d'après les traités, lui sont soumis chaque année par la Haute Autorité de la C.E.C.A. et les Commissions de la C.E.E. et de l'Euratom. Il est vrai que le Parlement a choisi lui-même la façon dont il allait traiter ces rapports et que la procédure employée a subi des changements importants. Il n'en reste pas moins que d'après les traités, ces rapports des « Exécutifs » constituent la base même de l'activité du Parlement. Cela est particulièrement vrai dans le cas de la C.E.C.A. où la présentation au mois de mai du rapport d'activité de la Haute Autorité et la discussion qui s'ensuit au Parlement forment la seule période de l'année où la motion de censure peut être adoptée. Cela est vrai également pour la C.E.E. et l'Euratom où l'obligation faite aux Commissions de soumettre au Parlement un rapport d'activité est la seule indication que les traités donnent au Parlement pour l'exercice de ses pouvoirs de contrôle.

Le Parlement européen, suivant en cela, comme dans beaucoup d'autres domaines, la pratique de l'Assemblée Commune qui l'avait précédé, a toujours considéré ces rapports d'activité avec attention. La façon dont il les a reçus reflète d'autre part l'importance changeante qu'ils ont eu à ses yeux.

Les premiers rapports de la Haute Autorité ont constitué l'essentiel du travail de l'Assemblée Commune. Chaque commission en examinait les parties de sa compétence et soumettait un rapport directement au Parlement. L'Assemblée Commune a ensuite développé très rapidement ses contacts avec la Haute Autorité et instauré un contrôle s'exerçant tout le long de l'année et non seulement à l'occasion de la présentation du rapport général. De ce fait les problèmes de la C.E.C.A. étaient traités par l'Assemblée Commune au fur et à mesure qu'ils se produisaient, et la valeur d'actualité des rapports généraux d'activité avait par conséquent diminué. Leur examen était devenu en 1957 une routine assez dépourvue d'intérêt.

Avec les rapports généraux soumis par les deux nouvelles Commissions, le Parlement européen s'est néanmoins trouvé en 1958 et 1959 assez encombré par les rapports que les Commissions avaient consacré, suivant la pratique précédente, aux chapitres de leur compétence des trois rapports généraux d'activité. Ainsi, en 1958 et 1959 ces rapports ont constitué à peu près la moitié des rapports élaborés en total par le Parlement. En 1960 et 1961, l'intérêt des Commissions parlementaires se concentrait toujours davantage sur les problèmes d'actualité et les rapports consacrés aux rapports

généraux d'activité étaient tombés à un niveau très bas. Ils étaient 5 sur un total de 54 rapports en 1960, et 3 sur un total de 65 rapports en 1961.

En 1962, une nouvelle procédure fut introduite, qui est toujours en vigueur. Désormais, chaque commission parlementaire ne soumet plus directement au Parlement un rapport sur les chapitres des rapports généraux qui la concernent. Trois rapporteurs généraux sont nommés par le Parlement, chacun pour le rapport d'activité d'une Communauté. Les rapporteurs reçoivent les documents élaborés par les différentes Commissions et rédigent un seul rapport général qui est soumis au Parlement. Cette procédure a le désavantage d'avoir pratiquement obligé toutes les Commissions à rédiger des documents de travail sur chaque rapport général. (25/30 documents de travail sont élaborés chaque année par les Commissions et soumis aux rapporteurs généraux). Elle a toutefois le grand avantage de proposer au Parlement une fois par an un débat général sur la situation de chaque Communauté, ce qui permet de traiter des problèmes d'ordre général et de revoir l'orientation d'ensemble. En face d'une tendance des débats parlementaires vers le détail ou la technicité, cela est particulièrement apprécié.

b) Le deuxième type d'activité « obligée » est constitué par les rapports qui répondent aux demandes de consultation. Il s'agit normalement des cas (5) où les traités de Rome prévoient expressément que le Conseil demande l'avis du Parlement avant de décider. Il peut s'agir également de cas où l'avis du Parlement est demandé volontairement, c'est-à-dire en dehors de toute prescription des traités. Ces consultations « facultatives » sont demandées par le Conseil, mais dans quelques cas elles ont été demandées par la Commission de la C.E.E. ou par les gouvernements des Etats membres. Cette activité, très réduite dans les années 1958 et 1960, s'est énormément développée à partir de 1961 : 16 consultations en 1961, 24 en 1962 et 27 en 1963, soit pour 1962 et 1963 à peu près 1/3 du chiffre total des rapports discutés.

Toutes les consultations demandées ne touchent pas de décisions d'importance égale, et à côté des règlements fondamentaux, on trouve parfois des mesures de détail. C'est néanmoins là un secteur-clé de l'activité du Parlement, celui qui s'approche le plus d'une participation au pouvoir « législatif » dans les Communautés. Les rapports répon-

(5) Pour une liste de ces cas cf. *Annuaire du Parlement européen* 1963-1964, 1 volume, p. 198 et 227.

dant aux consultations constituent la contribution la plus importante du Parlement à la mise en place du Marché Commun. On sait, par ailleurs, que l'avis du Parlement ne lie pas les Conseils.

c) Analogue à la consultation, mais ayant des caractères spécifiques est *l'activité du Parlement en matière des budgets*. Sauf problèmes particuliers, cela implique en moyenne 6 rapports par an, consacrés aux budgets (c'est-à-dire aux états prévisionnels et à la clôture des comptes) du Parlement lui-même, de la C.E.C.A. et des deux Communautés issues des traités de Rome. Le fait que les Communautés soient traitées séparément est en rapport avec la différence des régimes budgétaires.

d) Pour les *questions ayant trait à sa propre organisation* les traités prévoient que l'initiative et le pouvoir de décision reviennent au Parlement. Ainsi le Parlement adopte son propre règlement et le modifie suivant les nécessités révélées par l'expérience. Ces changements font l'objet d'un à trois rapports par an.

Les traités prévoient également que le Parlement prenne une initiative importante en ce qui concerne son élection au suffrage universel direct. Il lui revient en effet de préparer des projets à cet égard et de les soumettre aux Conseils de Ministres. Le Parlement s'est acquitté de cette tâche en 1960 par un rapport suivi d'un projet de convention qui n'a, jusqu'à présent, pas été examiné par les Conseils. Il s'agit là d'une activité de nature exceptionnelle, à tous les égards et que, dans le cadre de cette étude, on ne rappelle que pour mémoire.

e) Enfin, un protocole annexé au traité C.E.C.A. faisait obligation à l'Assemblée Commune de la C.E.C.A. de présenter un *rapport annuel* sur son activité à l'*Assemblée Consultative du Conseil de l'Europe*. Vestige des premiers temps de l'intégration européenne, quand le Conseil de l'Europe était considéré comme l'institution à vocation générale à partir de laquelle les « autorités spécialisées » se détachaient, cette tradition a été néanmoins reprise par le Parlement européen, dans le but surtout de ne pas briser un lien formel avec la « grande Europe ». Ainsi chaque année un rapport couvrant l'entière activité du Parlement fait l'objet d'une « réunion jointe » des deux Assemblées, dont la valeur est plutôt symbolique.

**

L'importance de ce « domaine assigné » dans

l'activité totale du Parlement est très variable. Pour les années 1958 et 1959, caractérisées par le démarrage de deux nouvelles Communautés et la survie des pratiques de l'Assemblée Commune, ces rapports ont constitué la plus grande partie de l'activité. La proportion est brusquement tombée en 1960 et 1961, années de gestation des grands règlements communautaires. Avec l'entrée des règlements dans la phase de décision et par l'organisation conséquente des demandes de consultations, les compétences « obligées » ont constitué à nouveau plus que la moitié de l'activité du Parlement en 1962 et presque 2/3 en 1963.

Une deuxième partie de l'activité parlementaire relève du vaste domaine d'autonomie que le Parlement européen a hérité d'une évolution constante des assemblées européennes et, en particulier, de l'Assemblée Commune. Le Parlement européen est libre d'organiser ses travaux tant en ce qui concerne la durée que l'ordre du jour.

Dans le vaste domaine couvert par la lettre et l'esprit des traités, le Parlement a fait un large usage du pouvoir d'initiative qui est, après la consultation, l'aspect le plus significatif de son activité. Aussi un nombre fort important de rapports traite de sujets que le Parlement a choisi d'étudier sans qu'aucune initiative extérieure l'y oblige.

Négligeable en 1958, le nombre des rapports d'initiative parlementaire est rapidement augmenté.

1. Une partie importante de ces rapports traite des mêmes sujets qui font plus tard l'objet d'une consultation et constitue, en quelque sorte, une « *pré-consultation* ». Ainsi, par exemple, tous les principaux règlements agricoles ont fait l'objet jusqu'au cours de l'année 1960, d'un rapport du Parlement, bien avant donc l'engagement de la procédure de consultation qui a eu lieu dans les années suivantes. De même, le Parlement s'est saisi des *problèmes*, qui tout en n'étant pas l'objet d'une consultation future, *se sont posés aux Exécutifs* dans le processus normal de développement des Communautés.

Les rapports qui rentrent dans cette catégorie constituent la contribution du Parlement à l'orientation de la politique communautaire et comme tels, ont une influence comparable à celle des rapports qui répondent aux demandes de consultations. On pourrait même se demander si ces rapports de large orientation, débattus et adoptés bien avant le stade où les idées au niveau des Exé-

cutifs se cristallisent dans des textes, n'ont pas plus d'influence que les consultations.

Les rapports de ce genre constituent constamment à peu près la moitié des rapports dus à l'initiative parlementaire. Dans deux cas, ces rapports ont pris un caractère périodique. Ainsi, une fois par an (depuis 1961) un rapport annuel est consacré à l'exposé fait au nom de la Commission de la C.E.E. par M. Marjolin, sur la situation conjoncturelle dans la Communauté et (depuis 1962) un rapport ad hoc est consacré à la situation sociale de la Communauté.

Sous cette rubrique, ont été comptés exclusivement les rapports qui ont trait au fonctionnement interne des Communautés et à leurs différents secteurs d'action. Deux autres catégories de rapports occupent également une place importante dans l'initiative du Parlement européen.

2. *Les problèmes liés au développement des institutions communautaires* (pouvoirs du Parlement et rapports interinstitutionnels, fusion des Exécutifs, siège, Université européenne, etc.) ainsi que ceux ayant trait à l'extension des compétences des Communautés ou à la création d'une union politique ont été les sujets bien connus d'un nombre, pourtant assez limité, de rapports parlementaires.

3. *Les relations extérieures des Communautés — y compris l'association des P.T.O.M.* — ont donné lieu à un nombre croissant de rapports. Cette catégorie groupe les rapports concernant les négociations pour une zone de libre-échange et pour l'ad-

hésion de la Grande-Bretagne, pour l'association de la Grèce, de la Turquie, pour les négociations au G.A.T.T., etc. Elle englobe également les rapports dans lesquels sont traitées des initiatives parlementaires particulièrement significatives, telle la réunion d'une conférence groupant les membres du Parlement européen et des parlements africains et malgache et, en général, l'institutionnalisation de ces formes de collaboration parlementaires dans les accords d'association non seulement avec les Etats africains et malgache mais également avec la Grèce.

4. Enfin, *les missions d'études et d'information* faites par les commissions parlementaires ou les délégations nommées expressément, donnent lieu à un nombre très réduit de rapports par an.

**

L'importance des rapports dus à l'initiative du Parlement a été toujours inférieure à celle des rapports relevant des « compétences obligées », à l'exception des années 1960 et 1961. A partir de 1960, le nombre total de rapports d'initiative est constamment diminué, en face d'un accroissement constant du nombre total de rapports. Cette tendance semble actuellement bien enracinée et il est difficile d'en prévoir le renversement.

Le tableau suivant indique les chiffres relatifs aux différentes catégories de rapports pour les six premières années d'activité du Parlement européen.

	1958	1959	1960	1961	1962	1963	Total
<i>Domaine assigné</i>							
Rapports généraux	10	13	7	5	4	3	42
Consultations	3	—	3	16	27	30	79
Budgets	6	7	5	6	6	8	38
Règlement	1	2	4	3	1	2	13
Conseil de l'Europe	1	1	1	1	1	1	6
Total	21	23	20	31	39	44	178
<i>Initiative</i>							
Pré-consultations	—	6	16	16	16	12	66
Questions politiques et institutionnelles	—	4	10	6	4	2	26
Relations extérieures	1	1	3	6	11	8	30
Missions	—	3	5	5	—	1	14
Total	1	14	34	33	31	23	136
Total général	22	37	53	64	70	67	314

D'autres éléments d'information peuvent venir de la répartition des rapports par leur origine, c'est-à-dire, par la commission parlementaire dont

ils sont issus. Les chiffres pour les six années considérées sont les suivants :

Commissions	1958	1959	1960	1961	1962	1963	Total
Politique	3	2	10	6	6	4	31
Commerce extérieur	2	1	1	—	2	3	9
Agriculture	—	3	8	12	13	12	48
Sociale	1	4	5	6	6	9	31
Marché intérieur	1	2	2	5	8	10	28
Economique et financière	1	1	4	1	4	2	13
T.O.M.	—	4	4	8	6	4	26
Transports	1	1	1	3	4	3	13
Energie	1	2	2	—	1	2	8
Recherche et de la culture	2	3	3	5	—	1	14
Protection sanitaire	2	3	4	3	4	—	16
Budgets et de l'administration	6	8	6	8	8	11	47
Juridique	1	2	3	3	2	2	13
Divers	1	1	1	4	6	4	17
Total	22	37	54	64	70	67	314

La courbe de l'activité parlementaire, que les chiffres cités illustrent, semble épouser de façon très étroite celle du développement des Communautés et en particulier celle de la Communauté Economique Européenne. Les travaux du Parlement ne se déroulent pas sur la base d'une division par Communauté, mais au contraire, par principe, sur la considération que les Communautés forment un tout. Ceci dit, la simple lecture de l'intitulé des rapports suffit à démontrer que les problèmes du Marché Commun occupent, et de loin, la place prépondérante.

Ainsi, il semble bien qu'aux années de grands débats d'orientation aient succédé des années de travail d'exécution. La proportion des consultations, par rapport à ce que l'on a appelé les « pré-consultations », en témoigne. Le nombre décroissant des rapports consacrés aux questions politiques est également indicatif d'une époque caractérisée par l'application plutôt que par la conception.

Le Parlement jouit d'une liberté d'initiative qui, pour ne pas être consacrée dans les textes, n'en est pas moins très réelle. Il est difficilement concevable qu'il puisse rencontrer un obstacle quelcon-

que à la mise à l'ordre du jour des sujets les plus variés et, en l'occurrence, les plus éloignés des matières couvertes par les traités de Rome et de Paris. D'une part, les implications politiques de ces traités peuvent être interprétées de façon extrêmement large, et, d'autre part, la réalité politique démontre constamment la plus large interpénétration des problèmes européens.

De cette liberté le Parlement a fait un usage modéré. Il est resté normalement dans le cadre des compétences qui lui sont attribuées par les traités et s'est saisi exclusivement des problèmes — d'ailleurs assez nombreux — posés aux Communautés. S'il n'a pas hésité parfois à se saisir de sujets qui ne rentraient dans ce cadre qu'indirectement (la négociation sur l'union politique en est un exemple), il s'est agi plutôt d'une exception. De la trilogie de problèmes qui composerait l'union politique — politique étrangère, défense et culture — le Parlement européen n'a abordé que les méthodes de coopération et jamais le fond (si on excepte le problème de l'Université, lié par ailleurs étroitement au cadre communautaire).

Sens de la responsabilité, désir de rester dans la limite de ses compétences, goût du concret : il y a sûrement à la conduite du Parlement européen beaucoup d'explications valables. L'ombre d'autres assemblées européennes, et d'une expérience que l'on considère, du point de vue parlementaire, assez négative, a sûrement contribué à cette modération.

(6) Cette catégorie groupe les rapports dont l'origine n'est pas dans une seule commission (rapports au Conseil de l'Europe, rapports sur les rapports généraux d'activité des exécutifs, rapports des délégations nommées ad hoc, ou « documents de travail » établis par plusieurs commissions).

Il n'en reste pas moins un fond d'insatisfaction sensible parmi les membres du Parlement aussi bien que parmi les observateurs, et qui se manifeste par des remarques sur l'absence de grands débats politiques ou de plaintes sur l'excès de détails techniques dans lequel les débats tombent souvent. Il est d'autre part loisible à quiconque de constater que les grands problèmes politiques de l'Europe actuelle trouvent un écho très partiel dans les travaux du Parlement. Enfin, il n'y a pas de rencontre au niveau gouvernemental où le problème des pouvoirs du Parlement ne soient pas évoqués. « Tarte à la crème des réunions européennes » comme a pu dire, non sans raison, un journaliste, mais symptôme aussi d'un trouble dans

la conscience démocratique de l'Europe communautaire.

Au fond il s'agit de savoir quel doit être le rôle du Parlement. Même si les Communautés ont des problèmes spécifiques, cette question se pose également sur le plan national. Le Parlement européen cumule ainsi les problèmes d'une construction nouvelle, et à plusieurs égards incomplète, avec la difficulté d'être que rencontrent en Europe les parlements nationaux. Il est indéniable qu'actuellement il est l'Assemblée prévue par les traités de Rome et de Paris et qu'il exerce les fonctions qui lui sont dévolues dans le cadre des Communautés telles qu'elles sont. Devrait-il être autre chose encore ? Le problème reste ouvert.

LA CONFÉRENCE DES NATIONS UNIES SUR LE COMMERCE ET LE DÉVELOPPEMENT BILANS ET PERSPECTIVES

Guy de LACHARRIERE

Lorsque, à la mi-juin dernier, après trois mois de délibérations, la Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement a arrêté ses travaux, il est apparu que, pour évaluer son œuvre, il fallait faire une distinction entre ce que la Conférence avait accompli elle-même et ce qu'elle allait permettre d'accomplir. Ainsi, dans l'instant, les pays en voie de développement se sont déclarés déçus par les résolutions votées sur les questions de fonds qui étaient à l'ordre du jour. En revanche ils n'ont pas dissimulé qu'ils estimaient avoir obtenu dans le domaine des institutions du commerce international l'essentiel de ce que la majorité d'entre eux souhaitaient : c'est-à-dire un instrument permanent grâce auquel ils pourraient traduire et éventuellement faire prévaloir leurs vues précisément sur ces problèmes à propos desquels les résultats de la Conférence de Genève, ne constituaient qu'un point de départ ou une étape.

A coup sûr la distinction s'impose entre les problèmes de fonds, au sujet desquels les débats de Genève n'ont guère enregistré d'autre progrès, sauf exception, que celui qui peut naître d'une mise au point précise et d'une revue détaillée des thèses en présence sans conclusion bien énergique, et les problèmes institutionnels dont l'étude a abouti à préconiser unanimement à la ratification de la prochaine Assemblée Générale des Nations Unies une structure dont le dessin est déjà très net.

Cette distinction peut donc valablement servir pour exposer les résultats de cette réunion. En marge de ceux-ci, toutefois, il convient de mentionner spécialement les progrès de la « diplomatie des groupes » dont cette réunion a témoigné, sous l'impulsion du groupe qui réunissait l'ensemble des pays en voie de développement, c'est-à-dire le groupe des Soixante-Quinze (devenus soixante dix-sept dans les derniers jours de la conférence).

Les problèmes de fonds que la Conférence avait à examiner se rapportaient aux moyens divers par lesquels les pays en voie de développement peuvent financer leur économie, c'est-à-dire les recet-

tes qu'ils tirent de leurs exportations aussi bien que les capitaux étrangers qu'ils reçoivent, principalement au titre de l'aide financière internationale.

Mais il faut immédiatement souligner que cette analyse s'effectuait dans un certain contexte, selon une certaine approche dont la description est indispensable à la compréhension des débats de Genève. Cette approche consistait à évaluer d'abord les besoins des pays sous-développés, puis à comparer avec cette évaluation la progression des moyens de paiement extérieurs. Pour se conformer à ce schéma d'une importance capitale, le Secrétariat des Nations Unies aussi bien que les pays sous-développés pouvaient s'autoriser de diverses réunions des Nations Unies et en particulier de la fameuse résolution sur la Décennie du Développement (1960-1970). Selon ce texte, voté sur initiative américaine, la communauté internationale admet qu'il convient que le taux de croissance des pays en voie de développement atteigne au moins 5 % par an à la fin de la Décennie. Dès lors que cet objectif est ainsi posé, il est naturel de calculer à quoi correspond ce taux de croissance en termes de besoins d'importation des

pays sous-développés. Puis il reste à comparer ces besoins d'importation avec les perspectives concernant les moyens de paiement externes sur la base des tendances actuelles. C'est ce qu'avait donc fait le Secrétariat des Nations Unies et le résultat était le « gap », c'est-à-dire la différence entre ces besoins et ces moyens de paiements extérieurs. Ce « gap » (ou écart) commercial était ainsi évalué à 20 milliards de dollars en 1970.

Mais quelle était la signification de cette évaluation ? Le Secrétariat des Nations Unies, tout en faisant fort justement remarquer que cet encadrement quantitatif constituait une différence substantielle entre la Conférence de Genève et celle de La Havane, prenait bien soin de préciser à quelles nombreuses réserves d'ordre méthodologique il entendait subordonner son évaluation. Quant aux pays en voie de développement, ils s'attachaient à la fois à faire admettre que ce chiffre de 20 milliards était au-dessus de toute contestation, et d'autre part que le « gap », quel que fut son montant, correspondait à une sorte d'engagement de la part des pays riches de faire en sorte que ce déficit soit comblé. Il pouvait l'être par un accroissement de l'aide financière ou par une meilleure organisation du commerce international, mais il y avait là une note à payer (l'expression a été employée) selon un dosage d'aide et de commerce à déterminer en fonction des circonstances aussi bien que des préférences des diverses parties intéressées.

Il va de soi que les pays industrialisés n'admettaient pas cette conception du « gap » et considéraient cet écart comme une simple illustration, faite par le Secrétariat sous sa propre responsabilité, de l'ordre de grandeur des problèmes à résoudre. Le représentant des Etats-Unis, par exemple, le fit savoir avec beaucoup de précision. Mais du même coup les Occidentaux se sont montrés peu enclins à discuter sérieusement d'un montant auquel ils déniaient l'importance que les pays en voie de développement y attachaient. Pays sous-développés et pays riches, pour des raisons fort différentes, se sont donc accordés pour ne pas débattre sérieusement et scientifiquement de la valeur probable du « gap ». Mais compte tenu des conceptions diverses que chacun se faisait du volume du « gap » et de sa signification, la notion elle-même a été constamment utilisée lorsqu'on a cherché à déterminer ce que la communauté des nations pouvait faire pour augmenter les ressources externes des pays en voie de développement.

Pour combler cet écart, que peut-on attendre de l'aide internationale ? Une Commission de la Conférence a tenté de répondre à cette question, et ses travaux ont été marqués par moins d'opposition entre les délégations que ceux des autres commissions qui s'occupaient de problèmes commerciaux. Sans doute ce résultat s'explique-t-il par le fait que l'aide financière est un domaine déjà exploré depuis de nombreuses années, à propos duquel les possibilités de chacun ont été systématiquement étudiées, au lieu que la tentative de faire servir le commerce au progrès des pays sous-développés est originale, sinon révolutionnaire. Quoi qu'il en soit, la commission en question (la troisième) a réussi à adopter un certain nombre de résolutions enregistrant un large accord des pays intéressés. Plusieurs de ces résolutions ont trait aux modalités de l'aide, mais la plus intéressante concerne son volume.

Elle est due à l'initiative de la délégation française. Celle-ci a, en effet, fait adopter le principe selon lequel chaque pays économiquement avancé doit s'efforcer de mettre à la disposition des pays en voie de développement des ressources financières se rapprochant autant qu'il est possible d'un montant minimal égal à 5 % de son revenu national. Cette résolution marque un progrès par rapport aux textes antérieurs des Nations Unies sur ce même sujet dans la mesure où ces textes ne se référaient au pourcentage de 1 % que par rapport à l'ensemble des pays industrialisés, alors que l'engagement actuel concerne chaque pays économiquement avancé pris individuellement. A noter que si les pays occidentaux ont été unanimes à accepter cette résolution, en revanche les pays du « camp socialiste » se sont abstenus (à l'exception de la Roumanie).

En outre cette même Commission a adopté le principe de certaines études relatives à des systèmes devant permettre des bonifications d'intérêt pour les emprunts internationaux contractés par les pays sous-développés. Ceux-ci ont également réaffirmé leur attachement à la création d'un Fonds d'équipement des Nations Unies, auquel continuent de s'opposer les principaux contributeurs éventuels occidentaux.

Enfin, dans le domaine de la compensation financière des baisses des recettes extérieures des pays sous-développés, certains résultats ont été enregistrés. Toutefois leur description est plus compréhensible si elle est précédée d'un résumé des débats sur les questions commerciales.

Dans le domaine du commerce, la Conférence avait pour mandat d'examiner comment les échanges internationaux concourraient à fournir aux pays pauvres les ressources nécessaires à leur développement et, en fonction de cette analyse, à préconiser des ressources éventuelles.

Quant au diagnostic, les documents à la disposition des participants présentaient un tableau fort sombre, d'où il ressortait que, d'après ses performances passées et présentes, le commerce d'exportation des pays sous-développés paraissait fort incapable de jouer le rôle que l'on attendait de lui. Cela venait en particulier des infirmités dont souffrait le commerce des produits primaires. Ce commerce ne se caractérisait pas seulement par des fluctuations violentes, à court terme, des recettes que les pays en voie de développement en tiraient et qui faisaient pour l'instant environ 90 % de leurs recettes totales. Une lente mais inexorable détérioration des cours en longue période rendait les perspectives encore plus décourageantes. De plus, ce mouvement des produits primaires était couplé avec une hausse relative des produits manufacturés que les pays sous-développés importaient, de sorte que la détérioration de leurs termes d'échange paraissait, à moins d'une action très énergique, condamner à l'échec leurs efforts pour réaliser le « décollage » de leur économie et pour s'industrialiser. Dans une conjoncture ainsi caractérisée, le problème était donc pour les pays en voie de développement d'échapper en s'industrialisant aux maux inhérents aux exportations de produits primaires, mais d'abord, dans l'instant et pour autant qu'il fallait payer cette industrialisation par des exportations de produits primaires pendant encore une longue période, de réformer le commerce international de ces produits.

C'était donc en premier lieu aux mesures qu'appelaient la situation des échanges internationaux de produits primaires que la Conférence de Genève se consacrait. Non pas, du reste, que tous les participants fussent convaincus de l'exactitude du jugement pessimiste porté par les documents des Nations Unies sur le commerce des produits primaires et ses perspectives. Ces documents ne faisaient pas état du redressement du cours des produits primaires amorcé en 1963 et fort net en 1964, ainsi que de celui, corrélatif, des termes des échanges des pays sous-développés. Cela pouvait à la rigueur être attribué au retard sur l'actualité inhérent à ces sortes de documents. Mais surtout les pays sous-développés, craignant que les statis-

tiques récentes ne servent de prétexte pour contester l'utilité d'une action internationale, se sont opposés avec la plus grande énergie à ce que l'on fasse état des chiffres des douze derniers mois. Bon gré mal gré les pays riches ont dû s'incliner.

Quant aux remèdes, les pays industrialisés se divisaient schématiquement en deux écoles : la libérale et la dirigiste. L'école libérale, représentée par les Anglo-Saxons, préconisait un élargissement des débouchés que les exportateurs sous-développés de produits primaires pouvaient trouver sur les marchés des pays industrialisés. Cet élargissement serait obtenu par la suppression des obstacles au commerce, qu'ils fussent tarifaires, contingentaires, fiscaux (taxes fiscales, notamment, sur les produits tropicaux) ou liés à diverses mesures internes de protection des producteurs indigènes. De cette manière les adeptes de cette méthode prétendaient agir sur les quantités vendues par les pays exportateurs.

L'école dirigiste concentrait son attention sur les prix. Son champion incontesté parmi les pays industrialisés était la France. Selon ce pays et ceux qui partageaient ses vues, le principal problème n'était pas dans l'évolution des quantités exportées car leur augmentation était relativement satisfaisante durant les dernières années. L'inquiétant était bien la détérioration des prix et celle, par conséquent, des termes de l'échange. L'action internationale devait donc par priorité porter sur les prix des produits primaires qu'elle devait non seulement stabiliser mais encore relever jusqu'à un niveau raisonnablement rémunérateur, autrement dit jusqu'à un « juste prix ». En somme il s'agissait de transposer sur le plan international, avec les adaptations nécessaires, les mécanismes d'organisation des marchés que beaucoup de pays faisaient fonctionner sur le plan interne, en particulier pour leurs agriculteurs. Bien entendu, une action de ce genre devait prendre garde à ce que les prix fussent fixés à un niveau qui n'entraînât pas une baisse nuisible de la consommation, ou la substitution d'autres produits.

En présence d'un groupe de pays industrialisés qui insistaient sur les quantités et d'un autre qui soulignait l'importance des prix unitaires, les pays en voie de développement trouvaient tout naturel de cumuler les avantages des deux approches et de demander que leurs recettes extérieures fussent augmentées par un accroissement simultané des quantités et des prix. Ils ont donc présenté des résolutions réclamant dans les termes les plus énergiques à la fois l'abolition des différentes manifestations

du protectionisme des pays industrialisés à propos des produits primaires et notamment des produits agricoles (abolition des droits de douane, des restrictions quantitatives, des mesures de soutien etc...) et une action positive pour l'organisation des marchés internationaux, comportant une stabilisation des prix à des niveaux rémunérateurs qui tiennent compte du pouvoir d'achat en produits industriels. Mais les deux approches qu'ils souhaitaient additionner étaient considérées par chacun de leurs champions comme mutuellement exclusives. Les libéraux n'entendaient pas payer plus cher pour leurs importations et mettre par là en péril l'équilibre de leur balance des paiements. Les dirigistes faisaient valoir que les concepts d'organisation des marchés n'étaient qu'une extension de cette même notion sur le plan interne et qu'un dirigisme international ne pouvait se construire que comme un prolongement des dispositifs nationaux et non pas sur les ruines de ceux-ci.

Ainsi l'opposition des deux approches menaçait d'aboutir à leur neutralisation mutuelle et par là à l'immobilisme le plus complet.

Ce n'est qu'après de longues négociations que la solution de compromis a été trouvée. Elle consiste en un « chapeau » qui précède l'énoncé des deux thèses, mises sur un pied d'égalité et dont les partisans respectifs peuvent continuer de soutenir qu'en acceptant (à l'unanimité) la résolution en question ils n'ont en fait adopté que la partie de celle-ci qui exprime leur propre position.

Indépendamment du succès de ces méthodes diverses pour améliorer les recettes tirées par les pays en voie de développement de la vente de leurs produits primaires, ces pays réclamaient l'adoption d'un système de compensation financière en cas de chute des recettes en question. Plusieurs plans avaient été avancés depuis plusieurs années, présentant entre eux de fortes différences quant à l'ampleur de la compensation, ses hypothèses de déclenchement, son automaticité, etc... Parmi les industrialisés certains pays reconnaissaient volontiers que, même en cas de succès des accords internationaux et des organisations de marché, il subsisterait un problème résiduel. Ils se montraient donc disposés, non pas à accepter les plans les plus ambitieux de large compensation automatique, mais à « faire quelque chose » dans ce domaine. D'autres pays, en revanche, et notamment la France, considéraient que tout ce qui serait fait en ces matières aurait surtout pour résultat sinon pour objet de donner bonne conscience aux adversaires

des organisations de marché et donc de retarder indirectement la mise sur pied de celles-ci.

Cependant la Conférence a pu se mettre d'accord sur deux résolutions de portée limitée. Par l'une elle recommande que le Fonds Monétaire international octroie désormais, pour un tel financement compensatoire, des crédits se montant à 50 % et non plus 25 % de la quote-part des Etats membres. La seconde, prise sur initiative britannique, recommande que la B.I.R.D. étudie un mécanisme de financement compensatoire. Ce nouveau mécanisme aurait pour objectif de résoudre les problèmes à long terme posés par les mouvements défavorables des recettes d'exportation. Les bénéficiaires éventuels, qui seraient exclusivement des pays en voie de développement, auraient dû, préalablement avoir recours aux possibilités offertes par le FMI. L'aide, dont l'octroi ne serait pas automatique, pourrait compenser une « part appréciable du déficit par rapport aux prévisions raisonnables ».

**

Le débat sur les produits manufacturés a permis de retrouver libéraux et dirigistes aux prises dans un cadre légèrement différent.

Le libéralisme, sous sa forme la plus pure, était principalement représenté par les Etats-Unis. Selon la délégation américaine, l'expansion des exportations de produits manufacturés des pays sous-développés devait être obtenue par un abaissement des obstacles (tarifaires ou contingentaires) à ces exportations sur une base non discriminatoire. De fréquentes références étaient faites aux avantages qui pouvaient découler, de ce point de vue, des négociations Kennedy.

Mais la plupart des autres pays industrialisés admettaient que si on voulait vraiment favoriser les exportations des pays sous-développés, il fallait créer à leur bénéfice une exception à la clause de la nation la plus favorisée, et établir en leur faveur un traitement tarifaire préférentiel. A ce point du raisonnement, les opinions divergeaient. Les uns voulaient que ce traitement préférentiel fut applicable à tous les sous-développés sans discrimination entre eux. C'était l'opinion, par exemple, des Anglais. D'autres, et notamment la France, en tenaient pour le Plan Brasseur (du nom du ministre belge qui l'avait le premier suggéré) selon lequel les préférences devaient être sélectives par pays et par produits pour être exactement adaptées aux différences de situations d'un pays à l'autre et d'un produit à l'autre.

Quant aux pays sous-développés, ils réclamaient évidemment les préférences en question, et plus spécialement le système qui ne faisait pas de différence entre eux. Mais sur ce dernier point, l'opinion des mieux équipés parmi eux (qui seraient les principaux bénéficiaires de telles préférences tiers-mondialistes) était beaucoup plus nette que celle des plus pauvres qui s'interrogeaient sur l'intérêt d'une différenciation en fonction des degrés de sous-développement.

Pendant longtemps, à Genève, la fermeté de l'opposition des Etats-Unis au principe même de préférences a paru un obstacle infranchissable. Sur la fin, toutefois, la délégation des Etats-Unis consentit à une résolution ne prévoyant que l'étude par un groupe spécial de la possibilité d'introduire un système préférentiel, sans que les résultats de cette étude fussent préjugés. Ainsi la question de la création de préférences nouvelles se réglait par un compromis. Celui-ci était alors équilibré par un autre compromis, à propos de la thèse de l'élimination des obstacles, qui s'est exprimée finalement comme une version très adoucie du « programme d'action » que le GATT avait adopté bien avant la Conférence.

Pour compléter ce tableau des principales résolutions de substance, il faut ajouter que la réunion de Genève était également chargée d'établir des « principes du commerce international ». Elle avait entrepris sa tâche sur la base de projets présentés par les pays en voie de développement. Mais les divergences entre ceux-ci et les industrialisés sur les « principes » les plus importants ont conduit à des votes dans lesquels une majorité de pays sous-développés (et de pays du « camp socialiste ») l'emportait sur les industrialisés occidentaux. Aussi, dans ce domaine également, une conciliation est intervenue « in extremis ». Elle a pris la forme d'une résolution par laquelle la Conférence admet que l'élaboration de ces principes devra se poursuivre, et que les textes déjà adoptés sont susceptibles de toutes les révisions au cours de ce processus.

**

Dans ces conditions, on conçoit que les résultats de Genève sur ces problèmes de fonds aient été considérés par les pays en voie de développement comme fort inférieurs à leurs espoirs. En revanche, ils ont lieu d'être raisonnablement satisfaits des décisions intervenues dans le domaine institutionnel.

Dans ce domaine, les pays en voie de développement, en général, s'estimaient mécontents de la

situation. Sans poursuivre le GATT de cette hostilité à base politique qui est celle de l'URSS, ils trouvaient cette organisation fort mal adaptée à leurs besoins. Trop imprégnée de doctrines libérales, l'orientation de l'Accord Général était en contradiction, selon eux, avec les convenances de la lutte contre le sous-développement. Même lorsque le GATT faisait un effort pour s'infléchir en fonction des désirs des pays sous-développés, il ne consentait qu'à tolérer par voie de « dérogations » des conduites qu'il considérait comme des déviations par rapport à une règle fort différente. Il en était ainsi pour les pratiques protectionnistes des pays sous-développés, pour leurs efforts de coopération régionale qui ne peuvent pas prendre toujours la forme d'unions douanières ou de zones de libre-échange, et, de façon plus générale, pour la règle du traitement de la nation la plus favorisée à laquelle les pays pauvres voudraient voir apporter certaines modifications. De plus le GATT était hostile à l'intervention étatique en matière économique, ce qui gênait plusieurs pays sous-développés et interdisait, sauf exception, aux pays planifiés d'en être membres. De ce fait le GATT ne pouvait prétendre à être ni à devenir universel.

Comme les pays du « camp socialiste » renchérrissaient sur ces critiques et que, de leur côté, les occidentaux vantaient les mérites du GATT et ses possibilités d'adaptation, la question devant la Conférence était de décider si, dans ce domaine institutionnel, on allait procéder par voie de réforme de ce qui existait (notamment le GATT) ou par voie de « révolution », c'est-à-dire en créant une organisation nouvelle qui serait une institution spécialisée des Nations Unies pour les questions commerciales.

Cette dernière solution a été formellement rejetée, pour l'avenir immédiat du moins, au profit d'un dispositif qui sera partie intégrante des Nations Unies. Ce dispositif comporte tous les trois ans une Conférence du Commerce et du Développement analogue à la Conférence de Genève, un Conseil du Commerce et du Développement, composé de 55 Etats membres, siégeant deux fois par an et d'un secrétariat permanent, intégré dans celui des Nations Unies, pour servir ces deux organes. Il est d'ores et déjà prévu que le Conseil du Commerce et du Développement aura des sous-comités, notamment, pour les produits primaires, les produits manufacturés, les questions financières liées au commerce.

A Genève on est parvenu sans trop de difficulté à se mettre d'accord sur ce schéma. En revanche

le litige entre les pays sous-développés d'une part, et les occidentaux de l'autre, à porté sur les procédures de vote dans les futurs organes. En effet les Occidentaux avaient bien dû constater l'évidence, à savoir que la « machine à voter » jouait automatiquement en faveur des sous-développés si ceux-ci voulaient en profiter. Au moment où les Nations Unies étendaient leurs activités au domaine commercial, les Occidentaux se sont donc demandés s'ils pouvaient ainsi accepter d'être mis régulièrement en minorité lorsque les conflits d'opinion se réglaient par des votes. Ils ont d'abord songé à demander que le Conseil fut composé sur une base paritaire, ce que les sous-développés ont refusé. Puis les Etats-Unis, entraînant un certain nombre d'Occidentaux, ont pensé trouver les garanties désirables dans l'exigence, pour les recommandations les plus importantes, d'une double majorité : majorité des principales puissances commerciales ou des pays industriels d'une part, et des pays sous-développés de l'autre. Cette proposition également a été rejetée par les sous-développés. Finalement on a pu cependant se mettre d'accord pour renvoyer à plus tard le règlement de ce problème et pour créer un comité d'experts qui ferait des propositions à la prochaine Assemblée Générale des Nations Unies concernant des « procédures spéciales ». Celles-ci pourraient porter soit sur la conciliation avant le vote, soit pour des procédures de vote pourvu qu'elles n'entraînent ni une modification de la Charte des Nations Unies ni une modification du principe selon lequel chaque Etat n'a qu'une voix.

C'est donc à l'Assemblée des Nations Unies qu'il appartiendra de régler ce point, comme elle devra, du reste, de façon plus générale, entériner ou modifier l'ensemble des résolutions votées par la Conférence de Genève. En fait quant à ces résolutions, on ne s'attend guère à des modifications, de sorte que, normalement, le dispositif institutionnel ci-dessus décrit pourrait entrer en vigueur au début de 1965. Le Conseil du Commerce et du Développement tiendrait alors sa première réunion au début du printemps et la prochaine grande Conférence aurait lieu en 1966.

**

Ainsi un pas décisif aura-t-il été fait par les Nations Unies dans l'exercice effectif des compétences qu'elles tenaient de la Charte dans le domaine commercial comme dans d'autres. Il reste cependant à déterminer de nombreux points et parmi eux celui, capital, qui consiste à savoir si, en s'étendant au domaine commercial, les Nations Unies transporteront leurs procédures ou si elles les adapteront à ce nouveau domaine.

Le secrétariat général des Nations Unies est bien conscient de l'importance de l'enjeu, dont dépend l'influence qu'auront réellement les nouveaux organes commerciaux des Nations Unies. Comme U Thant l'a dit lui-même devant la récente session de l'ECOSOC : il s'agit de savoir si l'O.N.U. sera un organe où les différentes opinions se concilieront ou seulement s'exprimeront. On voit que, posé de façon immédiate et concrète dans le domaine commercial, le problème est beaucoup plus vaste...

LA MARINE MARCHANDE RESTERA-T-ELLE LONGTEMPS A LA PORTE DU MARCHÉ COMMUN ?

Nous donnons ci-après le texte intégral de l'éditorial de la Revue « Transports » (numéro 94, d'octobre 1964) qui tente de répondre au problème posé par les représentants des Associations d'armateurs des cinq pays maritimes de la C.E.E.

AU mois de janvier 1964, était publié à Hambourg le communiqué suivant reproduit dans la Presse :

« Le 16 janvier 1964, des représentants des Associations d'armateurs des cinq Pays maritimes de la C.E.E. se sont réunis à Hambourg dans le but de discuter de l'incidence du Marché Commun sur les activités de leur industrie.

« Des échanges de vues entre les Associations d'armateurs sur des sujets d'intérêt commun avaient déjà eu lieu en octobre 1962. Depuis lors, elles sont restées continuellement en contact, afin de suivre de près toutes les activités du transport maritime dans les sphères européennes et internationales. Lors de leur réunion, les Associations représentées ont à l'unanimité exprimé l'opinion que le champ d'activité de l'industrie maritime est international et que la Communauté doit en tirer les conséquences qui s'imposent. Elles ont convenu que toute mesure qui pourrait être envisagée à l'égard du transport maritime doit être conforme aux principes en vigueur dans le vaste domaine du Shipping international ».

QUE faut-il conclure de ce communiqué qui, à notre connaissance, n'a été suivi d'aucun autre ni d'aucune démarche ? Les armateurs de la C.E.E. estiment-ils que le Marché Commun n'est pas pour eux ? Ont-ils voulu au contraire, répondant aux diverses déclarations faites depuis trois ou quatre ans par M. Lambert Schaus, faire savoir à la Commission européenne qu'ils étaient prêts à étudier avec elle les modalités d'application du Traité de Rome à la Marine marchande ? Personne ne le sait, les autorités de la Communauté économique européenne n'ayant pas, semble-t-il, manifesté le désir de s'occuper effectivement des transports maritimes.

Ignorant ce que pensent les armateurs d'une part, les autorités de Bruxelles d'autre part, nous voudrions seulement poser quelques-unes des questions auxquelles il nous semble que les intéressés auraient à répondre.

Rappelons pour mémoire que l'article 84, le dernier texte du titre IV du Traité de Rome consacré aux transports, dispose :

« 1. Les dispositions du présent titre s'appliquent aux transports par chemin de fer, par route et par voie navigable.

« 2. Le Conseil, statuant à l'unanimité, pourra décider si, dans quelle mesure, et par quelle procédure, des dispositions appropriées pourront être prises pour la navigation maritime et aérienne ».

Deux thèses se sont affrontées au sujet de l'interprétation de ce texte : selon les uns, seul le titre IV du Traité s'applique aux transports, les autres dispositions ne les visant pas ; comme l'article 84 exclut expressément les transports maritimes et aériens, aucune disposition du Traité ne peut leur être applicable à moins que le Conseil, statuant à l'unanimité, n'en ait autrement décidé ; selon les autres et notamment les mem-

bres de la Commission européenne, le Traité, en raison de son universalité même, s'applique de plein droit aux transports maritimes comme aux autres professions, des mesures particulières pouvant cependant être prises en raison des caractères particuliers de la profession d'armateur ; c'est ainsi que le règlement n° 141 a déclaré non applicables aux règlements maritimes et aériens les dispositions du Traité de Rome et la réglementation relative aux ententes et positions dominantes.

Cette discussion juridique est largement dépassée et sans prendre parti en faveur des partisans de l'une ou l'autre thèse, nous voudrions énumérer simplement quelques-unes des raisons qui, à notre avis, militent en faveur de l'ouverture prochaine de pourparlers entre armateurs européens et autorités de la C.E.E.

Ces raisons paraissent être de deux ordres différents :

— Certaines dispositions du Traité de Rome ne peuvent pas ne pas être applicables à la Marine marchande.

— Les armateurs ont intérêt à être informés des mesures que préparent les autorités de Bruxelles dans des domaines étrangers à la Marine marchande lorsqu'elles sont susceptibles d'avoir une influence sur leur profession.

**

La profession de transporteur maritime ne peut pas être exclue de certaines dispositions générales du Traité de Rome, mais en raison des particularités de cette profession, des modalités spéciales devront être recherchées.

Deux exemples nous permettront de préciser notre pensée :

L'article 52 du Traité prévoit que les restrictions à la liberté d'établissement des ressortissants d'un Etat membre dans le territoire d'un autre Etat membre sont progressivement supprimées au cours de la période de transition. Il n'est pas pensable que la profession d'armateur soit exclue de la liberté d'établissement. Il n'empêche que la plupart des Pays exigent des conditions particulières de nationalité de la part des propriétaires de navires arborant leur pavillon ; étant donné qu'il sera toujours nécessaire qu'il y ait un lien substantiel entre le navire et le pays dont il arbore le pavillon, il faudra prendre des dispositions particulières : il sera nécessaire de préciser à quelles conditions les ressortissants des pays de la C.E.E. pourront être assimilés les uns aux autres.

Des problèmes particuliers et sans doute plus difficiles à résoudre seront posés par l'application aux marins des textes relatifs à la libre circulation des travailleurs qui doit être assurée, d'après l'article 48 du Traité, au plus tard à l'expiration de la transition ; deux problèmes essentiels peuvent être signalés :

En premier lieu la France et l'Italie, qui ont une main-d'œuvre maritime pléthorique, exigent que tous les marins naviguant sur un de leurs navires soient des nationaux. En revanche, l'Allemagne, la Belgique et les Pays-Bas permettent à leurs armateurs d'avoir des équipages de toutes nationalités ; seuls les membres des états-majors doivent, dans une certaine proportion, être des nationaux. Il est évident que les pays qui admettent que leurs navires soient armés par des marins de toutes nationalités n'accepteront jamais de revenir sur cette faculté et ne pourront pas même garantir une priorité d'embauche aux nationaux des autres pays de la Communauté. Si l'on veut parvenir à une unification dans ce domaine, il faudra donc que, progressivement, les armateurs français et italiens puissent armer leurs navires avec des marins étrangers, qu'ils soient ressortissants des autres pays de la C.E.E. ou de pays tiers. En France, notamment, il faudra réformer le service de l'inscription maritime ; il est temps que les armateurs, les marins et l'Administration de la Marine Marchande prennent conscience des problèmes posés sur le plan social par l'existence de la C.E.E. Nous ne sommes plus au temps de Colbert et il faut, avec le même réalisme que ce Ministre de Louis XIV, prendre les mesures qu'il ne manquerait pas d'adopter s'il vivait de nos jours et présidait encore aux destinées de la Marine. Si des études sérieuses ne sont pas entreprises dès maintenant, les intéressés risquent, à la fin de la période de transition du Marché Commun, de devoir faire à chaud une opération extrêmement délicate avec tous les remous d'ordre social qu'elle ne manquera pas d'entraîner.

Il est indispensable également de réformer le régime de prévoyance sociale des marins français et de le fonder dans le régime général afin qu'une coordination efficace puisse être organisée sur le plan européen.

Ce sont là des questions propres à la profession et qui devraient être étudiées sans délai sur le plan national dans chacun des cinq pays intéressés en même temps que sur le plan de la Communauté économique européenne à Bruxelles ; d'autres questions devront également faire l'objet

d'études ; nous avons cité ces deux-là à titre d'exemple et parce qu'elles nous ont paru particulièrement importantes.

**

Ce n'est pas uniquement pour étudier des problèmes propres aux transports maritimes que les armateurs ont intérêt à engager dès maintenant un dialogue avec les autorités de la C.E.E. Des décisions de politique générale ou en matière de politique commune des transports sont susceptibles d'avoir des répercussions considérables sur les transports maritimes. Il paraît donc souhaitable que les armateurs soient consultés et puissent faire entendre leur voix.

Le Président de la Compagnie Maritime des Chargeurs Réunis remarquait dans son rapport annuel à l'Assemblée Générale de ses actionnaires que le Marché Commun avait eu surtout pour effet de développer les échanges entre les six pays et que le commerce extérieur de la France s'était principalement accru en direction de ses cinq partenaires du Marché Commun et beaucoup moins vers les pays tiers. C'est en partie pour cette raison que le tonnage de marchandises transportées sous pavillon français n'a guère augmenté au cours des deux dernières années. C'est dire que les transports maritimes dépendent, dans une large mesure, de la politique économique générale de la C.E.E. et des pays membres. Dans ces conditions, on peut se demander si les armateurs des pays du Marché Commun n'auraient pas intérêt à être représentés auprès des autorités de Bruxelles, comme le sont les autres professionnels du transport, à faire entendre leur voix, à être tenus officiellement au courant des mesures envisagées, soit pour, éventuellement, attirer l'attention sur les conséquences que de telles mesures peuvent avoir sur leur profession, soit pour assurer la sauvegarde de leurs intérêts. Quelques exemples illustreront notre propos :

Il est un premier domaine dans lequel la représentation des armateurs paraît indispensable ; c'est évidemment la politique commune des transports. Il est évident que dans le cadre de la coordination des différents moyens de transport, les autorités de la C.E.E. ne pourront pas ne pas s'intéresser au cabotage, qu'il s'agisse du cabotage entre les divers pays ou de celui qui est pratiqué sur les côtes d'un même pays. Sans doute les armateurs seront consultés le jour où des mesures particulières s'appliqueront à la navigation de cabotage ; il n'en reste pas moins que la Communauté européenne pré-

pare une réglementation des transports par voie fluviale, routière ou ferrée. Il est certain que lorsque cette réglementation sera en vigueur et qu'on s'occupera des transports maritimes, la tentation naîtra tout naturellement d'appliquer ou d'adapter cette réglementation à ce moyen de transport.

Ne serait-il pas préférable que, dès maintenant, les armateurs participent à l'élaboration de textes qui, même s'ils ne sont jamais rendus applicables aux transports maritimes, risquent de créer des conditions de transport ou de concurrence qui se révéleront nuisibles pour leur profession.

C'est ainsi que le bulletin de la C.E.E. du mois de juin a publié un « Exposé de la politique commune des transports dans les domaines des investissements d'infrastructure » et une « Proposition de décision du Conseil relative à l'action de la Communauté dans le domaine des investissements d'infrastructure de transport ».

Cette proposition de décision « s'applique aux voies de communication d'intérêt communautaire par chemin de fer, par route et par voie navigable, peut-on lire dans l'exposé. La Commission est d'avis que l'on sera inévitablement conduit à s'occuper également d'abord des pipelines, puis des ports maritimes et des aéroports ».

Il est évident que tout investissement d'infrastructure d'un port intéresse directement les transports maritimes ; du seul fait que l'on envisage d'appliquer ce texte aux ports maritimes, les armateurs devraient s'en préoccuper ; mais ce serait une erreur de croire que les mesures de coordination relatives aux autres moyens de transport n'influeraient pas sur les trafics maritimes. Que demain par exemple, l'on réalise la liaison Rhin-Rhône ou qu'une autoroute soit construite dans la vallée du Rhône et l'on verra descendre vers Marseille des marchandises qui, actuellement, sont embarquées à Anvers ou Rotterdam ; si demain un pipeline part de Trieste en direction de l'Allemagne, le port de Marseille recevra moins de pétrole.

Il est donc certain que les armateurs ont intérêt, dès maintenant, à être présents à Bruxelles lorsque sont élaborés les textes applicables aux autres moyens de transport.

De même, dans le cadre de la politique commerciale commune, il serait souhaitable que les intérêts des transporteurs maritimes ne soient pas méconnus ; les armateurs se plaignent souvent de ce que, lors de la négociation d'accords commerciaux, on néglige le fret. Pourquoi n'interviennent-ils pas auprès des autorités de la C.E.E. pour attirer leur

attention sur cette importante question ? Pourquoi ne s'efforcent-ils pas de susciter, dans les différents pays du Marché Commun, une attitude identique sur ce point ?

C'est ainsi que la Commission a présenté au Conseil une proposition de règlement établissant des principes communs et une procédure communautaire au sujet de la défense commerciale de la C.E.E. contre des pratiques anormales de la part des pays tiers. Il est évident que les armateurs auraient intérêt à ce que ce règlement permette de les défendre contre les discriminations de pavillons établies contre eux.

*
**

On s'est demandé parfois si les transports étaient partie intégrante du Marché Commun ou si, du fait qu'ils sont une profession de services, ils ne devraient faire l'objet d'une réglementation communautaire que dans la mesure où elle serait nécessaire pour la réalisation des buts du Marché Commun. En réalité cette deuxième thèse est spécieuse et n'a été défendue que par ceux qui désiraient maintenir ces professions en dehors de la C.E.E. Les transports, quels qu'ils soient, sont partie intégrante de l'économie générale ; à l'intérieur d'un même pays, ils ont des charges identiques à celles des autres professions et cela est vrai non seulement pour les transports internes mais aussi pour

les transports internationaux comme les transports maritimes et aériens : les surcharges dont se plaignent les armateurs français sont la conséquence des caractéristiques de l'économie française. De même la reconversion qu'ils sont en train de réaliser est motivée par l'indépendance des anciennes colonies ; le développement des transports de marchandises en vrac par navires gros porteurs est également la conséquence de la nouvelle orientation des industries sidérurgiques ou autres.

Il est temps que les pouvoirs publics, à l'échelon national comme à celui de la C.E.E., et les professionnels prennent conscience de ce fait indiscutable : les transports font partie de l'économie générale ; ils en sont un composant à part entière, indispensable et l'on peut dire préalable : si le transporteur n'existait pas, l'industriel ne pourrait ni recevoir ses matières premières, ni écouler ses marchandises ; une politique économique rationnelle doit commencer par une politique des transports. Souhaitons qu'il en soit ainsi au sein de la Communauté économique européenne.

Beaucoup de temps a été perdu, mais s'il est encore temps de commencer les études relatives aux transports maritimes, il ne faut plus tarder. Le but de cette note serait atteint si tous ceux qui, à un titre quelconque, sont responsables des transports maritimes en prenaient conscience.

LES RÈGLES DE LA CONCURRENCE AU SEIN DE LA C.E.E.

(ANALYSE ET COMMENTAIRES DES ARTICLES 85 à 94 DU TRAITÉ)

Arved DERINGER

Avocat à Bonn

Avec la collaboration de :

André ARMENGAUD, Ingénieur-Conseil en Propriété Industrielle, Paris.

Léon DABIN, Professeur à l'Université de Liège.

D^r Dieter ECKERT, Conseiller supérieur au Ministère de l'Economie Fédérale à Bonn.

Charley del MARMOL, Professeur à l'Université de Liège.

Henri MONNERAY, Docteur en Droit, Avocat à la Cour de Paris.

D^r Claus TESSIN, Avocat à Bonn.

D^r H. W. WERTHEIMER, Conseiller juridique et économique à Eindhoven.

D^r Heinrich WEYER, Fonctionnaire au Bureau des Cartels de l'Allemagne Fédérale, Berlin.

[Suite des commentaires du Règlement d'application n° 17]

Article 9. — COMPETENCE

1. Sous réserve du contrôle de la décision par la Cour de Justice, la Commission a compétence exclusive pour déclarer les dispositions de l'art. 85, par. 1^{er} et inapplicable conformément à l'art. 85, par. 3, du Traité.

2. La Commission est compétente pour appliquer les dispositions de l'art. 85, par. 1^{er} et de l'art. 86 du Traité, même si les délais prévus à l'art. 5, par. 1^{er} et à l'art. 7, par. 2, pour procéder à la notification n'ont pas expiré.

3. Aussi longtemps que la Commission n'a engagé aucune procédure en application des art. 2, 3 ou 6, les autorités des États-membres restent compétentes pour appliquer les dispositions de l'art. 85, par. 1^{er} et de l'art. 86 conformément à l'art. 88 du Traité, même si les délais prévus à l'art. 5, par. 1^{er} et à l'art. 7, par. 2, pour procéder à la notification n'ont pas expiré.

A. — HISTORIQUE

1. — Le premier projet soumis par la Commission de la C.E.C.E. au Conseil des Ministres (document IV Kom [60] 158 définitif du 28 octobre 1960, WuW 60/856 et suivantes) contenait déjà des dispositions correspondantes. L'art. 2, par. 2 de ce premier projet de la Commission qui présentait un contenu égal à celui de l'art. 9, par. 1^{er} et correspondait presque dans le texte avec ce dernier motivait une compétence exclusive de la Commission

en ce qui concerne l'application des dispositions de l'art. 85, par. 3 du Traité. L'art. 7 du premier projet, en ce qui concerne la procédure selon l'art. 85, par. 1^{er}, conservait la répartition de la compétence conformément aux art. 88 et 89 entre les autorités nationales et la Commission, mais faisait dépendre la compétence nationale de la condition qu'aucune demande pour l'accord d'une décision selon l'art. 85, par. 3 n'ait été déposée auprès de

la Commission. Les compétences concernant les dispositions de l'art. 86 du Traité n'ont pas été abordées dans le projet.

Le Comité économique et social, dans sa prise de position au sujet du projet de la Commission, se prononça favorablement pour une compétence exclusive de la Commission en ce qui concerne les décisions à prendre relatives à l'application des articles 85 et 86 (section VI du document C.E.S. 45/61 du 28.3.61) et exigea un règlement parallèle entre les Cartels et les entreprises dominant le marché (à l'ouvrage précité section VII). Cette critique — concernant le projet entier du règlement — a été partagée par la Commission du Marché Intérieur du Parlement Européen, Commission qui exigea également un équilibre dans les traitements entre les Cartels d'une part et les entreprises dominant le marché d'autre part (rapport du député Deringer, document de séance 57 du Parlement européen du 7 septembre 1961, chiffre 80) et qui, d'ailleurs, critiqua en particulier la

superposition des compétences résultant de la double compétence de la Commission et des autorités nationales selon l'art. 7 du projet (ouvrage précité chiffre 111). Le Parlement européen prévoyait dans son texte proposé une compétence large exclusive de la Commission pour décider l'application des art. 85 (par. 1^{er} et par. 3) et 86, cette compétence écartant expressément les Tribunaux nationaux (Parlement européen, Protocole de la séance du 19 octobre 1962, art. 7, par. 1^{er} du texte proposé).

Le Conseil, en assemblant l'art. 2, par. 2 et l'art. 7 du premier projet de la Commission dans l'art. 9 actuel, a tenu compte de ces suggestions du fait qu'il a introduit l'art. 86 dans les dispositions de l'art. 9, par. 2 et 3 concernant la compétence relative à la procédure d'examen selon l'art. 85, par. 1^{er} et qu'il a exclu des superpositions de compétence par la réglementation prévue dans l'art. 9, par. 3.

B. — COMPÉTENCE EXCLUSIVE DE LA COMMISSION (par. 1)

2. — L'article 9, par. 1, transmet à la Commission la compétence *exclusive* pour les Déclarations selon l'article 85, par. 3. Que la Commission soit qualifiée pour délivrer de telles déclarations ressort déjà du texte de l'article 6, par. 1 du règlement. L'importance de l'article 9, par. 1 réside par conséquent dans le fait que les autorités des États membres sont exclues de l'application de l'article 85, par. 3 avec l'entrée en vigueur du règlement n° 17, application pour laquelle elles étaient compétentes jusqu'ici selon l'article 88. Etant donné que l'article 88 ne prolonge cette compétence des autorités nationales que jusqu'à l'entrée en vigueur des instructions prévues à l'article 87, elle eut été terminée — même sans la prescription de l'article 9, par. 1 — avec l'entrée en vigueur du règlement n° 17 (dans la mesure, bien entendu, où elle n'aurait pas été expressément maintenue, comme cela est arrivé dans l'article 9, par. 3 pour la compétence des autorités nationales relative à l'application de l'article 85, par. 1). Ce dernier cas mis à part, il faut noter le fait que ce résultat a été de nouveau expressément souligné par l'article 9, par. 1.

3. — Mais l'article 9, par. 1 exclut aussi les *tribunaux nationaux* de l'application de l'article 85, par. 3. Premièrement il délimite déjà, d'après sa teneur, non seulement la compétence de la Com-

mission par rapport aux autorités nationales, comme le fait le paragraphe 3 pour les articles 85, par. 1 et 86, mais il transmet à la Commission, sans aucune limitation, la compétence *exclusive* pour l'article 85, par. 3.

C'est pourquoi à cet endroit il peut être incertain de savoir si, dans le concept des autorités nationales, présent dans le règlement n° 17, il faut comprendre ou non aussi les tribunaux nationaux (cf. à ce sujet Remarques à l'article 9, par. 3). Mais deuxièmement la Déclaration selon l'article 85, par. 3 n'a pas un caractère déclaratoire, mais constructif, elle ne constate pas un état juridique existant, mais elle intervient dans une situation de droit privé de façon constructive en libérant celle-ci de l'interdiction générale de l'article 85, par. 1 pour une période à déterminer par elle. Une telle activité fait partie, en tant qu'acte typique d'administration (d'après la séparation traditionnelle des tâches de la juridiction et de l'administration) en principe du domaine de l'administration et non des tribunaux.

Même si la Commission n'avait pas la compétence exclusive, les tribunaux nationaux ne pourraient tout au plus appliquer l'article 85, par. 3 que si cette habilitation leur avait été expressément transmise (il pourrait en être autrement si l'on comprenait l'article 85, par. 3 comme une ex-

ception légale (cf. à ce sujet remarques 9-12 à l'article 85, par. 3 et remarques sur l'article 6 du règlement n° 17).

4. — La seule limitation que contienne l'article 9, par. 1 pour la compétence exclusive de la Commission est la réserve du contrôle de ses décisions par la Cour de Justice. Et cette réserve également n'aurait pas été indispensable en soi, étant donné que selon l'article 173 du Traité toute l'action de la Commission est soumise, du point de vue de la régularité, à la surveillance de la Cour de Justice, dans la mesure où il ne s'agit point de recommandations et de prises de position. C'est pourquoi même sans cette réserve, non seulement le Conseil et les Etats membres, mais aussi les personnes naturelles et juridiques, celles-ci toutefois avec certaines limitations, pourraient attaquer les décisions de la Commission au sujet de la délivrance ou de la non-délivrance d'une déclaration selon l'article 85, par. 3 devant la Cour de Justice, étant donné que le Conseil ne peut ni changer expressément ni même de façon incidente « *incidenter* » la force contraignante de l'article 173 par un règlement. Aussi la réserve se borne-t-elle à constater quelque chose, qui même sans cela serait de droit. En outre il ne pourrait intervenir entre la Commission et la Cour de Justice aucun recoupement de compétence déjà du seul fait que la Cour de Justice en tant qu'organe de juridiction a le devoir du contrôle juridique et non pas celui de « déclarer l'article 85, par. 1 non applicable en vertu de l'article 85, par. 3 ». Même dans le cadre de sa tâche de surveillance, de la régularité juridique des décisions de la Commission la Cour de Justice ne peut, comme il en résulte déjà de l'article 176, ni modifier la décision attaquée, ni, dans le cas d'une plainte pour inaction d'après l'article 175, prendre elle-même la décision désirée (Wohlfarth-Everling-Glaesner-Spring, remarque 10 à l'article 173 et remarque 5 à l'article 175).

5. — Une question particulière est de savoir si la Commission est compétente d'après l'article 9, par. 1, pour délivrer une déclaration selon l'article 85, par. 3 aussi pour un groupe d'accords (en ce qui concerne le concept du « groupe » et le problème de l'exception du groupe, cf. en général remarques 15 à 19 de l'article 85, par. 3, en outre Schibel, BB, 62, 1350, 1351/2 et les auteurs qui y sont cités).

De la teneur du texte lui-même ne résulte aucune limitation des pouvoirs de la Commission à un cas individuel. On ne voit non plus aucune raison qui aurait empêché le Conseil de transmettre à la Commission une telle compétence, dans la mesure où la Commission définit les exceptions de groupe de telle sorte que chaque état de fait individuel compris dans ce groupe remplisse aussi réellement les conditions de l'article 85, par. 3 prévues pour une exception.

Si l'on appuie la compétence de la Commission pour les exceptions de groupe sur l'article 9, par. 1 du n° 16 en liaison avec l'article 6, par. 1, la Commission est toutefois obligée d'observer pour la procédure les instructions du règlement n° 17, en particulier l'article 4, par. 1, alinéa 2, d'après lequel en tous cas, pour les accords soumis à notification, une déclaration ne peut être décernée sans notification (cf. à ce sujet remarques 4 et 6 de l'article 4 du règlement n° 17) (1).

La Commission elle-même paraît, à l'origine, avoir été d'avis que le règlement n° 17 ne régissait que la procédure pour les exceptions individuelles, tandis qu'elle, la Commission, pouvait choisir librement la procédure pour les exceptions de groupe.

Par suite des réserves juridiques soulevées là contre, elle a cependant renoncé aux exceptions de groupes et s'est limitée à prescrire pour un cercle d'accords étroitement délimité une formule simplifiée de notification (décision n° 153 de la Commission du 21 décembre 1962 pour complément et modification de la décision n° 27 du 3 mai 1962, ABI EG du 24 décembre 1962, p. 2918/62).

(1) Si le Parlement Européen dans sa décision pour le 5^e Rapport d'ensemble sur l'activité de la Communauté Economique Européenne, ABI EG P 2670/62 invitait la Commission à faire des propositions pour la délivrance d'exceptions de groupes, cela ne partait pas de la conception de base ainsi que Schibel le pense (ouv. cité, note 22), que les exceptions de groupes de l'interdiction de cartel avaient besoin d'une décision du Conseil ; mais le Parlement voulait seulement obtenir de la Commission des propositions concrètes, savoir quelles formes d'accords, et sous quelles conditions de fait, elle avait l'intention de réglementer par des exceptions de groupes.

(2) Comment il faut conclure de ces deux communications publiées le 9 novembre 1962 (J. O. Communautés européennes, n° 113) sur les contrats de représentation exclusive et les contrats de licence de brevets et pourquoi elle faisait connaître alors les exceptions de groupe projetées en s'appuyant sur l'article 19 du règlement n° 17 et invitait « les intéressés » (qui était-ce donc ?) à prendre position, est incompréhensible.

C. — PERIODE TRANSITOIRE (par. 2)

6. — L'article 9, par. 2 ne fonde — contrairement à sa teneur — aucune compétence de la Commission pour l'application de l'article 85, par. 1 et de l'article 86 du Traité.

Une « application » au sens strict du mot rencontre des difficultés, étant donné que l'article 85, par. 1 et l'article 86 ont effet direct (article 1 du règlement) et que leur application n'exige aucune activité de la Commission. On fait allusion à l'application de ces prescriptions du règlement, qui assurent l'observation des interdictions de l'article 85, par. 1 et 86 et le cas échéant doivent les imposer : recommandations et décisions selon l'article 3, demande de renseignements selon l'article 11 et 12, contrôles selon l'article 14, amendes selon l'article 15, astreintes d'après l'article 16, mais d'autre part également confirment la décision qu'il n'y a pas besoin d'une intervention (article 2). Mais ces prescriptions se rapportent unanimement et expressément à des attributions de la Commission, pour lesquelles sa compétence est déjà nettement établie.

7. — En fait l'article 9, par. 2 ne réglemente que la question de savoir si la Commission, avant l'écoulement des délais de notification prévus à l'article 5, par. 1 et article 7, par. 2 du règlement, peut prendre des mesures pour rendre effectives les interdictions des articles 85, par. 1 et 86.

Cela peut être douteux, parce que les intéressés notifient toujours le cartel jusqu'à la fin du délai et peuvent ensuite le faire légaliser par une Déclaration de non application selon l'article 85, par. 3 du Traité en liaison avec l'article 6, par. 2 du règlement n° 17 ou bien par décision selon l'article 7, par. 2 de ce même règlement à titre rétroactif. C'est pourquoi l'article 9, par. 2 dit expressément que les intéressés, en face de telles mesures de la Commission, ne peuvent se prévaloir du fait que le délai de notification n'est pas encore écoulé. Toutefois cette prescription n'est d'importance que pour une partie des compétences d'exécution de la Commission plus haut mentionnées : les actions de recherches selon l'article 11, 12 et 14 ne sont de toute manière pas gênées par la possibilité qu'un cartel soit par la suite affranchi de l'interdiction à titre rétroactif, étant donné que ces recherches ne préjugent pas de cette possibilité. La même considération est valable pour la constatation qu'il n'y a pas matière à intervenir contre un état de fait (attestation négative, article 2). Des

difficultés pourraient par contre surgir pour la constatation et l'interdiction d'une action comme illicite (article 3) ainsi que pour l'application d'amendes d'astreintes (article 15, par. 2 et article 16, par. 1 a). C'est pourquoi était nécessaire l'instruction expresse de l'article 9, par. 2.

8. — La réglementation soulève toutefois une série de questions.

Qu'il soit fait aussi mention de l'article 86 pourrait être dû à une erreur de rédaction, qui serait explicable par l'insistance hâtive de la Commission parlementaire économique et sociale et du Parlement Européen pour traiter de façon parallèle les cartels et les entreprises ayant une position dominante sur le marché. Objectivement elle n'aurait pas été nécessaire, étant donné que pour les situations de fait tombant sous l'article 86, il n'existe pas, déjà du simple point de vue du concept, une possibilité de légalisation ultérieure à titre rétroactif et que, du reste, les instructions correspondantes du règlement, les articles 6 et 7, se rapportent exclusivement à l'article 85, par. 1, et le cas échéant par. 3.

9. — Par contre, pour les états de fait tombant sous l'article 85, par. 1, la Commission pourrait se trouver en contradiction avec sa propre décision ultérieure si elle constatait tout d'abord et interdisait une action comme étant prohibée par l'article 85, par. 1 et la frappait même d'une pénalité d'amende ou d'astreinte et que, plus tard, elle soit obligée de déclarer que l'interdiction de l'article 85, par. 1 n'est pas applicable selon l'article 85, par. 3.

Si par conséquent elle agit dans ces cas contre un cartel, elle ne peut prendre une décision sur l'article 85, par. 1 sans l'examiner en même temps du point de vue de l'article 85, par. 3. Cela est, pour tous les cartels notifiés, la conséquence juridique de la notification, mais cela résulte aussi pour tous les cartels en général d'un jugement de la Cour de Justice du 6 avril 1962 qui dit tout d'abord pour la période avant l'entrée en vigueur du règlement :

« Cela correspond aussi à la teneur littérale de l'article 85, par. 2, qui parle de ces accords et décisions « interdites selon cet article » et semble ainsi considérer le premier et le troisième paragraphe de l'article susnommé comme un tout indivisible ». Des autres phrases des attendus du jugement on peut déduire que la Cour de Justice veut

savoir qu'est appliqué le principe de la cohésion indivisible de l'article 85, par. 1 et 3 même pour la période postérieure à l'entrée en vigueur du règlement (de même Weyer BB, 62, 470 ; Gleiss-Hirsch, EWG Droit de Cartel, remarque 12 à l'article 9). La Commission ne peut donc en principe prendre une décision selon l'article 3, 15, par. 2 ou 16, par. 1 a du règlement que si elle a examiné auparavant la situation du point de vue de l'article 85, par. 3.

10. — Ce fait semble être contredit par l'article 15, par. 5 qui protège expressément les cartels notifiés pour la période postérieure à la notification (article 15, par. 5 a) et le cas échéant, pour les anciens cartels, aussi pour la période transitoire (article 15, par. 5 b) des peines d'astreintes. Du fait de cette instruction d'exception, on pourrait déduire que les actes tombant sous ces articles pourraient sans cette instruction être pénalisés d'amendes sans qu'il y ait besoin de l'examen selon l'article 85, par. 3.

Mais cette contradiction n'est qu'apparente, car l'article 15, par. 5 n'est valable en général que pour ces états de fait pour lesquels une Déclaration de non application selon l'article 85, par. 3 ne peut pas être délivrée. Si la Commission déclare l'interdiction selon l'article 85, par. 3 non applicable à un cartel, ce cartel est licite dès son commencement (nouveau cartel) et le cas échéant à partir du 13 mars 1962 (anciens cartels), et il ne peut donc être frappé de pénalités.

Si par contre elle refuse la Déclaration, le cartel serait, dès le début, interdit et pourrait être soumis à une amende s'il n'en était pas protégé par l'instruction de l'article 15, par. 5. Ainsi cette instruction montre aussi que les par. 1 et 3 de l'article 85 doivent toujours être considérés comme un tout.

11. — Pour les cartels nouveaux soumis à notification la Commission ne peut anticiper sur une déclaration ultérieure de non application, si, avant la notification, elle agit contre le cartel selon l'article 3, 15 ou 16, car un nouveau cartel soumis à notification ne peut jamais être légalisé pour la période antérieure à la notification ; mais cela est possible pour les anciens cartels soumis à notification. C'est pourquoi la Commission ne peut prendre pour eux une décision selon l'article 3, 15 ou 16, que si elle les a examinés non seulement selon l'article 85, par. 1, mais aussi selon l'article 85, par. 3. D'autre part elle n'a, selon l'article 4 par. 1, alinéa 2 du règlement n° 17, le droit de délivrer une Déclaration de non application pour les cartels soumis à notification que si la notification

existe... Si les entreprises intéressées refusent la notification malgré l'invitation qui leur en est faite, la Commission peut appliquer l'article 3, 15 ou 16, même si le délai de notification n'est pas écoulé. C'est là, pratiquement, que réside l'importance de l'article 9, par. 2.

12. — Le même problème, que la Commission puisse se mettre en contradiction avec une Déclaration ultérieure de non application, si elle intervient avant la notification selon les articles 3, 15 ou 16, se pose toutefois également pour les cartels non soumis à notification.

Etant donné que pour eux la Déclaration selon l'article 85, par. 3 peut être décernée *toujours* avec effet à partir d'une date antérieure à la notification, la Commission est obligée en ce qui les concerne (que ce soit des cartels anciens ou nouveaux) de les examiner en même temps du point de vue de l'article 85, par. 1 et par. 3. La question est seulement de savoir si, pour les cartels non soumis à notification, elle doit le faire seulement après la notification ou déjà de sa propre initiative.

Si l'on suit la conception présumée de la Commission, que pour les cartels non soumis à notification, la Déclaration de non application peut être délivrée même sans notification (remarque 7 à l'article 4 du règlement n° 17), ainsi l'examen selon l'article 85, par. 3 est toujours à faire de sa propre initiative. Si l'on ne partage pas cette opinion (Weyer, AW ID, 62, 315), on doit concéder à la Commission de même que pour les anciens cartels soumis à notification, le droit d'agir contre un cartel selon l'article 3, 15 ou 16 du règlement n° 17, lorsque, malgré sommation, les entreprises intéressées refusent une notification.

13. — Pour les anciens cartels non soumis à notification, reste finalement à observer l'article 7, par. 2 du règlement n° 17. Ici la Commission doit, d'après la lettre de l'article 7, par. 2, examiner de sa propre initiative si les conditions de l'article 85, par. 3 existent. Si elle l'affirme, alors elle ne peut pas agir selon l'article 3, 15 ou 16 du règlement n° 17. Si elle répond à la question par la négative, elle doit décider en outre, de sa propre initiative, si elle veut fixer selon l'article 7, par. 1 l'entrée en vigueur de l'interdiction de l'article 85, par. 1 à une date ultérieure. Ici aussi est valable à nouveau, le fait qu'elle n'est pas empêchée selon l'article 9, par. 2, même avant la fin du délai de notification, d'appliquer les articles 3, 15 ou 16, si les entreprises intéressées, malgré sommation, ne sont pas disposées à notifier le cartel et à remplir toutes les autres conditions de l'article 7. (à suivre)

ACTUALITÉS ET DOCUMENTS

LE RÉTABLISSEMENT DE L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE INTERNE ET EXTERNE DE LA COMMUNAUTÉ

Discours de M. Robert MARJOLIN
devant le Parlement Européen, le 23 septembre 1964

« C'est à la fin du printemps de 1963, au sortir d'un long et rigoureux hiver, que, compte tenu des retards inévitables de l'information statistique, il est apparu clairement que les phénomènes inflationnistes, limités jusque-là à certains secteurs, étaient en train de se fondre en un mouvement d'ensemble, en une vague d'exceptionnelle puissance qui déferlait sur la Communauté, avant que celle-ci n'en eut encore pris conscience... »

« C'est dans ces conditions que la Commission exécutive, se conformant à la résolution adoptée le 23 mars 1964 par le Parlement..., a proposé au Conseil des Ministres d'adresser une recommandation aux gouvernements des Etats membres. Adoptée le 14 avril 1964, cette recommandation engageait les Etats membres à prendre rapidement des dispositions en vue du rétablissement de l'équilibre interne et externe de la Communauté ».

Quelle est la politique suivie dans la Communauté depuis celle-ci ? Comment se présente l'évolution récente de la conjoncture dans la Communauté et les Etats membres ?

M. Marjolin, Vice-Président de la Commission, répond à ces questions.

LA POLITIQUE SUIVIE DANS LA COMMUNAUTE

J'EXAMINERAI d'abord la politique suivie dans la Communauté en 1964, en en dressant, en quelque sorte, le bilan général.

En commençant par les **éléments positifs**, je suis heureux de pouvoir constater que les gouvernements de tous les pays membres ont progressivement donné priorité à l'objectif de stabilité par rapport aux autres buts de la politique économique, ainsi que le Conseil des Ministres, sur notre recommandation, le leur avait demandé.

Si l'on fait abstraction de retards observés dans l'un ou l'autre pays, on peut dire que la recommandation du Conseil a été observée en ce qui concerne les importations de produits industriels, la politique monétaire et les méthodes de gestion de la trésorerie. De nouvelles initiatives ont aussi été prises pour éliminer certaines limitations de la concurrence.

C'est surtout la R.F. d'Allemagne qui a eu recours à l'abaissement des droits de douane pour accroître l'offre sur le marché intérieur ; elle a, en effet, procédé, le 1^{er} juillet 1964, à une réduction anticipée de 50 % de son tarif douanier intracommunautaire en ce qui concerne les produits industriels ; elle a abaissé, au niveau du tarif douanier commun, les droits d'un certain nombre de positions du secteur industriel ; en outre, elle a réduit les droits

intracommunautaires grévant certains produits agricoles, bien que la portée de cette mesure soit assez faible.

Il est non moins remarquable que, malgré une situation très difficile, le gouvernement italien n'ait jamais songé à introduire des restrictions directes à l'importation. C'est là un point très important en ce qui concerne l'évolution de la politique économique communautaire.

Dans le domaine de la politique monétaire, tous les pays se sont efforcés de contenir l'expansion du crédit bancaire, encore que les limites prescrites ou tenues pour souhaitables par les autorités monétaires aient parfois été dépassées, surtout en Belgique et aux Pays-Bas. D'une manière générale, la gestion des trésoreries publiques a été caractérisée par une tendance à une plus grande consolidation de la dette publique.

En matière de concurrence, les Pays-Bas ont adopté une nouvelle législation permettant de limiter la pratique des prix imposés.

En revanche, du **point de vue négatif**, il faut noter que la politique budgétaire, que je considérais, dans mon discours de janvier 1964, comme devant être le principal moyen de freinage de la demande globale, n'a pas été entièrement conforme à la recommandation du Conseil. Il ne fait pas de doute, en effet, que dans presque tous les

pays de la Communauté, l'accroissement des dépenses effectives de l'Etat dépassera, en 1964, le taux de 5 % que nous avions tenu pour souhaitable. Selon toute probabilité, il en sera de même pour les dépenses de l'ensemble des administrations publiques. Il faut admettre qu'il est très difficile, après des années de forte expansion des dépenses publiques, de revenir à un rythme plus normal ; mais le fait et ses conséquences subsistent.

De plus, même si l'on fait la part de l'effet de progressivité de certains impôts — pour autant que celui-ci ne dépende pas lui-même de la hausse des prix — et si l'on tient compte des augmentations d'impôts et de tarifs des services publics — qui ont été assez nombreuses — il apparaît que l'impulsion globale découlant des opérations budgétaires des administrations publiques aura encore été trop forte en 1964.

En deuxième lieu, il faut regretter que l'on n'ait guère accompli de progrès dans la définition et la mise en œuvre d'une politique des revenus adaptée aux circonstances exceptionnelles que nous traversons, à savoir une politique permettant de respecter un parallélisme entre les progrès de la productivité et l'augmentation des diverses catégories de revenus nominaux.

Enfin, je constate que, sauf en Italie, la situation du marché de la construction demeure préoccupante ; des mesures partielles ont été prises dans quelques pays, mais elles n'ont pas suffi à affaiblir suffisamment les tensions régnant dans ce secteur.

Au total donc, si nous pouvons nous montrer satisfaits des progrès accomplis dans certains domaines, il ne fait pas de doute que dans d'autres, les efforts accomplis ont été insuffisants.

L'EVOLUTION RECENTE DE LA CONJONCTURE DANS LA COMMUNAUTE

L'action que je viens d'évoquer a-t-elle amélioré sensiblement la situation et, dans l'affirmative, pouvons-nous nous déclarer satisfaits de l'état de chose actuel ?

L'appréciation à émettre à cet égard doit être nuancée.

Vous vous rappellerez sans doute la phrase par laquelle je résumais au début de l'année la situation économique de la Communauté. Je disais alors : « ce qui va bien, c'est la production ; ce qui va mal, ce sont les prix, les « coûts de production et le commerce extérieur de la Communauté ». Je pourrais dire maintenant : ce qui évolue toujours bien, c'est la production ; ce qui va mieux c'est le commerce extérieur ; ce qui est toujours inquiétant, ce sont les prix et surtout les coûts de production.

D'après les estimations les plus récentes établies par les services de la Commission, la croissance économique sera, en termes réels, plus importante qu'on ne l'avait estimé au début de l'année : en 1964, l'augmentation du produit brut de la Communauté sera vraisemblablement de près de 5,5 % — au lieu des 4,5 % initialement prévus. La production industrielle pourrait augmenter de 7 % au lieu de 6 %. Sauf en Italie, dans tous les pays de la Communauté, mais surtout dans la République fédérale d'Allemagne, l'accroissement du produit national brut, en 1964, dépassera nos prévisions.

On peut dégager, à mon avis, quelques conclusions importantes de ces comparaisons :

1. L'expansion de la demande monétaire, favorisée par une conjoncture mondiale exceptionnellement bonne, a été très vive ;

2. En l'absence d'une politique de stabilisation, les déséquilibres économiques auraient pris des proportions inquiétantes, car les taux de croissance que je viens de citer ont entraîné l'utilisation presque complète des ressources productives de la Communauté ;

3. Les craintes parfois exprimées de voir une politique de stabilisation « casser » l'expansion, se sont révélées sans fondement ; au contraire, il semble bien que, comme le prouve notamment l'exemple de la France, il a été possible de réaliser une expansion importante, en même temps que se modérait la hausse des prix. L'évolution en Italie ne contredit nullement cette thèse, comme j'aurai l'occasion de le montrer tout à l'heure.

Il est difficile de dire ce qu'auraient été les consé-

quences d'une politique anti-inflationniste plus active ; il existe cependant une forte présomption qu'elle n'aurait entraîné qu'un ralentissement modéré de l'expansion.

Les échanges extérieurs de la Communauté sont en nette amélioration ; on peut démontrer sans difficulté que dans ce secteur l'action coordonnée de stabilisation a eu des effets heureux.

Tout d'abord, à l'égard des pays tiers, notre situation est moins défavorable qu'on ne pouvait le craindre au début de l'année. Dans mon discours du 21 janvier 1964, je vous avais dit que, si on ne prenait pas de mesures appropriées, la détérioration de la balance des opérations courantes de la Communauté, ininterrompue depuis 1960, pourrait s'élever de 600 millions à un milliard de dollars en 1964. D'après les prévisions actuelles, il n'y aura pas de détérioration et la balance des opérations courantes pourrait même se solder par un léger excédent. Ce changement, par rapport aux prévisions, est dû essentiellement à l'évolution de la balance commerciale ; alors que celle-ci n'avait cessé de s'aggraver ces dernières années, depuis 4 ou 5 mois elle a tendance à se stabiliser, voire à s'améliorer légèrement.

Bien entendu, une conjoncture mondiale très favorable n'est pas étrangère à ce phénomène, mais j'avais largement tenu compte de cette éventualité dans mes prévisions du début de l'année. En vérité, l'amélioration récente de la balance courante est imputable pour une large part au ralentissement de la croissance des importations en provenance des pays non membres, plus particulièrement dans ceux des pays de la Communauté où l'expansion trop forte de la demande intérieure s'est modérée.

Cela ne signifie cependant pas que la position concurrentielle de la Communauté se soit maintenant complètement rétablie et qu'il n'y ait plus de danger de voir notre croissance à plus long terme freinée du fait de la situation des paiements extérieurs. Pour éviter cette éventualité, un ralentissement sensible de l'augmentation des coûts de production est nécessaire, condition qui, comme nous le verrons tout à l'heure, est encore loin d'être remplie.

Un autre fait caractéristique de l'évolution récente de l'économie communautaire est l'évolution plus équilibrée des échanges entre les pays membres, phénomène qui, lui aussi, peut être inscrit à l'actif de l'action de stabilisation.

D'une part, le rythme des achats de la France et de l'Italie aux autres pays de la Communauté, s'est nettement ralenti. Les importations en Italie, en provenance de la Communauté, accusent même une diminution au cours des récents mois. En même temps, la forte expansion des exportations de la République fédérale d'Allemagne et de l'U.E.B.L., qui constituait une sérieuse menace pour l'équilibre interne de ces pays, s'est ralentie. Cela signifie donc que le processus de transmission des impulsions inflationnistes d'un pays à l'autre, a perdu de sa vigueur, ce qui ne peut que profiter à la stabilité interne de la Communauté, dans son ensemble. Ainsi se trouve en voie de réalisation, l'un des principaux objectifs que la Commission et le Conseil avaient visés dans la recommandation du 14 avril 1964.

Mais l'évolution des prix et des coûts de production ne permet pas les mêmes conclusions favorables ; il faut regretter surtout que l'augmentation excessive des coûts de production, constatée dans la plupart des pays à la fin de 1963, ne se soit pas suffisamment modérée.

LA SITUATION ECONOMIQUE DES PAYS MEMBRES

Je vais maintenant procéder à un examen rapide de la situation de chacun des pays membres et de la politique qui y est suivie.

Essayant de donner une vue générale, avant d'aborder l'analyse plus détaillée, je dirai que la situation allemande reste satisfaisante, qu'une amélioration marquée s'est produite en France, bien que les coûts de production s'accroissent encore trop rapidement, que les prix et les coûts de production augmentent encore trop vite au Luxembourg, que des tensions inflationnistes plus nettes que par le passé sont apparues en Belgique, et que le rétablissement de l'équilibre interne et externe n'a pas fait de progrès suffisants aux Pays-Bas. Quant à l'Italie, parce que la situation y est particulièrement complexe et marquée de tendances contradictoires, j'en réserverai l'examen à la fin de cette partie de mon exposé pour pouvoir y procéder en plus grand détail.

L'évolution de la **conjoncture allemande**, considérée du point de vue de la politique de stabilisation, présente de nombreux aspects favorables.

Vous vous rappellerez qu'au début de l'année, j'avais exprimé certaines inquiétudes au sujet du maintien de l'équilibre interne de ce pays. Les informations statistiques montraient l'existence simultanée d'une forte demande intérieure et d'un excédent sensible de la balance des paiements.

Heureusement, les chiffres du deuxième trimestre et des mois d'été sont plus rassurants. Stimulée par une demande extérieure toujours plus active et une demande d'investissement qui va en s'accroissant, la production s'est accrue dans de fortes proportions, au point qu'on estime maintenant à 6,5 % l'augmentation probable du produit national brut en 1964. L'élasticité de la production s'est révélée remarquablement élevée. Si les prix à la consommation augmentent, leur rythme d'accroissement demeure assez faible ; les coûts de production, en particulier les charges salariales par unité produite, ne paraissent pas s'élever. En même temps, contrairement à ce qu'on avait pu craindre, l'excédent de la balance des paiements courants s'est réduit au deuxième trimestre et la balance globale des paiements a même été légèrement déficitaire.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, la mise en œuvre de mesures de stabilisation dans les autres pays membres a incontestablement contribué à ce résultat. Néanmoins, celui-ci tient aussi, pour une part notable, à la politique suivie par les autorités allemandes, qui a consisté notamment à stimuler les importations, ainsi qu'à réexporter une partie de l'afflux de liquidités résultant de l'excédent de la balance des opérations courantes.

En matière de politique budgétaire, la limite proposée par le Conseil en matière de dépenses publiques me paraît ne devoir être dépassée en 1964 que dans une mesure assez faible pour ce qui concerne l'État, mais dans des proportions plus importantes par les Länder et les collectivités locales.

La politique monétaire, qui était plus ou moins neutre au premier semestre, est devenue plus restrictive par la suite, ce qui me paraît tout à fait indiqué, eu égard à l'accélération de l'expansion de la demande intérieure. Les autorités monétaires ont pris en même temps, pour atténuer les répercussions internationales de ce resserrement, des mesures pour freiner les importations de capitaux.

Une grande prudence s'impose cependant en ce qui concerne le proche avenir. En effet, le marché de l'emploi s'est déjà tendu très nettement et il faut craindre que, face à une demande globale en forte expansion, la production ne conserve pas l'élasticité qui la caractérisait ces derniers temps.

Il importe dès lors que les autorités allemandes maintiennent leur politique monétaire actuelle et se conforment aux recommandations du Conseil en ce qui concerne leur politique budgétaire et fiscale.

A cet égard, je me réjouis de constater que le gouvernement a déposé un projet de budget pour 1965 dans lequel l'accroissement des dépenses intérieures ne dépasse pas 5 %. Il faudrait cependant mettre tout en œuvre pour que les Länder et les collectivités locales respectent le même principe.

La position de la **France** me paraît s'être nettement améliorée depuis le début de l'année. S'il est vrai que la hausse des prix à la consommation persiste, elle reste limitée ; en fait, elle est actuellement la plus faible de tous les pays de la Communauté. Au cours du deuxième trimestre de 1964, la balance commerciale de la France ne s'est plus détériorée et la balance globale des paiements s'est sans doute encore soldée par un léger excédent.

Dans l'ensemble, l'année 1964 aura encore été très favorable du point de vue de la production puisque, selon les estimations les plus récentes, le produit national brut augmenterait de plus de 5 %. Notons ici, en passant, que ces estimations démentent catégoriquement certaines craintes, exprimées lors de la mise en œuvre des mesures de stabilisation, de voir un ralentissement notable caractériser l'année 1964. Certes, la situation n'est pas également favorable dans tous les secteurs d'activité — je pense notamment à l'industrie automobile — mais il ne faut pas perdre de vue les facteurs conjoncturels ou structurels propres à ces secteurs. La baisse d'activité, à laquelle on assiste actuellement dans l'industrie automobile ne semble pas, d'ailleurs, devoir être d'une durée très longue.

En revanche, il convient de remarquer que les coûts de production continuent de monter à une cadence qui me paraît excessive. C'est ainsi, par exemple, que les salaires horaires, seul élément pour lequel nous disposions de statistiques récentes, ont encore augmenté de 1,9 % par

trimestre jusqu'en fin 1964, soit à peu près de 8 % par an.

Sans être tout à fait conforme à la recommandation du Conseil des Ministre, la politique budgétaire et monétaire a néanmoins contribué à freiner l'expansion de la demande.

D'après les informations les plus récentes, les dépenses effectives de l'Etat se sont accrues de 6,2 % pendant les cinq premiers mois de 1964, progression réduite par rapport aux années précédentes. La croissance rapide de l'activité économique et, en partie la hausse des prix en 1963 a entraîné une très forte augmentation des recettes fiscales, de sorte qu'en 1964 l'impasse effective sera très faible.

Les autorités monétaires ont continué à appliquer la politique d'« encadrement » du crédit qui avait été inauguré en février 1963 et, malgré certains dépassements temporaires, on peut dire que les résultats obtenus dans ce domaine ont été satisfaisants.

Le bilan généralement positif que je viens d'esquisser n'exclut cependant pas qu'une grande vigilance doive être maintenue, afin que l'équilibre économique ne soit pas compromis l'année prochaine. Comme dans la plupart des pays de la Communauté, la demande reste en notable expansion et tout relâchement prématuré des mesures de freinage conduirait à une reprise du mouvement inflationniste. Cela est d'autant plus important qu'en raison de l'existence d'une surveillance et d'un contrôle des prix, ces derniers ne reflètent pas d'une façon véridique l'action des forces du marché et que l'augmentation des coûts de production n'a pas encore été ramenée dans les limites souhaitables.

Le projet de loi de finances pour 1965 comporte une augmentation des dépenses globales de 6,85 % et le Gouvernement a fait part de son intention de ne pas déposer de collectif budgétaire, attitude qu'il avait déjà adoptée en 1964. Il devra encore résoudre le problème de financement posé par le déficit de la Sécurité sociale, mais, compte tenu des décisions difficiles que le Gouvernement français a dû prendre, on peut considérer ce résultat comme satisfaisant. Il faut noter, en outre que, dans sa structure, le budget de 1965 met l'accent sur les dépenses d'investissements publics, l'accroissement des dépenses courantes étant modéré.

Cependant, ce n'est pas sans une certaine préoccupation que nous devons constater dans l'ensemble de l'économie française une progression trop faible des investissements productifs par rapport à l'augmentation de la consommation.

La position de la Belgique m'apparaît plus difficile que celle de la R.F. d'Allemagne. L'essor des exportations s'accompagne maintenant d'une forte expansion des dépenses de consommation, favorisée par les hausses de salaires. L'évolution de la balance des paiements n'inspire certes pas d'inquiétudes pour le proche avenir, bien que la balance commerciale continue de se détériorer, mais la hausse des prix s'est sensiblement accélérée et les coûts de production ne cessent de monter. Ainsi, par exemple, l'indice des prix de détail a augmenté de 2,8 % entre les mois de mars et le mois d'août 1964. Il dépassait alors de 5,3 % le niveau de l'année précédente. En 1964, l'échelle mobile des salaires a déjà joué deux fois dans la plupart des secteurs d'activité et pourrait même se déclencher une troisième fois si les prix continuent à monter. A cela,

s'ajoutent les autres majorations négociées dans les conventions collectives.

Pendant la première moitié de l'année, la politique de freinage du crédit bancaire, qui consistait essentiellement en des conseils de modération adressés aux banques, n'a pas donné le résultat qu'on en escomptait : aussi les autorités monétaires se sont-elles vu obligées de relever de nouveau le taux d'escompte et de prendre une série d'autres mesures restrictives.

Dans notre rapport sur l'exécution de la recommandation du Conseil, nous avons indiqué que les dépenses de l'Etat pendant les premiers mois de l'année, étaient restées dans leurs limites de 5 %. Des efforts importants ont été accomplis pour freiner les dépenses des administrations publiques et les tarifs de certains services publics ont été relevés. Mais le déficit budgétaire atteint encore un niveau élevé, ce qui, dans le climat actuel, constitue évidemment un handicap sérieux pour la mise en œuvre d'une politique efficace de stabilisation. De même, il semble que les dépenses des collectivités locales se soient fortement accrues en 1964.

Compte tenu de ces éléments et dans la perspective d'un développement sensible tant de la demande intérieure que des exportations au cours des prochains mois, il est évident que le retour à la stabilité des prix et des coûts de production ne pourra être assuré que si les autorités belges appliquent strictement les recommandations du Conseil. Bien que le projet de budget pour 1965 n'ait pas encore été présenté au Parlement, il semble bien que le gouvernement belge ait l'intention de limiter l'expansion des dépenses publiques à 5 %. De même, un effort particulier me paraît indiqué au cours des négociations futures concernant la politique des revenus.

L'économie grand-ducale a grandement bénéficié de la nette reprise qui s'est manifestée pendant le premier semestre de 1964 sur le marché mondial de l'acier, de sorte que la production s'est accrue très sensiblement. Là aussi, les prix et les coûts de production augmentent assez rapidement. Cette situation exige la poursuite d'une politique de freinage de la demande au moyen principalement des finances publiques.

Aux **Pays-Bas** les problèmes qui restent à résoudre pour rétablir l'équilibre économique, interne et externe, sont particulièrement difficiles.

Dans l'ensemble, les perspectives d'évolution de l'économie néerlandaise en 1964, mentionnée dans mon discours de janvier, ont été confirmées par les faits.

L'augmentation des salaires a été très importante ; l'accroissement de la masse salariale sera de l'ordre de 17 % en 1964. Les prix à la consommation ont monté très sensiblement : en juillet 1964, l'indice des prix de détail dépassait de 7,5 % le niveau du même mois de 1963. La détérioration de la balance des paiements courante a été très forte ; cette balance s'est soldée par un déficit d'environ 325 millions de dollars au premier semestre de 1964 ; le déficit de la balance globale des paiements a été d'environ 360 millions de dollars. Contrairement à ce que les autorités néerlandaises avaient escompté, les tensions sur le marché de l'emploi sont demeurées très vives.

Il est vrai qu'au cours des récents mois, si l'on fait abstraction de la majoration des loyers réglementés, la hausse des prix à la consommation s'est ralentie, l'incidence de l'augmentation des coûts salariaux se faisant moins sentir. En revanche, l'expansion des investissements

des entreprises ne donne pas de signes de ralentissement, alors qu'il avait été prévu que l'affaiblissement de leur expansion aurait modéré la pression de la demande globale. La politique budgétaire a été incontestablement trop libérale eu égard à la situation que je viens de décrire. D'après les estimations révisées des dépenses publiques en 1964, leur augmentation, en excluant certains postes tels que l'amortissement de la dette publique, serait de l'ordre de 16 % par rapport aux réalisations de 1963. De plus, malgré la forte progression des recettes fiscales, le déficit effectif des opérations budgétaires devrait atteindre environ 1,2 milliard de florins en 1964.

Il ne fait pas de doute que les décisions qui restent à prendre au cours des prochains mois dans le domaine de la politique budgétaire et fiscale et, surtout, en matière de politique des revenus, auront une importance décisive pour le retour à l'équilibre de l'économie néerlandaise.

Une augmentation sensible des investissements des entreprises, dans le prolongement des tendances actuelles, à laquelle s'ajouterait une progression sensible de la consommation privée — même si les majorations éventuelles de salaires étaient nettement plus modérées qu'en 1964 — maintiendrait le déficit de la balance des paiements à un niveau élevé et provoquerait une relance de la hausse des prix.

L'augmentation probable des dépenses budgétaires en 1965 est évaluée à 6 % (après exclusion de certains postes) ; le déficit budgétaire pourrait encore se situer à près de 900 millions de florins. L'augmentation des dépenses publiques, dans leur ensemble, est encore incertaine.

Je pense que, compte tenu des risques que comportent les perspectives pour le proche avenir, tels que je viens de les indiquer brièvement, les Pays-Bas sont un des pays où les recommandations du Conseil des Ministres devraient être observées d'une façon particulièrement stricte.

Dans le cas de l'Italie, comme dans celui des autres pays de la Communauté, c'est depuis plus d'un an que la Commission a fait connaître, en s'appuyant sur les avis du Comité monétaire et du Comité de politique conjoncturelle, les mesures qui devaient être prises pour assainir l'économie du pays.

Moi-même, je me suis rendu à Rome à la fin de juin pour expliquer notre point de vue et m'informer de l'évolution de la situation. Les conversations, qui ont eu lieu alors, dans le cadre de l'article 108 du Traité, ont permis à la Commission de donner au gouvernement italien l'assurance que son concours ne ferait pas défaut si l'Italie se décidait à invoquer, pour assurer le succès de son programme de redressement, les dispositions du concours mutuel.

Pour des raisons que nous comprenons parfaitement et qui étaient certainement indépendantes de la volonté des hommes, les gouvernements italiens successifs n'ont pu agir avec la rapidité, dont ils reconnaissent eux-mêmes la nécessité. Il y a ici sujet à regrets, mais certainement pas à critiques. Le nouveau gouvernement italien a agi aussi vite qu'il le pouvait et, dans l'ensemble, il l'a fait et semble vouloir continuer à le faire dans le sens des recommandations présentées par la Communauté.

Il reste, cependant, que le long retard dont je viens de parler n'a pas été sans effet sur la situation économique du pays. En premier lieu, les autorités monétaires ont dû recourir à des restrictions de crédit d'autant plus sévères que l'action des pouvoirs publics était insuffisante

en matière budgétaire et fiscale, ainsi qu'en ce qui concerne les tarifs des services publics. Or, chacun sait que la raréfaction du crédit frappe avant tout les entreprises et gêne considérablement le préfinancement des investissements.

En outre, la longue période d'incertitude, qui a précédé l'adoption des mesures de stabilisation, a affecté le climat économique général et n'a pas encouragé les chefs d'entreprise à exécuter les plans qu'ils avaient déjà établis et qui tendaient soit à accroître la capacité de production, soit à moderniser leurs installations. *A fortiori*, l'atmosphère n'était-elle pas favorable à de nouvelles décisions allant dans le même sens.

La hausse continue des coûts de production a considérablement réduit les ressources de beaucoup d'entreprises et leur capacité d'autofinancement.

Enfin, le marché des capitaux s'est trouvé paralysé pendant de longs mois.

On ne peut être surpris, dans ces circonstances, que l'accumulation de capital fixe se soit considérablement ralentie ; les dépenses au titre des investissements fixes pourraient même, dans l'ensemble, avoir marqué un recul. Un ou deux chiffres sont particulièrement significatifs. C'est ainsi que les immatriculations de camions neufs, pendant le deuxième trimestre ont été inférieures de 25,4 % au niveau atteint un an auparavant. Les ventes, sur le marché intérieur, des machines, appareils et instruments électriques ont accusé en avril-mai une baisse de 27,5 % par rapport aux mêmes mois de 1963.

En fait, nous assistons en ce moment à la vérification d'une thèse que j'ai souvent développée devant votre Assemblée et ailleurs, à savoir que l'inflation, si elle n'est arrêtée à temps, conduit inévitablement à un ralentissement de l'activité économique, notamment par l'action défavorable qu'elle exerce sur les investissements des entreprises.

Il est probable que cette évolution va se poursuivre si l'on en juge par certains indices tels que les prévisions à court terme relatives à l'évolution de la production dans le secteur des biens d'équipement, qui ne sont pas favorables, et les projets de construction de bâtiments à usages industriels et commerciaux, qui sont en régression de 28 % pour le premier trimestre de l'année et de 22 % pour le mois d'avril, par rapport à l'année précédente.

Il n'est pas impossible que l'on assiste en 1964 à une réduction, en volume, de la formation brute de capital fixe de l'ordre de 10 % par rapport à 1963.

Ce mouvement affecte également la demande de biens de consommation, par la réduction d'activité qu'elle entraîne dans les secteurs les plus directement frappés, et aussi par suite de l'incertitude qu'il engendre quant à l'avenir.

Il n'est donc pas surprenant que la tendance de la production industrielle soit orientée à la baisse ; l'emploi diminue dans l'industrie et la construction ; la durée moyenne du travail est, elle aussi, en régression.

Cet enchaînement de causes et d'effets a eu une influence favorable sur la balance des paiements. Les exportations de marchandises se sont développées par suite des difficultés de vente sur le marché intérieur et d'une conjoncture internationale extrêmement favorable. Les importations ont cessé de croître, en raison de bonnes récoltes, mais aussi du fléchissement des dépenses d'investissement, d'une réduction des stocks des matières premières, ainsi

que d'un ralentissement de la croissance des dépenses de consommation.

Pendant le 2^e trimestre de 1964, la balance globale des paiements s'est soldée par un excédent de 227 millions de dollars ; pendant le seul mois de juillet, le surplus a atteint 150 millions de dollars. De même, la balance des opérations courantes a accusé un léger excédent au 2^e trimestre et même un surplus élevé, 156 millions de dollars, au mois de juillet, alors qu'elle avait été fortement déficitaire pendant le 1^{er} trimestre. Ainsi donc, le risque semble écarté pour l'Italie de voir ses réserves de change tomber à un niveau critique ou d'être obligée de recourir, dans une mesure importante, à des crédits extérieurs.

Ces phénomènes sont, dans l'ensemble, favorables et on doit les enregistrer avec une grande satisfaction. Il eut été préférable, cependant, qu'ils résultent d'une modération générale et équilibrée de la demande et non d'une baisse des investissements. Je suis persuadé que si les mesures conjoncturelles appropriées avaient été prises plus tôt, il eut été possible, en évitant les excès de l'essor conjoncturel, de redresser la balance des paiements sans rencontrer les difficultés, encore modérées, il faut le dire, devant lesquelles se trouve placée l'Italie en matière d'emploi.

En ce qui concerne l'avenir, on ne peut passer sous silence la persistance de certains symptômes inflationnistes. C'est ainsi que la hausse des prix à la consommation se poursuit ; au mois de juillet dernier, l'indice du coût de la vie dépassait encore de près de 7,5 % le niveau de l'année précédente.

Les coûts de production ont continué à s'accroître pendant la période récente, les taux des salaires minima dans la plus grande part des secteurs d'activité dépassant au cours du 2^e trimestre, de 11 % le niveau de l'année précédente. Il est vraisemblable cependant que le mouvement de hausse des gains effectifs se ralentira étant donné que le marché du travail s'est détendu de façon sensible.

La situation italienne apparaît donc comme complexe. On y trouve simultanément des tendances inflationnistes et des symptômes déflationnistes. Si ceux-ci se renforcent, le danger pourrait apparaître d'une hausse des coûts de production par unité produite résultant du fléchissement de la production, en même temps que continueraient à

monter, d'une façon trop rapide, les revenus monétaires par unité de temps de travail.

Le problème italien est donc de favoriser une reprise des investissements, en maintenant l'accroissement des dépenses de consommation à un rythme aussi modéré que possible. Des précautions devront être prises pour éviter à la fois une aggravation du chômage et une reprise du mouvement inflationniste.

C'est dans cette perspective que l'on peut porter une appréciation sur le programme anticonjoncturel récemment annoncé par le gouvernement.

Nous n'avons pas, pour ce faire, tous les éléments d'information nécessaires, car le gouvernement italien vient seulement de nous faire connaître son programme d'ensemble. Il ne nous a pas encore été possible de juger dans quelle mesure il comptait se conformer aux recommandations qui lui ont été adressées par les Institutions de la Communauté.

Il est permis, néanmoins, à la lumière des informations dont nous disposons, de dire qu'un effort sérieux a été engagé, et cela dans la bonne direction.

Des relèvements d'impôts ont été opérés, qui devraient contribuer à modérer la demande de consommation. Des mesures ont été prises pour stimuler la tendance à investir des entreprises industrielles, notamment par la prise en charge par l'Etat d'une partie des charges sociales incombant aux employeurs, et empêcher une baisse de l'emploi.

Ce qui n'est pas encore clair, c'est la façon dont les finances publiques seront assainies. En effet, les augmentations des recettes annoncées semblent correspondre sensiblement à l'augmentation des dépenses.

C'est pourquoi, nous avons accueilli avec la plus grande satisfaction la déclaration récemment faite par le Président du Conseil, M. Moro, aux termes de laquelle il était dans les intentions du gouvernement de ne pas permettre un accroissement des dépenses publiques de plus de 5 % en 1965, les plus-values fiscales « normales » étant employées à réduire le déficit. En outre, les tarifs d'un certain nombre de services publics seraient relevés.

Nous devons attendre que ce programme se développe. Etant donné les circonstances politiques difficiles, auxquelles le gouvernement italien doit faire face, nous pensons qu'il est en train de faire tout ce qui est en son pouvoir pour rétablir la stabilité de l'économie.

CONCLUSIONS

Je voudrais maintenant conclure en indiquant quelle politique, à notre avis, devrait être suivie dans la Communauté, pour assurer et consolider le rétablissement de l'équilibre économique en 1965. Je veux souligner, à cet égard, que pour avoir effet en 1965, les mesures nécessaires doivent être prises dès maintenant.

Bien que l'évolution de la conjoncture au cours de l'année prochaine ne puisse encore faire l'objet que de prévisions incertaines, il apparaît dès à présent que l'expansion de la demande monétaire globale dans la Communauté sera encore très sensible, en tout cas pendant le 1^{er} semestre de 1965.

La situation du marché de l'emploi restant très tendue,

sauf en Italie, il ne peut y avoir de doute que, compte tenu d'une augmentation de la productivité que je qualifierai de « normale » ou de « moyenne » les possibilités d'expansion de la production, dans des conditions de stabilité, seront limitées.

Il apparaît donc nécessaire de poursuivre l'action de stabilisation pendant les mois qui viennent. Les objectifs que nous nous étions fixés pour 1964 sont loin d'être atteints dans la plupart des pays membres ; un relâchement prématuré de nos efforts pourrait avoir pour conséquence une aggravation de la situation.

J'ai déjà indiqué quels sont les points sensibles dans les divers pays de la Communauté ; je voudrais terminer

par quelques remarques de caractère général valables pour tous les pays. Le point sur lequel notre action de stabilisation a eu le moins de résultat est incontestablement celui des coûts de production par unité produite ; ils continuent de monter dans une mesure telle qu'ils exercent une poussée continue sur les prix. Si ce phénomène se maintenait, notre position concurrentielle vis-à-vis des pays tiers pourrait se trouver affaiblie d'une manière durable. En outre, à l'intérieur de la Communauté des divergences persistent qui, à la longue, ne manqueraient pas d'entraîner de sérieuses tensions entre les pays membres.

C'est par le moyen d'une politique des revenus, c'est-à-dire d'accords entre les gouvernements et les partenaires sociaux, qu'il serait possible de surmonter ces difficultés dans les conditions les plus raisonnables et les plus équitables, c'est-à-dire sans que la croissance de la production et de l'emploi s'en trouve affectée, à condition, bien entendu, que la demande monétaire globale ne croisse pas d'une manière trop forte.

Il serait donc sage d'appliquer, dans les circonstances actuelles, la règle proposée par le Conseil des Ministres et qui tend au maintien d'un parallélisme entre la progression des divers types de revenus et l'augmentation de la productivité. Je répète qu'il s'agit là d'une solution temporaire, qui permettrait d'assurer le retour à la stabilité, et non d'une solution permanente, valable en toutes circonstances.

La façon dont cette recommandation sera mise en œuvre dans chaque pays devra évidemment faire l'objet de discussions entre les gouvernements et les partenaires sociaux. Je voudrais cependant dire un mot, en particulier, des clauses d'indexation et d'échelle mobile. La façon dont elles sont appliquées, notamment en Belgique et en Italie, me paraît de nature à entretenir artificiellement le processus de hausse des prix. Sans qu'il soit question d'en abandonner le principe, elles pourraient être assouplies. Ce serait là une contribution importante à la politique de stabilisation.

D'autre part, je voudrais insister auprès des gouvernements de tous les pays membres, sous réserve de ce que j'ai dit au sujet de l'Italie, pour qu'ils suivent en 1965, une politique budgétaire et fiscale freinant efficacement l'accroissement de la demande monétaire globale.

Sans exclure en certaines circonstances des réductions d'impôts, je voudrais mettre les gouvernements en garde contre des allègements fiscaux, équitables en soi, mais qui iraient à l'encontre de l'objectif de stabilité qui doit pour l'instant primer tous les autres. Si pour des raisons politiques et sociales, de tels projets apparaissaient nécessaires, il serait alors indispensable d'adopter, en matière de dépenses publiques, des règles permettant de neutraliser l'accroissement du pouvoir d'achat qui en résulterait.

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, les résultats déjà obtenus me permettent de dire que si nous ne relâchons pas nos efforts et si nous maintenons l'expansion de la demande monétaire dans des limites raisonnables, nous serons capables de réaliser en 1965 une expansion suffisante de la production communautaire et d'élever notablement le niveau de vie, tout en créant les bases d'un développement futur plus rapide dans la stabilité.

Avant de terminer, je voudrais présenter un certain nombre de remarques de caractère général dans l'intention de dissiper tout malentendu possible, en ce qui concerne les intentions de la Commission.

Une politique anti-inflationniste vigoureuse est une nécessité, à laquelle nul ne peut se soustraire lorsque la hausse des prix et des coûts de production menace le développement de la Communauté. La Commission croit avoir fait son devoir en prenant la direction d'un mouvement destiné à rétablir les bases de la prospérité future de l'Europe.

Néanmoins, il est impossible de dissocier complètement la politique conjoncturelle du reste de la politique économique. Ce qui, dans certains pays, rend la lutte contre l'inflation particulièrement difficile, c'est qu'elle semble parfois interdire ou retarder des réformes qui se font attendre depuis longtemps et dont l'urgence est évidente, qu'il s'agisse de la correction d'inégalités excessives dans la distribution des revenus, du rattrapage des retards pris par certains groupes sociaux dans l'enrichissement général, de la mise en œuvre d'une politique régionale active ou de l'aménagement d'un système fiscal inéquitable.

C'est pourquoi nous avons insisté sur la nécessité de mener une politique anti-inflationniste énergique, de façon qu'elle puisse être limitée dans le temps et que ne se trouve pas transformé en politique permanente ce qui doit être une intervention de courte durée.

L'action contre l'inflation n'est pas arrivée à son terme, comme il ressort clairement j'espère de ce que j'ai dit aujourd'hui. Mais il importe en même temps, de ne pas perdre de vue les autres aspects de la politique économique, financière et monétaire et le caractère indispensable de certaines réformes. Même si celles-ci doivent demander un temps qui dépasse les horizons de la politique conjoncturelle, il n'en est que plus nécessaire de les entreprendre rapidement. C'est ainsi que la hausse des prix des terrains à bâtir pose, dans la plupart de nos pays, des problèmes qu'il faudra se résoudre à traiter avec vigueur.

C'est dire que la politique conjoncturelle doit s'insérer dans une politique à plus long terme, qui définisse les objectifs de notre action. C'est pourquoi la Commission a proposé, et fait accepter par le Conseil des Ministres, l'établissement d'un programme de développement de l'économie européenne qui couvrira la période 1966-70. L'élaboration de ce programme a commencé. Les organes qui devront en poursuivre l'achèvement, sont mis en place ou vont l'être.

Au cours de 1965, les gouvernements, les parlements et l'opinion publique seront saisis des questions fondamentales que pose l'expansion équilibrée, dans la stabilité et l'équité, de l'économie communautaire au cours des prochaines années.

Mon intention est de consacrer une partie importante de mon discours de janvier prochain à définir ces questions et à indiquer la direction dans laquelle des solutions devraient être recherchées. J'espère répondre ainsi à l'attente du Parlement qui désire légitimement porter ses regards au-delà de l'horizon immédiat.

AU PARLEMENT EUROPÉEN

LA SESSION DE SEPTEMBRE

PREVUE principalement pour permettre l'examen du Septième Rapport général sur l'activité de la Communauté Européenne de l'Energie Atomique, la session que le Parlement Européen a tenue à Strasbourg du 22 au 24 septembre dernier a débuté par un débat de procédure de style bien parlementaire.

Le Bureau du Parlement avait décidé d'inscrire au projet d'ordre du jour une question orale avec débat de Mme Käte STROBEL, au nom du groupe socialiste, sur la « démocratisation » de la Communauté Economique Européenne. Cette question, adressée à la Commission de la C.E.E., comportait de multiples rubriques dont une relative à la fixation du Siège du Parlement. Avant la séance le Président DUVIEUSART fit part au Bureau de la demande verbale qu'il avait reçue de M. LAHR, Président en exercice des Conseils de Ministres, que le Parlement veuille bien, pendant cette session, ne pas aborder la question du Siège en cours d'examen par le Conseil. A la suite de cette communication, le Bureau décidait de retirer du projet d'ordre du jour la question orale de Mme STROBEL. Lors de la fixation en séance de l'ordre du jour, plusieurs orateurs socialistes intervinrent pour obtenir la réinscription de la question de Mme STROBEL ainsi que l'inscription du rapport de la Commission politique sur l'implantation des Institutions communautaires. Mis en minorité dans les deux votes par appel nominal qu'il avait demandés sur ces deux points, le groupe socialiste devait, en signe de protestation, quitter la séance jusqu'au lendemain.

C'est donc en l'absence de ce groupe que M. PEDINI présenta son rapport général sur l'activité de l'Euratom. Les trois groupes politiques (démocrate-chrétien, socialiste et libéral) devaient, au cours des débats qui se poursuivirent le 23, donner leur accord à l'ensemble du rapport de M. PEDINI.

M. BOUSCH, parlant au nom de ses collègues U.N.R., a affirmé que les centrales à uranium naturel, utilisées notamment par la France, permettent les prix de revient les plus bas. Néanmoins, les questions de coût ne sont qu'un aspect de la politique énergétique commune et les possibilités de développement industriel sont déterminantes. M. René PLEVEN quant à lui, a manifesté son inquiétude que par une utilisation industrielle trop rapide de l'énergie atomique, on ne gaspille, avec des centrales à rendement encore très imparfait, des ressources de combustibles nucléaires qui très probablement ne sont pas inépuisables.

Le Parlement a adopté, avec de très légers amendements, le long projet de résolution en 29 points proposé par M. PEDINI. On peut en retenir que les impératifs dont doit s'inspirer une politique commune sont :

- intégrer l'énergie nucléaire au monde économique, à côté des sources d'énergie classique ;

- satisfaire à moyen et à long terme aux besoins en énergie sans cesse croissants et contribuer à un approvisionnement en énergie toujours plus sûr en parvenant à une plus grande indépendance à l'égard des importations.

Il convient de poursuivre l'effort communautaire de développement de la technique des réacteurs lents tout en poussant les études sur les réacteurs rapides.

La résolution énumère aussi les objectifs qu'il conviendrait d'assigner au second plan quinquennal :

- donner à Euratom les moyens de mener à terme les programmes qui ont été lancés ; intensifier la recherche de base ;

- harmoniser les programmes nationaux pour les adapter au programme communautaire ;

- promouvoir la division du travail dans le cadre de la Communauté et poursuivre l'effort commun dans le secteur des réacteurs de type expérimental.

Le débat sur l'Euratom fut interrompu dans la matinée du mercredi 23, par une déclaration de M. MARJOLIN sur l'exécution des recommandations adressées par le Conseil aux Etats membres le 14 avril 1964 en vue de rétablir l'équilibre interne et externe de la Communauté. Il a rappelé qu'on s'est trouvé, dès l'automne 1963, en face d'un déséquilibre général caractérisé par un excédent de la demande globale par rapport à la capacité de l'économie de produire à des prix constants. Le remède devait être global et portait principalement sur un gros effort budgétaire et fiscal. M. MARJOLIN a constaté que la politique budgétaire des Pays membres n'a pas été entièrement conforme à la recommandation du Conseil. Si la production évolue toujours bien et si le commerce extérieur va nettement mieux, les prix et les coûts de production restent inquiétants. L'expérience a prouvé que les craintes que l'on pouvait avoir de « casser » l'expansion par une politique de stabilisation sont sans fondement.

Le Vice-Président de la C.E.E. a conclu qu'il fallait poursuivre l'action de stabilisation pendant les mois qui viennent et que la politique anti-inflationniste devait être énergique. Cependant, une telle politique ne doit pas être permanente. (Le texte intégral du discours est publié dans les pages qui précèdent cette chronique).

Au cours de la session, M. VENDROUX a présenté un rapport sur l'association C.E.E.-Grèce. Cette association a pris un bon départ en ce qui concerne sa partie fonctionnelle et sa partie institutionnelle mais le problème fondamental n'a pas encore pu être réglé : celui des relations entre la Grèce et la C.E.E. dans le domaine de l'agriculture. M. REY, parlant au nom de la Commission de la C.E.E., a estimé qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de n'avoir pas pu atteindre des résultats spectaculaires au cours de cette première année de fonctionnement de l'association. On sait, d'autre part, que la Commission Parlementaire de l'association s'est réunie à Athènes les 30 septembre et 1^{er} octobre 1964.

Le Parlement a également examiné deux rapports ayant trait à la fusion des Exécutifs : l'un de M. BURGBACHER sur « la politique énergétique considérée sous l'angle de la fusion des Exécutifs européens », l'autre de M. LEE-MANS concernant les problèmes budgétaires et administratifs posés par la fusion des Exécutifs.

M. BURGBACHER a estimé que si une politique européenne de l'énergie n'a pas pu être déterminée jusqu'à maintenant, c'est notamment parce que chacun des problèmes relève de la compétence de l'un ou l'autre des trois Exécutifs et du Conseil de Ministres correspondant. On est donc en droit d'attendre de la fusion de l'actuelle

« triarchie » la mise sur pied d'une politique commune. Mais il est indispensable pour cela que tous les secteurs de l'énergie soient subordonnés à un Membre de l'Exécutif fusionné.

M. HALLSTEIN, Président de la Commission de la C.E.E., a donné son accord à M. BURGBACHER en déclarant : « La force de frappe d'une seule commission augmentera considérablement ».

Pour M. LAPIE, Membre de la Haute Autorité et Président de l'Inter-exécutif Energie, ce ne sont pas les Exécutifs mais les Etats membres qui sont responsables

des piètres résultats obtenus dans la détermination d'une politique énergétique commune.

Parlant au nom de la Commission des budgets et de l'administration du Parlement, M. LEEMANS a précisé que l'Exécutif unique devrait hériter des pouvoirs actuellement dévolus à la Haute Autorité pour tout ce qui correspond à l'activité financière à portée économique et sociale de la C.E.C.A. (réadaptation, recherches techniques, construction de maisons ouvrières, etc...). La Communauté unifiée devra disposer de ressources propres. Cela suppose que celles-ci, qui ne seront plus soumises au contrôle des Parlements nationaux, devront être efficacement soumises au contrôle du Parlement Européen.

LA VIE DU MARCHÉ COMMUN ET DES AUTRES INSTITUTIONS EUROPÉENNES

Sous ce titre, nous publions chaque mois une analyse courte mais complète de l'activité de la C.E.E. et des autres institutions européennes. Elle permet au lecteur pressé d'être rapidement informé et constitue un éphéméride auquel il peut être commode de se reporter.

I. — LES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES.

Nominations

COUR DE JUSTICE DES COMMUNAUTÉS

M. HAMMES a été nommé Président de la Cour de Justice des Communautés Européennes. M. HAMMES, luxembourgeois, succède à la Présidence de la Cour, à M. DONNER, néerlandais.

Le mandat de M. LAGRANGE, avocat général à la Cour de Justice des Communautés, ayant pris fin, les représentants des gouvernements des Etats membres ont nommé avocat général à la Cour de Justice M. Joseph GAND, français, pour la période du 7 octobre 1964 au 6 octobre 1970.

COMITE ECONOMIQUE ET SOCIAL

M. SCHRIJVERS, néerlandais, a été nommé membre du Comité Economique et Social en remplacement de M. VAN SPAENDONCK, démissionnaire.

COMITE CONSULTATIF POUR LA LIBRE CIRCULATION DES TRAVAILLEURS

Mme BADUEL GLORIOSO, italienne, a été nommée membre suppléant du Comité consultatif pour la libre circulation des travailleurs, en remplacement de M. DELPIANO, démissionnaire.

ORGANISATION DES ETATS AMERICAINS

M. MIGONE est le nouveau représentant de l'Organisation des Etats américains (O.E.A.) en Europe.

M. MIGONE succède à M. LARRETA, qui va reprendre ses fonctions de représentant de l'Uruguay au Conseil des Gouverneurs du Fonds Monétaire International.

M. MIGONE a pour mission de s'occuper des intérêts latino-américains en Europe.

REPRESENTATIONS AUPRES DES COMMUNAUTÉS

M. RIVERO a été nommé chef de la Mission du Venezuela auprès de la C.E.E., avec rang d'ambassadeur, en remplacement de M. d'ASCOLI, appelé à d'autres fonctions.

Mme Odette de CARVALHO E SONZA, ambassadrice, a été nommée chef de la mission du Brésil auprès des Communautés.

M. Mohammed AYUB a été nommé chef de la mission du Pakistan auprès des Communautés.

HAUTE AUTORITE DE LA C.E.C.A.

M. W. RENNER a été nommé directeur du bureau de la Haute Autorité en Amérique latine. La création de ce bureau a été décidée, mais l'on attend encore le choix de l'endroit où il sera établi.

Travaux

1) REALISATION DU MARCHÉ COMMUN.

★ La Commission a communiqué au Conseil et aux gouvernements des Etats membres, début octobre, son programme d'accélération dans la réalisation du Marché Commun, programme qui prend le nom de : « INITIATIVE 1964 ». Une anticipation dans la réalisation de l'Union douanière ne constitue pas, de l'avis de la Commission, une nouvelle accélération, mais simplement le maintien du rythme acquis. La communication de la Commission prévoit les éléments suivants :

I. — Union douanière.

La Commission estime que le moment est maintenant venu pour fixer la date de l'achèvement de l'Union dou-

nière et que celle-ci devrait être réalisée au 1^{er} janvier 1967.

La Commission propose qu'au 1^{er} janvier 1965, les Etats membres réduisent à nouveau de 15 % la perception douanière totale, conformément à l'article 14, paragraphe 4 du Traité ; à cette date, les droits de douane devraient être réduits, pour chaque produit, d'au moins 10 % par rapport au droit de base ; la réduction peut toutefois être limitée à 5 % dans certains cas particuliers.

Au 1^{er} janvier 1966, les Etats membres réduiraient à nouveau de 15 % la perception douanière totale ; à cette occasion, les droits de douane seraient encore réduits, pour chaque produit, d'au moins 10 % par rapport au droit de base. Au 1^{er} janvier 1967, pour les produits industriels, les droits de douane qui subsisteraient seraient supprimés.

En ce qui concerne les produits agricoles — ceux qui comportent des droits de douane ou des « éléments fixes » — l'accélération prévoit une abolition de ces droits pour le 1^{er} janvier 1968.

La Commission présentera également en temps opportun et si possible, avant 1966, des dispositions visant la définition de l'origine des marchandises, l'application de droits anti-dumping et compensateurs, les principes concernant la définition de la valeur en douane, l'élaboration de dispositions communes en matière de trafic de perfectionnement, unification des dispositions nationales relatives aux franchises à caractère économique, aux entrepôts douaniers et aux ports francs, l'élaboration d'une procédure de gestion des contingents tarifaires communautaires, l'élaboration de règles communes pour l'application uniforme du tarif douanier commun.

II. — Politique monétaire.

La Commission estime que les objectifs définis dans son programme d'action d'octobre 1962 ont encore gagné en actualité et qu'il faut les examiner à la lumière de l'expérience. L'interpénétration commerciale réalisée entre-temps entre les Etats membres rend toujours plus urgents des progrès dans le domaine de la politique monétaire.

La Commission présentera dans les meilleurs délais au Conseil des propositions en vue de la réalisation progressive de l'union monétaire. Le Comité Monétaire de la C.E.E. et le Comité des Gouverneurs des Banques Centrales des Etats membres seront consultés au préalable sur ces propositions.

III. — Politique sociale.

Dans le domaine social la Commission met principalement l'accent sur deux actions. Comme elle l'a indiqué dans le programme d'action d'octobre 1962, la Commission a conclu de l'expérience des premières années à la « nécessité d'attribuer au Fonds non seulement le rôle d'un organisme de compensation des dépenses supportées par les divers Etats membres pour la rééducation professionnelle mais encore la possibilité de susciter dans ce domaine des initiatives et des expériences dans les divers pays, qui lui permettront d'atteindre intégralement ses objectifs ».

La deuxième action est de caractère plus général. La Commission voudrait appeler l'attention des Etats membres sur la nécessité d'intensifier la collaboration étroite prévue par l'art. 118 en vue de favoriser l'harmonisation dans le progrès des conditions de vie et de travail. L'équilibre général voulu par le Traité rend indispensable, en effet,

qu'un progrès sensible soit réalisé dans ce domaine, sur la base des programmes de travail qui ont été présentés par la Commission aux six gouvernements. Une telle harmonisation contribuerait d'ailleurs à faciliter la réalisation même de l'union économique dans la mesure où la différence des régimes nationaux crée soit des disparités qui altèrent les conditions de concurrence, soit des obstacles aux échanges.

★ La République fédérale d'Allemagne a demandé que les droits du tarif douanier commun sur les produits industriels qui servent de base au calcul du rapprochement tarifaire soient réduits temporairement de 25 % par voie de suspension, en application de l'article 28 du Traité de Rome.

L'abaissement demandé serait à tout moment réversible. Cette réduction des droits pourrait être rapportée s'il apparaissait que les résultats sont préjudiciables au développement de la Communauté ou si l'on ne parvenait pas à aplanir les difficultés qui pourraient en résulter pour certains Etats membres.

La suspension devrait prendre effet à la date la plus rapprochée possible et être limitée au 31 décembre 1965. Le Gouvernement fédéral est persuadé que la réduction des droits de douane ne s'impose pas seulement pour des considérations de politique économique mais constitue également pour la Communauté une mesure judicieuse.

De l'avis du Gouvernement fédéral le développement économique de la C.E.E. exige une réduction sensible des droits extérieurs appliqués par les Etats membres vis-à-vis des pays tiers en ce qui concerne les produits industriels.

Cette réduction exercerait sur les tarifs douaniers nationaux une incidence optimale qu'il serait impossible d'obtenir par le moyen d'une simple réduction arithmétique, en raison des dispositions du Traité de la C.E.E. relatives au rapprochement. L'alignement des tarifs nationaux sur les taux du tarif douanier commun applicables après la suspension permettra de réduire uniformément l'écart de 60 % existant entre les droits initiaux de chaque pays et les droits réduits du tarif douanier commun.

Etant donné les tendances inflationnistes de l'économie, l'élargissement des possibilités en matière de consommation et d'investissements, consécutive à une augmentation des importations en provenance de pays tiers poserait à certains Etats membres, de graves problèmes en ce qui concerne la balance des paiements. Cependant l'avantage résultant d'importations sensiblement accrues pour leurs efforts de stabilisation l'emporte sur la perte en devises qui en est le corollaire.

Il y a lieu de tenir compte en outre du fait que une telle suspension n'aggraverait que faiblement et seulement pour une brève période la situation de la balance commerciale de la Communauté ; en effet, étant donné la situation actuelle de l'économie mondiale, il est permis de supposer qu'une grande partie des recettes supplémentaires que les pays tiers obtiendraient de livraisons supplémentaires à la Communauté reviendraient, dans les pays de la Communauté, directement ou indirectement sous forme de recettes supplémentaires au titre des exportations.

En ce qui concerne la politique douanière de la Communauté à l'égard des pays tiers, un abaissement du tarif douanier commun, représenterait, de l'avis du Gouvernement allemand, une contribution importante de l'Europe à la solidarité du monde libre, à l'intensification des relations

commerciales avec les pays en voie de développement et, d'une manière générale, au rétablissement d'un équilibre entre la C.E.E. et le reste du monde. En outre les négociations du Kennedy-Round ne seraient pas rendues plus difficiles par un abaissement temporaire du tarif douanier commun. La limitation de la durée de la suspension exclut par elle-même qu'il soit préjugé des résultats des négociations du G.A.T.T.

2) CONCURRENCE.

★ Après une recommandation tendant à faire cesser une infraction aux dispositions du Traité en matière d'ententes (affaire Convention Faïence), et après trois attestations négatives (affaire Grosfillex, Bendix et Vitapro), la Commission a pris une première décision de condamnation en date du 25 septembre.

L'interdiction concerne un contrat, passé entre la société allemande Gründig et la S.A.R.L. Consten à Paris, selon lequel une protection territoriale absolue s'ajoute à la concession exclusive. Grâce à cette protection territoriale, Consten devrait être le seul distributeur à pouvoir offrir en France les produits de la marque Gründig.

La Commission a estimé que l'organisation de vente en question constitue une restriction de concurrence.

En raison de l'importance de cette décision, un commentaire spécial lui sera consacré dans le prochain numéro.

La Commission par ailleurs a informé un certain nombre d'entreprises, qu'elle est d'avis, après un examen provisoire, que les ententes notifiées par ces entreprises sont incompatibles avec l'article 85 du Traité instituant la C.E.E. et qu'elles ne peuvent pas bénéficier des dispositions de l'article 85 § 3.

Cette communication a pour conséquence que, conformément au règlement n° 17, la Commission peut, lors d'une décision définitive, appliquer des amendes pour des actes futurs posés dans le cadre du fonctionnement de l'entente notifiée. Les parties à l'entente perdent donc le bénéfice des mesures d'exception en matière d'amendes, que le règlement n° 17 prévoit pour les actes indiqués ci-dessus.

Ce premier cas d'application de l'article 15 § 6, du règlement n° 17 concerne un système d'exclusivités collectives comparables à celui de la Convention Faïence qui entre temps a été annulé conformément à une recommandation de la Commission. Le système d'exclusivité dont il

s'agit en l'occurrence est renforcé par des accords bilatéraux.

3) MARQUE EUROPEENNE.

La Commission diffusera avant la fin de l'année l'avant-projet de convention portant création d'une marque européenne. Ainsi qu'il a été fait pour l'avant-projet de convention relatif au brevet européen, le document sera amplement diffusé et les milieux économiques et juridiques intéressés seront invités à faire connaître leurs observations et remarques.

4) POLITIQUE ECONOMIQUE.

La décision du 15 avril du Conseil, qui fixe la procédure d'élaboration d'un programme de politique économique à moyen terme de la C.E.E., prévoit que ce programme doit être établi notamment sur la base d'études prospectives faites par un groupe d'experts fonctionnant auprès de la Commission.

Ce groupe a tenu sa première réunion les 29 et 30 septembre. Ce groupe sera présidé par M. Kervyn de Lettenhove, Secrétaire Général du Bureau de Programmation belge.

Le groupe a discuté et arrêté son programme de travail.

5) POSTES ET TELECOMMUNICATIONS.

Les Ministres des Postes et Télécommunications des six pays de la Communauté se sont réunis à Bruxelles les 7 et 8 septembre, pour étudier les possibilités d'unifier les politiques nationales dans les domaines relevant de leur compétence. Les ministres ont convenu de réaliser par étapes un tarif postal européen, en commençant par les lettres et les cartes postales, pour parvenir à un territoire postal communautaire unique. Un groupe d'experts a été en outre chargé d'étudier les aspects techniques relatifs aux liaisons postales aériennes nocturnes et à l'harmonisation des divers réseaux. Les ministres ont également examiné les problèmes de la mécanisation postale d'une part, les possibilités d'une tarification téléphonique unique, basée exclusivement sur les distances kilométriques sans tenir compte des frontières politiques ainsi que le problème des relations téléphoniques intra-communautaires par câbles hertziens, d'autre part. Les six ministres ont aussi pris contact avec le président de la Commission, afin d'examiner les modalités par lesquelles les questions relatives aux postes et télécommunications pourront s'insérer dans les travaux de la C.E.E.

II. - LA C.E.E., LES PAYS ASSOCIÉS ET LES PAYS TIERS

1) Turquie

★ Le gouvernement turc a adressé au Conseil une nouvelle note exprimant sa préoccupation pour le retard dans l'entrée en vigueur de l'accord d'association avec la C.E.E. et formulant des suggestions quant aux mesures qui pourraient être prévues pour remédier aux inconvénients découlant de ce retard.

Les mesures suggérées concernent le tabac, les raisins secs, les figues sèches et les noisettes. L'accord d'association pourrait entrer en vigueur avant la fin de l'année,

si l'Italie — seul pays ne l'ayant pas encore fait, pouvait déposer ses instruments de ratification de l'accord dans des délais très brefs.

★ Dans le cadre du G.A.T.T., où est actuellement à l'étude l'accord d'association Turquie-C.E.E. du point de vue de sa compatibilité avec l'accord général, le représentant de la Grèce a mis en cause la légitimité des contingents tarifaires préférentiels que la C.E.E. accorde à la Turquie. Dans les milieux communautaires on estime qu'il n'est pas possible que la C.E.E. trouve normal que son

partenaire grec en vienne à mettre en cause l'accord conclu avec la Turquie.

2) Algérie

La Commission, dans un rapport transmis au Conseil, insiste sur la nécessité de trouver une solution à la situation actuelle des relations avec l'Algérie, caractérisée par le maintien d'un régime préexistant à l'indépendance de ce pays — assimilation au territoire métropolitain français — alors qu'aucun accord est intervenu entre la C.E.E. et l'Algérie. La Commission se réserve le droit de considérer l'Algérie comme pays tiers si aucun accord n'était réalisé rapidement.

3) Amérique latine

Les Pays d'Amérique latine ont demandé à la Commission d'organiser un deuxième cycle de réunions entre les deux parties en vue d'aborder des problèmes concrets — le premier cycle ayant eu un caractère informatif — sur la base des conclusions de la Conférence mondiale de l'O.N.U. sur le commerce et le développement ainsi que du mémorandum que ces pays avaient adressé à la Commission en février 1964.

4) Antilles néerlandaises

A la suite de la ratification par les Etats membres de la Convention portant révision du Traité C.E.E. en vue de rendre applicable aux Antilles néerlandaises le régime spécial d'Association défini dans la IV^e Partie de ce Traité, du Protocole relatif aux importations dans la C.E.E. de produits pétroliers raffinés aux Antilles néerlandaises, de l'Annexe et de l'Acte final, ces textes, qui avaient été signés à Bruxelles le 13 novembre 1962, entrent en vigueur le 1^{er} octobre 1964.

A partir de cette date s'applique aux Antilles néerlandaises le régime d'association prévu par la IV^e Partie du Traité et les textes d'application de celui-ci, notamment la décision du Conseil du 25 février 1964 relative à l'association des pays et territoires d'outre-mer à la C.E.E.

Cette décision fixe jusqu'au 31 mai 1969 les modalités du régime d'association applicable aux pays et territoires d'outre-mer entretenant avec les Pays-Bas ou la France des relations particulières. Dans le cadre de cette décision, ces pays et territoires doivent bénéficier notamment pour des investissements économiques et sociaux du concours financier du Fonds européen de Développement et de la Banque Européenne d'Investissement pour un montant global de 70 millions de dollars.

Association des juristes européens

COLLOQUE EUROPEEN DE DROIT DE TRAVAIL

(Nice, 13, 15 mai 1964)

ORGANISE par l'Association des juristes européens, le colloque européen de droit du travail dont le but est de permettre la confrontation des législations du travail dans l'Europe des Six, en vue de parvenir à leur unification dans le cadre du Marché Commun, s'est tenu au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice, en présence de deux cents délégués, les 13, 14 et 15 mai 1964.

I. — La première séance de travail a été consacrée à l'organisation des juridictions de travail. Les rapporteurs ont présenté l'exposé des règles de compétence des juridictions de droit du travail dans les six pays de la C.E.E. Successivement MM. MAYER-MALY (Cologne), LAGASSE (Louvain), SECCO (Gênes), RODEN (Luxembourg), BRUNEAU (Paris) ont souligné les caractéristiques de l'organisation judiciaire spécialisée. Le rapporteur général M^{re} LAPRA a fait la synthèse des divers systèmes.

Les systèmes nationaux très divers prévoient soit une composition paritaire professionnelle de patrons et d'ouvriers dans les conseils de prud'hommes (en France et en Belgique), soit des juges du travail au sein des tribunaux civils (en Italie). L'Allemagne et le Luxembourg jouissent d'un système intermédiaire avec un magistrat entouré d'assesseurs, patrons et ouvriers. Les représentants des centrales syndicales intervinrent dans les débats pour exprimer la volonté de leurs organisations de maintenir la composition paritaire professionnelle. Les autres questions soumises à la discussion par le rapport général de M^{re} LAPRA, Avocat à la Cour de Lyon, l'ont été dans le cadre d'un essai d'harmonisation des droits européens : uniformisation

des procédures et développement et perfectionnement des préliminaires de conciliation, autonomie des tribunaux du travail par rapport aux tribunaux de droit commun et aux autres juridictions sociales.

II. — Le deuxième sujet était consacré à une étude à la lumière du droit interne des Etats membres et du droit interne communautaire, de la situation juridique des travailleurs exerçant leur activité à l'étranger soit pour le compte d'employeurs de leur pays d'origine, soit pour le compte d'employeurs du pays où s'établit et s'exerce le contrat autant que sur l'application de la convention collective.

Les congressistes ont examiné quelle sera la loi applicable et quelle sera la convention qui devra être mise en vigueur. MM. les P^{res} SECCO, de Gênes, MAYER-MALY, de Cologne, LAGASSE, de Louvain et AUDINET, d'Aix-en-Provence, ont confronté leurs points de vue sur les critères à adopter : lieu du principal établissement ? Lieu d'exercice du contrat ? Ou lieu de conclusion du contrat ?

III. — Le troisième sujet se rapportait à la préparation d'un accord collectif européen des centrales syndicales pour choisir des solutions type concernant les conventions collectives applicables dans le cadre de la libre circulation des travailleurs.

Sous la présidence de M. Jean DUJONG, député du Grand-Duché du Luxembourg, les rapporteurs ont donné un aperçu du droit positif dans le domaine des conventions collectives qui n'ont pas le même caractère impératif

dans les six pays de la Communauté. Priront la parole à ce sujet : MM. SECCO, MAYER-MALY, LAGASSE et M^e PECOUT, substituant M^e MOURIESSE. Le rapporteur général M^e Pierre-Edouard WEILL, Avocat à la Cour de Paris,

en conclusion émit le vœu que soit étudié le projet de conventions collectives à l'échelle européenne.

Sur chacun des trois sujets, le colloque devait voter une résolution.

COLLOQUE DE PARIS

(4, 5 et 6 décembre 1964)

LE GROUPEMENT D'ENTREPRISES VU A L'ECHELLE EUROPEENNE

L'ASSOCIATION DES JURISTES EUROPEENS organise les 4, 5 et 6 décembre 1964, au Centre Français de Droit Comparé, 28, rue Saint-Guillaume, un colloque relatif à l'étude comparée dans les pays du Marché Commun du groupement d'entreprises et à la recherche des formules de groupements d'entreprises à l'échelle européenne.

Ce colloque sera présidé par M. Maurice ROLLAND, Conseiller à la Cour de cassation, Président de l'Association des Juristes Européens.

Parmi les rapports qui y seront présentés, notons un exposé introductif de M. Léon LABBE, avocat aux Conseils ; des rapports de Maître Ernest MASSIN, Agréé au Tribunal de Commerce de la Seine, sur les différentes formes actuellement revêtues par les groupements d'entreprises en France : association en participation, société de fait, grou-

pement sans association, étude des avantages et inconvénients d'ordre juridique des différentes formes de groupements d'entreprises ; de M. BLANCHER, professeur à la Faculté Libre de Droit de Paris, sur l'aspect fiscal de chacune des formes françaises de groupements d'entreprises ; de M. Michel VASSEUR, professeur à la Faculté de Droit de Lille, sur l'aspect des groupements d'entreprises par rapport à la législation des ententes.

Des juristes allemand, italien, belge, néerlandais et luxembourgeois doivent également présenter des rapports sur les aspects de ces questions dans leur droit interne.

Le rapport général est confié à M. le Doyen HOUIN, professeur à la Faculté de Droit et des Sciences Economiques de Paris.

Le résultat des travaux fera l'objet d'une publication.

Colloques sur le cinéma européen

Au cours des derniers douze mois les Colloques Internationaux dédiés aux problèmes de l'Industrie Cinématographique n'auront pas manqué : à Munich en octobre, à Bruxelles en décembre 1963, à Berlin en avril et enfin à Vienne en mai 1964.

La raison en est, sans doute, que ce secteur est aux

prises avec des problèmes qu'il ne peut éluder, qu'il s'agisse de l'adaptation de cet Art et Industrie aux nouvelles conditions économiques et juridiques qui prévalent dans l'Europe des Six, ou de l'adaptation de ce spectacle aux nouveaux modes de vie de l'homme de 1960 ou encore, qu'il s'agisse de ces deux facteurs à la fois.

COLLOQUE SUR LA PRODUCTION DES FILMS EN BELGIQUE

(Bruxelles, 2 au 6 décembre 1963)

L'UNIVERSITE Libre de Bruxelles, Institut de Sociologie Solvay, a organisé du 2 au 6 décembre un Colloque dont l'objet était de dégager les conditions dans lesquelles pourraient être jetées les bases d'une production cinématographique belge de long métrage.

A cet effet, J. C. BATZ, secrétaire du Séminaire du Film de l'Institut de Sociologie et auteur d'un livre récemment publié, « A propos de la crise de l'Industrie du Cinéma », avait rédigé un rapport dont la valeur fut unanimement soulignée par les participants du Colloque.

L'analyse avait conduit J. C. BATZ à proposer une aide au Cinéma belge qui, faute de pouvoir être alimentée par une taxe additionnelle sur les prix des places devrait l'être par budget d'Etat et qui, faute de pouvoir être attribuée selon un procédé sélectif et ce tant avant tournage qu'après tournage. Mais le double souci des organisateurs avait été d'élargir le débat au-delà des frontières nationales et de ne pas ignorer l'existence d'un autre mode de distraction par l'image animée : aussi les débats comportaient-ils une journée d'étude consacrée aux « Rapports Cinéma-Télévision », et une autre au « Cinéma dans le Marché Commun ».

C'est ainsi que H. MERCELLON (1), analysant la con-

currence que les différents Mass-Média exercent les uns sur les autres souligna « la malédiction » de l'économie de ces secteurs alors qu'une politique générale des Mass-Médias se fait chaque jour plus impérative. M. ERRERA (2), s'attacha à décrire la spécificité respective du Cinéma et de la Télévision et des conséquences qui pouvaient en être tirées. M. LYON-CAEN (3), traitant de l'utilisation des films de Cinéma par la Télévision, montra notamment que la main-d'œuvre cinématographique n'était pas rétribuée en prévision d'une utilisation ultérieure de l'œuvre filmique par la Télévision, l'une et l'autre étant régies, pour des raisons accidentelles et d'ordre historique, par des articles différents de la Convention de Berne, lesquels n'offrent pas le même degré de protection.

Avec M. VANGERMEER (professeur à l'Université et directeur général de la Radio-Télévision belge d'expression française), devait être connu le point de vue de la Télévision belge, celle-ci faisant preuve d'un grand esprit de coopération vis-à-vis du Cinéma, ce qui ne manqua pas d'impressionner fortement l'auditoire et notamment les participants français.

(2) Auditeur au Conseil d'Etat (Paris) et rapporteur du Groupe de Travail « Cinéma » au « Plan ».

(3) Professeur à l'Université de Paris (Faculté de Droit), auteur d'un « Traité Economique et Pratique du Droit du Cinéma Français et Comparé ».

(1) Professeur d'Economie Politique (Université de Dijon) et auteur de plusieurs ouvrages et articles sur l'économie du Cinéma.

Dans un débat conduit par M. RIFFLET (attaché au Cabinet du Ministre de l'Education Nationale et de la Culture et Directeur du Centre d'Etudes de Sociologie et d'Economie Européenne) devaient être abordés les aspects européens du Cinéma. Après un exposé d'ordre général prononcé par Cl. DEGAND (4), G. LYON-CAEN devait reprendre, en ce qui concerne les œuvres cinématographiques et la portée que peut avoir le Traité de Rome à cet égard, une argumentation proposée dans un article récent de la revue « Revue trimestrielle de Droit Commercial » (5). Ensuite M^e CATALANO (ancien juge à la Cour de Justice Européenne), se refusant à défendre le plan européen de financement élaboré par le C.I.C.E. (6) présenta une analyse des principes pouvant justifier une aide au Cinéma Européen. L'intervention de plusieurs hauts fonctionnaires de la Commission Européenne et notamment de M. A. SACLE anima des débats qui ne parurent pas conduire à la conciliation des points de vue en présence. D'autre part, le point de vue de l'exploitation avait été précisé par la voix de M. A. TRICHET faisant état d'une récente prise de position de l'U.I.E.C. (7).

(4) Chef du Service Documentation du Centre National du Cinéma (Paris) et auteur, à titre privé, de nombreuses études sur les problèmes d'Intégration Européenne du Cinéma (on cite plus loin l'étude présentée à Berlin par le même auteur au sujet de l'intégration européenne du Film).

(5) N° 2, avril/juin 1963.

(6) Comité de l'Industrie Cinématographique Européenne, groupant les branches Production et Distribution de Films dans les Six Pays.

(7) Union Internationale de l'Exploitation Cinématographique, groupant les Directeurs de Cinéma de nombreux pays, européens et non européens, et comportant un sous-groupement des Six pays de la C.E.E.

Une dernière Journée de débat devait permettre à M. JEAN, Conservateur du Registre Public de la Cinématographie Française, de décrire les modalités pratiques de fonctionnement d'un Registre Public, les participants belges étant tout particulièrement intéressés puisqu'il est dans leur intention de créer le plus rapidement possible un Registre Public belge du Cinéma.

A ce Colloque auquel des artistes français avaient apporté leur participation (Gérard OURY, Michèle MORGAN, Françoise ROSAY, Jacques CHARRON) une conclusion devait être tracée par les discours prononcés par M. JANNE (8), ministre de l'Education et de la Culture, et par M. VERMEYLEN, ministre de la Justice, la synthèse étant tirée par M. A. DOUCY, président de la Faculté des Sciences Sociales Politiques et Economiques de Bruxelles.

Les Belges se montrèrent décidés à tout mettre en œuvre, sur la base des travaux du Colloque, pour favoriser l'éclosion d'une production cinématographique belge (6 à 8 films par an) qui, selon le rapporteur J. C. BATZ, devrait présenter les trois qualités suivantes : continue, estimable, compétitive.

Et de ce fait, au cours du printemps 1964, devait être mis au point le texte d'un projet de loi instituant un fonds de financement du film belge, une annexe du texte prévoyant la création d'un Registre Public du Film sur le modèle français.

(8) M. JANNE est, par ailleurs, Directeur de l'Université Libre de Bruxelles ; M. VERMEYLEN étant, quant à lui, Président du Séminaire Cinéma de cette Université.

COLLOQUE DE BERLIN

(23 au 25 avril 1964)

CETTE manifestation constituait la VI^e Journée d'Etudes de l'Institut du Droit du Cinéma et de la Télévision (« Institut für Film und Fernsehrecht ») dont le siège est à Munich et qu'anime le D^r G. Roeber (9).

Conformément à la mission qu'exprime le titre de l'Institut, les Journées d'Etudes de Berlin ne séparèrent pas le Cinéma de la Télévision, confirmant en cela l'opinion exprimée en 1961 à Bruxelles (10) par J. FLAUD selon laquelle on assistait à l'avènement « d'une seule grande famille professionnelle de l'image animée sonore ».

Ouvertes avec le patronage de M. W. KIRSCH, sénateur berlinois pour la Justice, à l'Université Libre de Berlin, les Journées, après un discours d'introduction du D^r ROEBER, donnèrent lieu aux exposés suivants :

— **Le Droit du Film et le Droit de la Télévision en tant que problème d'harmonisation**, par le D^r E. HIRSCH, de l'Université Libre de Berlin.

(9) « L'Institut de Droit du Cinéma et de la T.V. » est évidemment dédié essentiellement à l'Etude des questions juridiques. Il se différencie en cela de la « Société Allemande d'Etudes du Cinéma et de la Télévision » anémiée à Bonn par le P^r E. FELDMANN : celle-ci, qui coordonne son action avec les Sociétés sœurs de Suisse (Zurich) et de l'Autriche (Vienne), s'est surtout consacrée aux problèmes d'ordre sociologique soulevés par le média film, et, accessoirement, aux problèmes relevant de l'économie.

(10) Première Conférence Européenne du Cinéma et de la Télévision. — Cf. « Revue du Marché Commun », n° 55 de février 1963, page 76.

— **Les règles de concurrence du Marché Commun et la propriété intellectuelle**, par le D^r F. HEPP, de Paris.

— **Point de vue italien sur le Film et la Télévision dans l'Intégration Européenne**, par le P^r L. GERACI, Directeur du Centre International d'Etudes Juridiques de Venise.

— **Le Film allemand dans l'Intégration Européenne**, par le D^r H. SCHWERIN, de Berlin.

— **Les bases économiques de l'Intégration Européenne du Film**, par Cl. DEGAND, de Paris.

— **L'Intégration Européenne du Film et de la Télévision en ses aspects culturels, politiques et structurels**, par M. R. DUMONT du VOITEL, du Service d'Information de la C.E.E., de Bruxelles.

Le Colloque de Berlin devait malheureusement se révéler moins animé que celui de Bruxelles. En effet, les exposés ne furent pratiquement suivis d'aucun débat, malgré la présence, dans l'assistance, des responsables de plusieurs associations patronales du Cinéma allemand.

Il devait en être de même des « Journées Internationales » tenues à Vienne pour la sixième fois, en mai 1964 : le thème « Economie » auquel une journée avait été consacrée ne suscita pas d'échanges de vue entre orateurs et participants.

Pourtant il apparaît plus que jamais nécessaire que les professionnels du film des six pays réfléchissent au destin

de leur industrie et formulent des propositions constructives. En effet, non seulement plusieurs nouvelles Directives-Cinéma sont en préparation, par application du programme général de libération des Services et de l'Etablissement,

mais il semble que la Commission soit maintenant décidée à promouvoir l'élaboration d'une politique globale du Cinéma européen, le problème du financement n'étant pas un des moindres facteurs d'une telle politique.

COLLOQUE DE BARCELONE

(19-24 octobre 1964)

C'est dans la même perspective qu'à l'occasion du II^e Salon de l'Image et du Son et de la VI^e Semaine Internationale du Cinéma en couleur, les Espagnols ont organisé un colloque sur « **Le cinéma et le Marché Commun** ».

Les Autorités de tutelle de l'industrie cinématographique espagnole, qui viennent d'élaborer un nouveau statut du cinéma (Décret du 19 août prenant effet le 1^{er} janvier 1965), attachent un prix tout particulier à ne pas se couper des autres cinématographies européennes. Cette attitude s'explique d'autant plus qu'il existe des accords de coproduction cinématographiques entre l'Espagne et plusieurs pays voisins et que l'Espagne envisage de plus en plus sérieusement son entrée dans la C.E.E.

La partie essentielle des débats de ces Journées d'Etudes s'engagea à la suite d'un exposé de Cl. DEGAND (Paris) qui analysa la situation du cinéma dans le Marché Commun sous les différents angles suivants :

a) Nature véritable du Marché Commun institué par le Traité de Rome et réactions de l'industrie cinématographique.

b) Modalités du protectionnisme en matière de cinéma, notamment les régimes d'aide au film.

c) Analyse des régimes d'aide, réactions de la Com-

mission Européenne et conjoncture économique du cinéma européen en 1964.

d) Esquisse du programme d'action que devraient se donner les six industries cinématographiques confrontées, à la fois par une chute de la demande et la nécessité de faire l'Europe.

Parmi les conférenciers étrangers ayant participé à ce colloque, il convient de citer J. C. BATZ (Université Libre de Bruxelles) et A. FILSON (Syndicat anglais des producteurs de films).

Au titre des manifestations européennes auxquelles a donné lieu récemment le cinéma, on peut noter enfin l'organisation par le service commun de presse et d'information des Communautés Européennes des **Journées d'Etudes du film européen**, qui se tiennent à Bruxelles, du 3 au 7 novembre 1964.

Ces Journées d'Etudes préparées en coopération avec les pays membres de la Communauté Européenne et l'Association Européenne des Enseignants ont pour but d'encourager la création et la diffusion de films d'esprit européen (*).

(*) A noter que sur intervention de dernière heure du Quai d'Orsay, la délégation française prévue pour ces « Journées » a dû renoncer à sa participation.

AU JOURNAL OFFICIEL DES COMMUNAUTÉS EUROPÉENNES

RELEVÉ D'ACTES PUBLIÉS PAR LES INSTITUTIONS DE LA C.E.E. EN SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1964

Dépouillement du n° 140 au n° 154 du 7 octobre 1964

CONSEIL

RÈGLEMENTS.

Règlement n° 118/64/C.E.E. du Conseil, du 22 septembre 1964, portant modification des règlements n°s 20, 21 et 22 du Conseil en ce qui concerne les modalités de fixation du montant des prélèvements et des prix d'écluse envers les pays tiers dans les secteurs de la viande de porc, des œufs et de la viande de volaille (147).

Règlement n° 119/64/C.E.E. du Conseil, du 22 septembre 1964, portant fixation du montant des prélèvements envers les pays tiers pour le porc, la viande de porc et les produits à base de viande de porc (147).

Règlement n° 120/64/C.E.E. du Conseil, du 22 septembre 1964, portant prorogation et adaptation de certaines dispositions relatives à la restitution à la production pour les amidons et féculs (147).

Règlement n° 121/64/C.E.E. du Conseil, du 22 septembre 1964, relatif au régime applicable aux riz et bri-

sures de riz originaires des Etats africains et malgache associés et des pays et territoires d'outre-mer (147).

64/539/C.E.E. : Amendement à l'annexe D du règlement n° 3 concernant la sécurité sociale des travailleurs migrants (154).

DÉCISIONS.

64/530/C.E.E. : Décision du Conseil, du 22 septembre 1964, portant prorogation de l'autorisation donnée le 16 juillet 1964 à la République italienne de suspendre à l'égard des pays tiers ses droits applicables aux animaux vivants de l'espèce bovine, des espèces domestiques, autres, d'un poids unitaire n'excédant pas 340 kilogrammes, de la position ex 01.02 A II (148).

64/531/C.E.E. : Décision du Conseil, du 22 septembre 1964, prorogeant l'autorisation donnée le 30 juillet 1964 à la République italienne de suspendre, à l'égard des pays tiers, ses droits applicables aux viandes de l'espèce-

ce bovine domestique, congelées, destinées, sous contrôle douanier, à la transformation, de la position ex 02.01 A II (148).

ACTES INTERNATIONAUX.

64/532/C.E.E. : Entrée en vigueur de la convention portant révision du traité instituant la Communauté économique européenne en vue de rendre applicable aux **Antilles néerlandaises** le régime spécial d'association défini dans la quatrième partie de ce traité (150).

64/533/C.E.E. : Convention portant révision du traité instituant la Communauté économique européenne en vue de rendre applicable aux **Antilles néerlandaises** le régime spécial d'association défini dans la quatrième partie de ce traité (150).

64/534/C.E.E. : Protocole relatif aux importations dans la Communauté économique européenne de produits pétroliers raffinés aux **Antilles néerlandaises** (150).

64/535/C.E.E. : Acte final (Antilles néerlandaises) (150).

COMMISSION

RÈGLEMENTS.

Règlement n° 122/64/C.E.E. de la Commission, du 25 septembre 1964, modifiant certaines dispositions du règlement n° 73/64/C.E.E. de la Commission (147).

Règlement n° 123/64/C.E.E. de la Commission, du 28 septembre 1964, instituant certaines dispositions transitoires relatives au prélèvement applicable aux **brisures de riz** (147).

Règlement n° 124/64/C.E.E. de la Commission, du 28 septembre 1964, adaptant et fixant les prix d'écluse pour les porcs et produits à base de **viande de porc** pour les importations effectuées entre le 1^{er} octobre et le 31 décembre 1964 (147).

Règlement n° 125/64/C.E.E. de la Commission, du 28 septembre 1964, révisant le prix de seuil des **brisures de riz** fixé par la République française pour la campagne 1964-1965 (149).

Règlement n° 126/64/C.E.E. de la Commission, du 29 septembre 1964, fixant des coefficients d'équivalence entre la qualité de **seigle** en provenance de la Turquie et le standard de qualité fixé pour le prix de seuil (149).

Règlement n° 127/64/C.E.E. de la Commission, du 29 septembre 1964, déterminant les frais techniques de dénaturation du **blé** et du **seigle** pour les campagnes 1962-1963 et 1963-1964 (149).

Règlement n° 128/64/C.E.E. de la Commission, du 29 septembre 1964, fixant la qualité minimale à laquelle le **blé tendre** ou le **seigle** doivent répondre pour être considérés comme propres à la consommation humaine (149).

Règlement n° 129/64/C.E.E. de la Commission, du 29 septembre 1964, fixant le volume de la consommation totale annuelle de l'industrie pour les besoins intérieurs, dans le secteur des **céréales** (149).

Règlement n° 130/64/C.E.E. de la Commission, du 29 septembre 1964, modifiant les règlements n° 77 et 96/64/C.E.E., en ce qui concerne les parties de **volailles de basse-cour** (149).

Règlement n° 131/64/C.E.E. de la Commission, du 29 septembre 1964, adaptant et fixant les prix d'écluse pour

les **œufs de volailles en coquille** et les **volailles vivantes et abattues** et fixant le montant des prélèvements envers les pays tiers pour les **œufs en coquille** de volailles, les **volailles vivantes** d'un poids n'excédant pas 185 g et les **volailles abattues**, pour la période du 1^{er} octobre au 31 décembre 1964 (149).

Règlement n° 132/64/C.E.E. de la Commission, du 29 septembre 1964, prorogeant la validité du règlement n° 5/64/C.E.E. de la Commission (149).

PRODUITS TRANSFORMÉS À BASE DE CÉRÉALES.

Règlement n° 133/64/C.E.E. de la Commission, du 30 septembre 1964, relatif à la fixation d'un montant supplémentaire pour les **œufs de volailles en coquille** (151).

DÉCISIONS.

64/509/C.E.E. : Décision de la Commission, du 31 août 1964, portant fixation des prix C.A.F. du **riz** et des **brisures** (140).

64/510/C.E.E. : Décision de la Commission, du 31 août 1964, déterminant les primes s'ajoutant aux prélèvements et les montants à soustraire ou à ajouter dans le calcul des restitutions, dans les régimes de préfixation applicables aux échanges de **riz** et de **brisures** avec les pays tiers (140).

64/511/C.E.E. : Décision de la Commission du 31 août 1964, portant fixation des prix franco frontières du **riz** et des **brisures** (140).

64/512/C.E.E. : Décision de la Commission, du 31 août 1964, fixant l'abattement sur le prélèvement applicable aux importations de **riz** décortiqué dans les Etats membres non producteurs (140).

64/513/C.E.E. : Décision de la Commission, du 1^{er} septembre 1964, relative à la fixation, pour le mois de septembre de l'année 1964, des moyennes arithmétiques des **prélèvements agricoles** envers les pays tiers devant servir de base au calcul du prélèvement compensateur institué en vertu de l'article 10 du traité pour les produits faisant l'objet du règlement n° 16/64/C.E.E. du Conseil (140).

64/526/C.E.E. : Décision de la Commission, du 9 septembre 1964, relative au recours de la République française à l'article 115 alinéa 1 du Traité, pour exclure du **traitement communautaire** certains produits originaires de pays tiers et mis en libre pratique dans les autres Etats membres (146).

64/527/C.E.E. : Décision de la Commission, du 9 septembre 1964, relative au recours de la République française à l'article 115 alinéa 1 du traité, pour exclure du **traitement communautaire** certains produits originaires de pays tiers et mis en libre pratique dans les autres Etats membres (146).

64/528/C.E.E. : Décision de la Commission, du 11 septembre 1964, modifiant sa décision du 31 juillet 1964, portant nouvelle modification de sa décision du 28 novembre 1963 autorisant la perception de taxes compensatoires à l'importation, dans la République française, de **glucose** (dextrose) en provenance de certains Etats membres (146).

64/529/C.E.E. : Décision de la Commission, du 15 septembre 1964, relative au recours de la République fédérale d'Allemagne à l'article 115 alinéa 1 du traité pour exclure du **traitement communautaire** les **carpes**, originaires de Yougoslavie et mises en libre pratique dans les autres Etats membres (146).



AIR FRANCE

spécialiste des voyages long-courriers

Air France exploite **le plus grand réseau aérien du monde** (long de 284 000 km) ==
Ses nouveaux Boeing 320 B, dont le rayon d'action dépasse 10 000 km, effectuent
sans escale des liaisons régulières telles que Paris-Los Angeles, Madrid-Rio de Janeiro,
Hambourg-Anchorage, Dakar-Buenos Aires, etc. == A Orly, tête de lignes, le complexe
industriel ultra-moderne d'Air France procède à l'entretien et à la révision méthodique de
ses Jets == En 1963, Air France a transporté 3 600 000 passagers == Ces faits placent
Air France, compagnie nationale, au premier rang des transporteurs aériens internationaux.
Quelle que soit votre destination : Amérique, Asie ou Afrique, Air France met à
vos dispositions son expérience de spécialiste et vous offre toujours la meilleure formule.
En France, 800 Agents de voyages, agréés par Air France, sont à votre service.
Parfaitement informés, ils vous conseillent, réservent vos places et établissent
vos billets aux prix officiels. Faites-leur confiance : eux aussi sont des spécialistes.

*Pour le placement
de vos
épargnes,*



BONS DU TRÉSOR